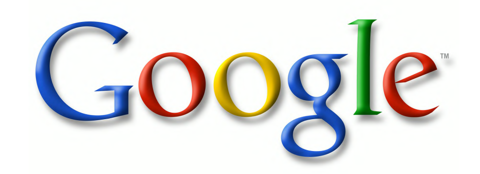






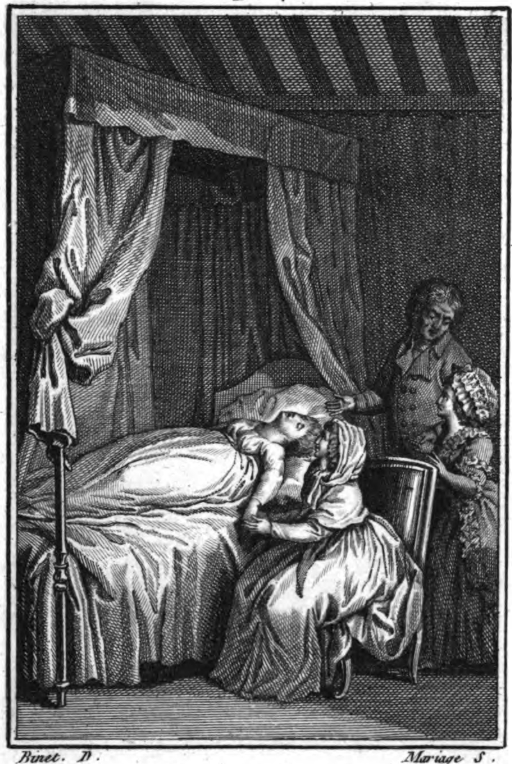
BRIDGETINA,

OU

LES PHILOSOPHES

MODERNES.

T. 4



Binet. D. Mariage S.

Voyez sur ce Visage actuelement morne et fletri les fruits de vos systemes si vantés de Bonheur et de vertu.

BRIDGETINA,

OU

LES PHILOSOPHES MODERNES.

Trad. de l'anglais sur la deuxième édition;

Par M. B......

> Vous les reconnoîtrez à leurs fruits.
>
> Tome IV, *pag.* 307.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,
Chez le Normant, libraire, rue des Prêtres-St.-Germain-l'Auxerrois.

An X. — 1802.



BRIDGETINA;

OU

LES PHILOSOPHES MODERNES.

CHAPITRE PREMIER.

De la charité de lady Mary Mildmay et de celle de madame Fielding.

Tandis qu'Henri s'entretenoit avec sa respectable amie sur ce qu'il y avoit de mieux à faire de miss Botherim, on vint dire à cette dame que son carosse étoit prêt ; elle engagea le jeune docteur à l'accompagner dans une tournée de visite, où chose assez rare, elle avoit la certitude d'être par-tout la bien-venue, la bien reçue.

« Bien reçue ! s'écrie une belle dame

à qui le livre tombe des mains ; elle trouvera donc les gens chez qui elle va ; la belle conception ! Et que ces auteurs bourgeois connoissent peu le monde ! »

« Un peu d'indulgence, belle dame, croyez que nous ne sommes pas si ignorans qu'on pourroit bien l'imaginer dans vos cercles. Nous savons très-bien que lorsque vous montez en voiture pour aller vous faire inscrire à la porte des illustres amis, dont en rentrant vous retrouverez les noms sur la liste de votre portier, vous n'avez en vue que de donner toute satisfaction à votre amour-propre ; il auroit souvent à souffrir s'il étoit témoin de l'ennui que votre présence et votre conversation appor-

teroient à vos illustres et très-chers amis. A défaut de mérite personnel qui puisse flatter votre vanité et satisfaire votre orgueil, vous avez imaginé de charger l'honnête artisan qui brode vos livrées et ceux qui les portent du soin de soutenir votre gloire ; rien de mieux ! Mais croyez que jamais le fracas dont votre coureur, chargé d'or et de rubans, a fait retentir la porte d'une duchesse, ne vous a procuré la moitié du plaisir qu'éprouva madame Fielding dans le cours de visites dont nous parlons. »

Elle avoit déja traversé la veille cette allée étroite dans laquelle sa voiture ne pouvoit entrer ; elle avoit frappé à la porte de cette maison obscure pour s'assurer par elle-même de l'état de la pauvre famille

qu'elle renferme. Dans un des coins de la chambre, le père gissant sur un grabat, étoit tourmenté d'une fièvre rhumatismale; sa femme, accouchée depuis vingt-quatre heures, assise dans son lit délabré, s'occupoit à étendre de ses mains encore foibles quelques pièces de mousselines mouillées, qu'une dame lui avoit, *par charité*, données à blanchir; l'aînée de ses filles, petite créature de neuf ans, demi-nue et plus mal nourrie, l'aidoit dans ce travail; elle en hâtoit la fin pour avoir sa part du pain qu'il devoit produire, et après lequel crioient encore en vain quatre autres petites créatures.

C'est là que madame Fielding conduisit d'abord Henri pour qu'il vît le père, et lui donnât les secours de son

art. Aujourd'hui la petite fille vint en sautant lui ouvrir la porte ; les enfans étoient vêtus, le père couvert et la mère étendue dans son lit ; quelques meubles portés pièce à pièce chez l'usurier, étoient revenus à la maison ; et quand elle parut, enfans et parens levèrent les bras vers elle pour la bénir.

Cette visite ne fut pas la seule de cette espèce qu'elle eût à faire ce matin avec le jeune docteur ; elle le conduisit ensuite dans un vaste bâtiment destiné à servir d'asyle passager à des jeunes filles ou femmes dénuées de parens, que la maladie ou toute autre cause laisse accidententellement sans travail, et que le besoin de vivre expose trop souvent à chercher une ressource dans la prostitution et

l'infamie. Cette maison avoit été fondée et étoit entretenue par madame Fielding.

On n'apprendra peut-être pas sans intérêt l'évènement fort simple d'ailleurs, qui lui avoit suggéré l'idée de ce pieux établissement.

Un jour qu'elle revenoit du théâtre par une rue étroite, un accident survenu à l'une des voitures qui étoient le plus en avant, obligea pour quelques instans toutes celles qui suivoient à s'arrêter; madame Fielding baissa la glace de la sienne pour voir d'où venoit l'embarras, et elle alloit la refermer, convaincue qu'il n'y avoit rien à faire qu'à prendre patience, lorsqu'une femme dont l'extérieur annonçoit la plus profonde misère, frappa d'abord sa vue et la retint; elle de-

mandoit, du ton le plus humble, l'aumône à la portière d'une autre voiture; mad. Fielding entendit que sans paroître écouter sa prière on relevoit brusquement la glace : au même instant un valet à livrée qui étoit derrière la voiture, frappa de sa canne la malheureuse qui osoit implorer la pitié de ses maîtres. Madame Fielding, dont l'ame sensible ne pouvoit supporter l'idée d'une insulte faite à la misère, alloit réparer par quelque don l'outrage fait à cette infortunée, qui s'étoit retirée dans l'ombre d'une allée, en même tems elle vit un homme d'assez mauvaise mine s'approcher d'elle, et lui parler d'un ton familier; la lumière du fallot qu'il avoit à la main, dirigée sur son visage, laissoit appercevoir des traits qui avoient été

beaux autrefois, mais qui paroissoient flétris par la maladie et le besoin ; l'infortunée sembloit regarder avec une sorte d'effroi celui qui lui parloit, et cependant elle l'écoutoit ; elle lui laissoit prendre une de ses mains, tandis que de l'autre elle essuyoit une larme qui couloit le long de ses joues. La voiture avança de deux ou trois pas, et mad. Fielding, en passant, entendit distinctement ces mots : « Mon Dieu, pardonne-moi, si pour ne pas mourir de faim..... » Le bruit des carosses ne lui permit pas d'en entendre davantage ; mais sa sensibilité n'étoit pas de celle qu'on satisfait en poussant quelques soupirs sur l'infortune ; elle appela son laquais : « Thomas, lui dit-elle, courez je vous prie après cette femme que cet homme à fallot tient par le bras, et

me l'amenez; dites-lui que je veux qu'elle vienne; courez. »

« Mais madame ne sait peut-être pas qu'elle femme c'est ? »

« Il n'importe qui elle soit, je veux la voir; courez. »

Thomas obéit, et la malheureuse créature n'eut pas plutôt entendu l'espèce d'ordre qu'il lui apportoit, que se dégageant de l'homme qui s'étoit emparé de son bras, elle courut de toute la vîtesse de ses jambes affoiblies, à la voiture de madame Fielding: celle-ci regardoit avec inquiétude à la portière quel seroit le succès de son message.

« Vous me paroissez être dans une bien grande misère ? » dit-elle à la jeune femme dès qu'elle fut à portée de l'entendre.

« Je suis en effet bien misérable, milady ! »

« Mais est-ce en vous abandonnant à l'infamie que vous pensez pouvoir vous tirer de la misère ? Ne vaudroit-il pas mieux chercher à vous procurer les moyens de subsister par une honnête industrie, que de mener un pareil genre de vie ? »

« Ah madame ! je ne ne suis pas aussi coupable que vous le croyez ; non, graces au ciel, je suis encore honnête, mais je meurs de faim ; je n'ai pas un sou pour me procurer un logement et du pain ; je voudrois avoir le courage de mourir, je sens bien que cela vaudroit mieux..... Je ferois mieux de mourir ! »

Sa voix foible et mal articulée se perdit alors en sanglots ; un mouvement convulsif agitoit ses membres ; une sueur froide couvroit son front ; elle seroit tombée

à terre sans Thomas qui la soutenoit, et qui, devenu sensible à l'exemple de sa maîtresse, car rien n'est contagieux pour les valets comme la pitié des maîtres, soulageoit actuellement la pauvre aventurière avec un empressement égal à la répugnance qu'il avoit montrée d'abord à aller la chercher. Que faire? se demandoit madame Fielding. La laisser dans cet état, c'est la condamner à périr. La neige qui commençoit à tomber la détermina. Elle ordonna à Thomas d'ouvrir la portière et d'aider cette infortunée à monter dans la voiture, où elle la tint appuyée sur son bras jusqu'à Hanover-Square. Un peu de biscuit trempé dans du vin lui rendit d'abord l'usage de ses sens, et dès le soir

même sa bienfaitrice eut le plaisir de l'entendre bénir la main qui la secouroit.

« Dieu de bonté, s'écria-t-elle en serrant de ses mains le bras qui lui présentoit un morceau de biscuit, vous avez envoyé vers moi votre ange; oh! oui, c'est votre ange; une grande dame n'auroit pas tant de charité; elle ne s'abaisseroit pas à secourir une pauvre créature comme moi. »

« Faut-il, dit madame Fielding, que la charité soit quelque chose de si extraordinaire dans un monde où la douleur, sous une forme ou sous une autre, est le partage de tous! »

Ce repas, le repos de la nuit, et des vêtemens propres, suffirent pour rendre la force et la fraîcheur

à la malheureuse aventurière qui étoit encore dans la vigueur de l'âge; quand elle parut le lendemain devant sa bienfaitrice, à peine celle ci put-elle croire que c'étoit la même personne qu'elle avoit secourue la veille.

Cependant sur les questions qu'elle lui fit, cette infortunée lui apprit qu'elle étoit la fille d'un paysan du Northumberland; un de ses frères venu à Londres, il y avoit quelques années, étoit parvenu à la place de garçon de boutique chez un droguiste : à la mort de son père elle avoit aussi été tentée de quitter son pays et de venir à la ville dans l'espérance de trouver, par la protection de son frère, à se placer comme servante dans quelqu'honnête ménage. Mais arrivée

à Londres, elle avoit appris que son frère étoit mort de la petite-vérole, huit jours auparavant; le maître chez lequel il demeuroit avoit été nommé pharmacien à la suite de l'armée, et étoit à la veille de s'embarquer pour les Indes-Orientales: avant de partir cependant il avoit eu la bonté de la recommander à la femme d'un marchand de Devonshire qui habitoit une chambre basse dans Suffolk-Street. Transportée tout-à-coup de l'air vif et pur de ses montagnes dans cette espèce de basse-fosse, elle étoit tombée malade; forcée de quitter sa place, les foibles gages qu'elle avoit gagnés pendant son court service n'avoient pas suffi pour subvenir aux frais de sa maladie et de son logement; après cinq se-

maines de fièvre elle s'étoit trouvée devoir à son hôtesse plus qu'elle ne pouvoit lui payer; celle-ci avoit eu la bonté d'accepter à défaut d'argent tout ce qui lui restoit encore de hardes et de linge, et après l'avoir ainsi dépouillée, elle l'avoit charitablement mise dans la rue, sans rien au monde que les haillons avec lesquels elle avoit coutume de faire le plus fort et le plus sale de son ouvrage. Dans cet état, ne connoissant personne à Londres, à qui pouvoit-elle avoir recours? Comment auroit-elle trouvé quelqu'un qui voulût écouter le récit de ses malheurs, accepter ses services ou ouvrir ses portes à une infortunée à laquelle personne ne s'intéressoit?

A l'instant où madame Fielding l'avoit apperçue, il y avoit quarante-

huit heures qu'elle n'avoit mangé. Soutenue par ses principes de vertu, elle avoit jusques-là refusé avec horreur de manger le pain de la prostitution; mais enfin épuisée par le besoin, découragée par les refus dédaigneux de la sentimentale lady Mary Mildmay; repoussée, frappée par son insolent valet, son courage l'avoit abandonnée; et sans la main bienfaisante de madame Fielding, elle alloit ajouter à la foule de ces infortunées que l'on voit chaque jour mourir victimes du vice et de la misère dans les rues de la ville la plus opulente, la plus charitable et la plus magnifique du monde.

« Assurément, se dit d'abord madame Fielding en entendant ce récit, il manque quelque chose dans notre

police à cet égard; pourquoi, dans une ville comme Londres, n'y a-t-il pas un asyle ouvert pour recevoir pendant quelque tems l'infortunée privée de secours, et qui veut manger le pain honnête du travail...... Le gouvernement devroit..... Mais que m'importe ce que devroit faire le gouvernement..... » L'idée de l'établissement qu'elle a formé depuis se présenta alors à son esprit.

Dès le jour même, elle dressa son plan, fit ses calculs et assigna une somme suffisante à l'exécution du projet qui fut bientôt mis à exécution. A l'époque à laquelle elle se rendit avec Henri à cette maison, qu'elle avoit appelée l'*Asile de l'abandonnée*, elle pouvoit déjà se glorifier dans la pensée d'avoir en moins de cinq ans, sans rien diminuer

de sa fortune, sans aucuns secours publics ou particuliers, arraché à la faim, au désespoir et sans doute à l'infamie, plus de mille femmes ou filles dénuées de toutes autres ressources.

D'abord le nombre des lits avoit été fort borné ; il y en avoit actuellement quatorze toujours occupés par un égal nombre de femmes employées à des ouvrages d'aiguilles ou de filature, dirigés de manière à suffire aux frais de leur entretien.

L'Asile étoit surtout destiné à recevoir des servantes, que des maladies ou la mort de leurs maîtres, avoient mises hors de place, et qui s'efforçoient de mériter par leur activité et leur zèle pour les travaux de la maison, la recommandation de

la fondatrice, qui manquoit rarement de trouver à placer avantageusement celles qui le méritoient.

La malheureuse victime de la séduction, qui avoit renoncé dans son aveuglement à la protection de ses amis et de sa famille, trouvoit encore à l'Asile, les secours qu'elle n'osoit implorer ou qu'elle ne pouvoit attendre de ses parens irrités ; si elle montroit quelque disposition à exercer une industrie utile, on la mettoit bientôt à même de se procurer une subsistance honorable et de regagner sa propre estime.

Le rebut de la société, que les cachots eux-mêmes s'empressent de vomir de leur sein, l'infortuné qu'un jury déclare innocent, et que la loi rejette dans la société sans autre espoir que d'y périr de

faim ou d'y vivre de crimes, trouvoit lui-même, dans une partie séparée de cet établissement, un préservatif contre la mort ou l'infamie.

Madame Fielding avoit d'abord consacré à cette œuvre de charité, trois cents livres sterling par année. Elle en avoit ensuite porté les frais à cinq cents guinées; et ne s'en seroit pas tenu-là si elle n'eût trouvé le moyen de soutenir et même d'étendre cet établissement en s'arrangeant avec un marchand de Charlestown, qui s'engagea à prendre d'elle à un bon prix, autant de linge fait de toute espèce, que pourroit en fournir les ateliers de l'Asile.

CHAPITRE II.

*Entrevue de Bridgetina et de sir Anthony Aldgate. — Suite des événemens de W****.*

MADAME Fielding et Henri étoient tellement occupés de leur conversation, qu'ils n'apperçurent pas Bridgetina qui trottoit à pied dans Holborn, mais ils n'échappèrent pas aux regards de notre héroïne.

« Les voilà ! cria-t-elle à haute voix, les voilà tête-à-tête, savourant à longs traits le poison délicieux de l'amour ; peut-être en ce moment ils vont s'unir l'un à l'autre

par un serment solemnel ; odieuse institution ! Ne pourrai-je obtenir de Henri qu'il s'affranchisse enfin de ton joug honteux ? Mais pourquoi non ? la vérité n'est-elle pas toute puissante, ne doit-elle pas enfin l'emporter sur l'erreur ? Est-il rien qui ne cède enfin aux efforts constans de la *volonté intense* ? et qu'importe qu'ils soient mariés ! me sera-t-il si difficile de convaincre Henri de l'immoralité de tous ces engagemens ; de lui prouver par les principes mêmes de la philosophie, qu'une promesse, un serment, ne sont, ne peuvent être un lien qui doive le retenir ? »

Quoique la multitude des passans qui couroient à leurs affaires ne fissent pas la moindre attention à ce monologue de notre héroïne, il fut

cependant interrompu plus d'une fois par les bourrades qu'elle recevoit, à droite, à gauche, des porteurs de chaises, des crocheteurs, et des charbonniers, gens peu attentifs à ceux qui se trouvent sur leur passage, et dont la discourtoisie leur eût attiré plus d'une réprimande de miss Botherim, s'ils n'eussent été hors de portée de sa voix, avant qu'elle eût pu reprendre la respiration, dont un coup de coude ou un coup de poing venoit de la priver.

A Holborn-Hill, la foule et l'empressement des passans étoient tels que la pauvre Bridgetina ne pouvoit résister au torrent impétueux qui l'emportoit. Quelquefois forcée à reculer de plusieurs pas, quelquefois entraînée avec une vîtesse qui excé-

doit de beaucoup celle de ses petites jambes, elle fut enfin obligée, pour reprendre haleine, de se refugier dans une boutique. Oh ! se disoit-elle à elle-même, toute essouflée, quelle énergie, que de génie il faut avoir pour entrer avec soi-même *dans des calculs abstraits*, *concevoir des argumens subtiles*; *déclamer ou faire des descriptions à haute voix* (1), en se promenant dans une rue comme celle-ci. Que n'ai-je cet heureux talent !

« Madame a l'air embarrassée : elle cherche peut-être son chemin ? pourrai-je lui être bon à quelque chose ? lui demanda un homme

(1) Can enter into nice calculations, can digest sagacious reasonings, can declaim or describe. *See Inquirer.*

assez

assez bien vêtu qui passoit en ce moment.

« Je suis fâchée d'abuser de votre complaisance, répondit Bridgetina, mais si vous allez du côté de Meaning-Lane, j'accepte votre offre de m'y conduire. »

L'étranger l'assura qu'il seroit enchanté de l'accompagner, et elle accepta le bras qu'il lui offrit. Ils montèrent ensemble Snow-Hill jusques vers le milieu de Newgate-Street.

Bridgetina étoit ravie du procédé de son conducteur, et elle avoit épuisé, pour l'en remercier, tous les superlatifs de la langue, lorsque celui-ci, la poussant rudement de l'autre côté de la rue, se dégagea de son bras et disparut dans la foule.

« Regardez à vos poches, » cria aussi-tôt un garçon boucher devant la boutique duquel la scène se passoit ; et notre héroïne s'apperçut qu'en effet ses deux poches étoient retournées ; heureusement il n'y avoit rien que son mouchoir et une bourse vide.

Elle fut cependant assez émue de cette aventure pour juger à propos de prendre un fiacre ; car elle espéroit revenir chargée d'une somme considérable et elle se promettoit bien de ne plus avoir recours à la courtoisie des passans.

Cette fois, sir Anthony Aldgate étoit chez lui ; et elle se fit conduire dans ses bureaux : c'étoit un entre-sol enfumé, où tout portoit l'empreinte de la lésine et de la malpropreté ; là, derrière les grillages

poudreux d'un vieux comptoir ; trois ou quatre jeunes gens, d'honnêtes familles, honorablement élevés, et doués peut-être de quelques talens, passoient les belles années de leur printems à péser des guinées, des schelings, et des couronnes, leurs travaux ajoutoient chaque jour à la fortune de l'écuyer sans rien ajouter à leur propre bien-être, et à cet égard le sort de sir Anthony ne différoit que peu du leur ; car il ne connoissoit des jouissances de la vie que le plaisir d'entasser de l'or.

Bridgetina, qui n'avoit jamais vu l'écuyer que dans son habit de campagne à ganses d'or, et avec sa perruque nouée, eut peine à le reconnoître, sous son bonnet de velours crasseux et dans sa robe de cham-

bre de calmande rouge, verte et jaune.

Il étoit assis devant ses livres, lorsque notre héroïne entra ; il leva sur elle ses petits yeux noirs: « Ma cousine Biddy Botherim, je crois! s'écria-t-il ; par quel hasard dans ce pays? Je suis vraiment charmé de vous voir. Où est la chère maman? là haut avec mistriss et miss Aldgate, n'est-ce pas? Fort bien! allez les rejoindre et je suis à vous tout-à-l'heure. »

« C'est à vous seul que j'ai affaire, reprit Bridgetina, et je vous prie de m'entendre un instant. »

« Affaire avec moi, ma chère; et à quelle occasion, je vous prie; je ne croyois pas que vous entendissiez rien aux affaires? »

« Celle dont j'ai à vous entretenir

est pourtant de quelqu'importance; il s'agit de mille livres sterling dont j'ai besoin, et que je vous prie de me compter le plus promptement possible. »

« Quoi! on va donc vous marier? Je ne m'attendois pas à cela ; la maman j'espère a pensé à l'essentiel; quelque grand garçon, riche, rangé, n'est-ce pas? »

« Je n'ai besoin ni de ma mère, ni de personne pour faire mes affaires, et je vous prie, monsieur, de ne point vous en mêler autrement que pour me compter la somme que je vous demande. »

« Oui! ma belle et douce cousine Biddy, vous ne savez donc pas que mon consentement est nécessaire dans cette affaire? Et vous

imaginez-vous que j'irai le donner, sans m'être assuré que l'intention du futur est de placer votre fortune sur vous et vos *légitimes hoirs ?* »

« Je n'aurai point de *légitimes hoirs*. Je ne veux de vos *hoirs*, ni de rien de ce qui est *légitime ;* je n'entends pas encourager par mon exemple une institution qui entrave la marche de la perfectibilité. Je ne me marierai jamais. »

« Non ! dit sir Anthony en la regardant des pieds à la tête ; non, je le crois, jusqu'à ce qu'il se présente un parti ; hé, hé, hé, *ils sont trop verts*, n'est-ce pas miss Biddy, hem ? »

« Qu'il se présente de parti ou qu'il ne s'en présente pas, ce ne sont point là vos affaires ; ce dont il s'agit ici,

c'est de me compter, sur l'argent que vous avez à moi, mille livres sterling, que je prétends placer de manière à me faire honneur, à coopérer au grand œuvre du bonheur commun, qui est la fin de toute action libérale. »

« Mille livres sterling! s'écria le vieux banquier. Oh! quels gens que ces gens de province, ils ne s'occupent pas plus du prix des fonds, que de ce qui se passe dans la lune. La paix, la guerre, la hausse, la baisse, bah! tout cela leur est égal; je vais parier dix guinées contre six pences, que vous ne me dites pas comment se sont faits une seule fois les trois pour cent consolidés, depuis six mois; et vous voudriez vendre? vous voudriez vendre! n'est-ce pas? Oh! l'ignorance! Remerciez

le ciel de ce que votre père a mis votre fortune entre les mains d'un homme sage..... Mille livres sterling ! Quel emploi, je vous prie, une tête comme la vôtre feroit-elle de mille livres sterling ? »

« Votre intelligence est trop bornée, votre entendement trop obtus, pour que vous puissiez concevoir le vaste plan dans lequel je prétends m'engager. Les facultés des philosophes d'Afrique, avec lesquels je vais bientôt m'associer, sont trop étendues pour être à la portée d'un esprit de la trempe du vôtre. »

« Quoi ! vous voulez spéculer sur les actions de Sierra-Leona, miss tout esprit ? Est-ce-là ce que vous voulez faire ? Mais que connoissez-vous, je vous le demande encore,

à ces sortes de matières? Remerciez le ciel, vous dis-je, remerciez le ciel de ce que votre père a si sagement disposé de votre fortune. Il n'est personne sur la place, non personne qui puisse reprocher à Anthony Adgate d'avoir jamais hasardé une guinée sur une fausse spéculation. Je me rappelle qu'en l'année soixante-sept... non, je crois que c'étoit en soixante-neuf.... oui, en soixante-neuf, il m'en souvient, le lendemain du jour que le quartenier Pruen nous donna son repas de réception à l'échevinage, il me semble que c'étoit hier : une soupe de tortue! la meilleure que j'aie mangée de ma vie! c'étoit donc en soixante-neuf, précisément comme je revenois de.....»

Ici Bridgetina voulut interrompre l'écuyer, mais inutilement, il étoit

sur ses terres et il poursuivit: « enfin je tournois le coin de Change-Alley, quand je vis venir à moi, qui? M. Peter Prudy, le frère de Prudy de Yarmouth, qui spécule sur les huiles de baleine : les deux frères sont d'Ecosse. Ce Peter est un drôle rusé ; il croyoit me tenir, mais vous allez voir : il vint donc à moi comme je tournois le coin de Change-Asley ; il faut que vous sachiez que les fonds s'étoient faits à 87 3/8 pour le paiement de janvier. Je poussois alors à la hausse, il m'en souvient bien; Nib de Bartholomew-Lane jouoit à la baisse, et notre ami Tom qui n'est pas un sot..... »

« Eh ! que me fait, monsieur, la hausse, la baisse, et votre ami qui n'est pas un sot ? Il s'agit de mille

livres sterling dont j'ai besoin, et que vous avez à moi, interrompit Bridgetina. Etat déplorable de civilisation ! ajouta-t-elle, qui autorise un père à laisser à ses enfans son bien, de la manière et aux conditions qu'il lui plaît ; sans cela, il y a long-tems que j'aurois disposé du mien d'une manière..... »

« Oui, oui, rendez grâces au testament de votre père de ce que vous avez encore deux schelins à mettre ensemble, c'est moi qui vous le dis, reprit l'écuyer ; sans cela, baste ! il y a long-tems qu'il n'y auroit plus rien. Bien lui a pris de me consulter ; c'étoit un homme de sens que le cousin Botherim. Il ne faisoit jamais rien sans me demander mon avis. Qui croyez-vous qui ait fait son mariage avec

votre mère? Ah! c'étoit une excellente spéculation, celle-là; six mille livres sterling pour un jeune curé qui avoit pour tout bien son grec et son latin! Permettez-moi de vous dire que c'étoit-là une assez bonne affaire; je savois que le vieux Pasty devoit avoir de l'argent. Il n'y avoit pas dans tout Londres une boutique de pâtissier mieux achalandée que la sienne; nulle part on ne faisoit mieux les terrines au vermicelle. Je me rappèle que nous y allions quelquefois avec le vieux Drugget de Lombard-Street, le père de Drugget de Borough, associé de Bingley le courtier, et qui faisoit de grandes affaires. Un jour donc nous allâmes, comme je vous disois, chez ce vieux Pasty, depuis votre grand-père.... »

« Que m'importe mon grand-

père, un butor ignorant dont toute l'énergie se bornoit à savoir entasser écus sur écus! Une fois pour toutes, répondez-moi catégoriquement : Aurai-je ou n'aurai-je point les mille livres sterling que je vous demande, pour en disposer à mon gré ? »

« Mille livres sterling! Non, catégoriquement non ! pas mille pences, pas un schelin, sous quelque prétexte que ce puisse être : voilà ma réponse, miss. Cela vous convient-il ? »

« Non, cela ne me convient pas! Mais qu'attendre dans cet état corrompu de civilisation ? »

« Le bon Dieu bénisse la folle, s'écria l'écuyer, sait-elle un mot de ce qu'elle dit! Où, je vous le demande, ma chère, avez-vous pris

tout ce verbiage ? Dans ces gros livres, je parie, que votre mère vous laisse lire du matin au soir. Oh! si jamais je trouvois ma fille le nez dans un livre, certes, elle s'en souviendroit. Mais elle est autrement élevée. Je ne crois pas qu'elle ait lu une page imprimée depuis qu'elle est sortie de l'école. Et comment cela? C'est que jamais il n'entre de livres ici que le Nouveau-Testament, et une fois l'an, l'almanach du vieux Robin. On peut s'en rapporter à moi sur ce point, je sais, Dieu merci, quel usage faire de mon argent, sans l'employer à acheter des livres, et.... »

« Si vous ne voulez me donner les mille livres sterling que je vous demande, interrompit Bridgetina, dès que la colère lui permit de

parler, j'espère du moins que vous ne me refuserez pas vingt guinées pour mes besoins pressans. »

« C'est-à-dire que le dernier dividende que je vous ai fait passer, est parti ! N'avez-vous pas de honte ! Quelle extravagance ! Mais je n'encouragerai point une semblable folie, une prodigalité si scandaleuse, dans un tems encore où l'argent se place à de si bons intérêts! C'est une monstruosité que je n'encouragerai pas, je vous le répète. Besoin d'argent! pour acheter des livres, n'est-ce pas ? Est-ce à cela que vous avez dépensé votre quartier du mois d'août? »

« Oui, cerveau étroit, je l'ai employé à acheter des livres, cet argent qu'une tête légère eût prodigué à un vain luxe, qu'un ladre eût

placé au denier cinq, je l'ai consacré moi au grand œuvre du bonheur commun. »

« Sottise commune! » s'écria sir Anthony, et Bridgetina, sans avoir égard à cette exclamation continua : « Je l'ai confié à l'intelligent citoyen Glib, pour le mettre à même d'importer de France, les traités les plus précieux de philosophie et d'athéisme. »

« De philosophie et d'athéisme! s'écria l'écuyer hors de lui-même, malédiction! malédiction! Qu'est-ce qui a fait tomber les fonds de quarante pour cent, sinon la philosophie et l'athéisme? Qu'est-ce qui a fait hausser le prix des assurances et créer les nouvelles taxes? La philosophie et l'athéisme. Pourquoi, je vous le demande, avons-nous doublé notre

armée et triplé notre marine ? sinon pour empêcher le poison français de pénétrer dans ce royaume. Et vous péronnelle ! petite vipère ! vous dépensez l'argent que je vous envoie à introduire le poison que nous cherchons à éloigner au prix de tant de sacrifices , de tant de milliers de livres sterlings ?.... Fi ! Fi ! éloignez-vous de ma vue et n'y reparoissez jamais ; je ne sais à quoi il tient que je ne vous livre à la justice ; et si ce n'étoit par égard pour la mémoire de feu mon cousin Botherim , je vous enverrois loger en un lieu...... Mais du moins vous n'aurez pas d'asyle ici : regardez bien cette porte pour n'y plus revenir. Adieu. »

« Que d'ignorance et de sottise ! » murmuroit Bridgetina en regagnant

la voiture qui l'attendoit à la porte, tandis que l'écuyer retournoit à son comptoir en se promettant bien d'instruire madame Botherim de la conduite de sa fille, et de ne pas lui épargner à elle-même, une bonne mercuriale sur sa foiblesse.

Bridgetina donna ordre au cocher de la mener à Conduit-Street, puis levant les glaces et s'enfonçant dans un des coins de la voiture, elle se mit à exhaler le fiel de sa colère devenu d'autant plusabondant qu'elle avoit été plus long-tems forcée de se contraindre.

Sa fureur et son dépit l'occupoient tellement, que lorsque madame Benton se présenta à la portière de la voiture pour l'aider à descendre, elle ne s'étoit pas encore

rappelée qu'elle étoit sans un sou pour payer le cocher. Elle eut recours pour sortir d'embarras, à sa bonne hôtesse, sans se faire scrupule de lui avoir encore cette obligation, quoiqu'elle lui dût déja plus d'argent, que l'état précaire de la petite fortune de madame Benton, ne lui permettoit d'en avancer sans se gêner.

L'espoir de voir ce soir Henri Sydney, dissipa bientôt tout ce que le mauvais succès de sa visite à sir Anthony, avoit pu laisser de noir dans les idées de notre héroïne, elle alloit enfin avoir le moyen d'argumenter contre l'insensible Henri, de combattre ses objections, de lui démontrer qu'il devoit l'aimer et n'aimer qu'elle. Elle avoit pour cela composé, écrit et mis au net de sa

propre main , un morceau d'éloquence démonstrative, auquel tout devoit céder ; elle l'avoit lu vingt fois, elle le savoit par cœur, et elle s'écrioit en le repassant dans sa mémoire : « C'est cela! Rien de mieux, on ne sauroit résister à des argumens de cette force. Henri subjugué va s'écrier , *Bridgetina* , *tu l'emportes* ! »

Mais le plan le mieux conçu n'est pas toujours le garant du succès. Miss Botherim trouva plus de difficultés qu'elle n'avoit d'abord imagné à remporter cette victoire chantéc d'avance; toute la sagesse de ses dispositions vint échouer contre l'opiniâtreté des préjugés de son adversaire, qui, loin de céder à la puissance de ses raisonnemens, s'avisa d'en rire.

Notre héroïne, après avoir dit et répété d'une haleine, tout ce qu'elle avoit appris d'argumens , fut enfin réduite à écouter à son tour ceux de son adversaire. Il lui donna d'abord l'assurance de son amitié sincère ; pour la lui prouver, il lui exposa de la manière la plus frappante, les inconvéniens inévitables de son étrange conduite, et il ne négligea aucun moyen de lui persuader qu'elle n'avoit rien de mieux à faire , que de retourner à W*** aujourd'hui plutôt que demain.

Il avoit d'abord beaucoup ri de l'étrange supposition de la passion de madame Fielding. Craignant cependant que cette dame ne se trouvât offensée de ce bruit ridicule s'il venoit à se répandre , il fit quelques efforts pour détromper Bridgetina, en lui déclarant

que sa tendresse et ses affections étoient pour toujours fixées sur une autre personne, que la délicatesse seule l'empêchoit de lui faire connoître.

«Et, qui peut s'engager pour toujours! s'écria l'élève de M. Myope; n'est-il pas de l'essence de l'être perfectible, de changer incessamment d'opinion? Le sentiment de mon mérite que vous n'avez pas encore aujourd'hui, peut et doit vous venir un jour; car la vérité finit toujours par l'emporter sur l'erreur. Tout cède enfin aux efforts d'une volonté fortement et constamment prononcée; quoique vous puissiez dire, je ne renonce point à mes droits sur vous, j'emploierai pour les faire valoir toute ma réthorique, toute ma logique, toute mon énergie, et

si je succombe dans cette entreprise, j'aurai du moins la gloire d'être comptée parmi les martyrs moraux dú bonheur commun. »

« Si vous êtes déterminée, miss Botherim, à devenir *le martyr moral* de votre extravagance, sachez du moins, dit Henri, que je ne veux pas que votre famille ait à me reprocher votre perte ; je vous déclare donc pour la dernière fois, que je suis résolu à ne vous voir, à ne vous parler, qu'après que vous aurez montré par votre prompt retour à W***, qu'il vous reste encore quelqu'idée de ce que vous vous devez à vous même; en attendant, recevez mes adieux. »

Bridgetina eut beau le rappeler du haut de l'escalier, il arriva à la porte sans retourner la tête, et se

mit en un instant hors de portée de la harangue, que notre héroïne continuoit à lui adresser par la fenêtre.

Il est plus facile d'imaginer que de décrire quels furent dans ce moment le desespoir et les emportemens de miss Botherim; mais un des avantages particuliers à l'esprit de système, est de tirer parti des choses même les plus contraires; les revers sont pour ceux qu'il possède, un motif de persévérance tout aussi puissant que les succès; notre héroïne ne perdit point courage.

Elle employa les trois jours suivans à composer et à écrire une lettre, qui ne pouvoit manquer d'être un chef-d'œuvre; c'étoit l'essence de la philosophie et la fleur de

de l'éloquence, style vraiment sublime, maximes renforcées d'un double, d'un triple rempart d'épithètes, tout ce que la langue a produit de nos jours, de superlatifs et d'adjectifs composés; voilà pour le style : quant au fond des pensées et à la force des raisonnemens, le lecteur sait de reste de quoi miss Botherim est capable ; elle relut son ouvrage, et s'avoua à elle-même qu'elle s'étoit surpassée. Après en avoir pris une copie dont elle se proposoit de gratifier un jour le public, elle remit l'original à Jenny, avec ordre de courir le porter à son adresse, et sur-tout de bien observer comment il seroit reçu.

Vingt minutes que Jenny mit à remplir ce message, parurent un siècle à l'impatiente Bridgetina. En-

fin, elle vit par la fenêtre où elle avoit pris son poste, sa messagère revenir un paquet à la main: « Il a répondu! il a répondu! » s'écria-t-elle dans son ravissement; la discussion est entamée, toute mon énergie va se développer dans la réplique; on imprimera notre correspondance; on la publiera; on en parlera!... Mais la voici: une lettre! une lettre! « et elle l'arracha des mains de Jenny; » mais avant de l'ouvrir, lui dit-elle, apprends moi comment il a reçu la mienne. Si j'en juge par cette réponse, elle est arrivée au moment favorable. En a-t-il baisé le cachet? L'a-t-il pressée sur son cœur, arrosée de ses larmes? l'as-tu bien observé? a-t-il changé de couleur? a-t-il paru frappé d'admiration, où transporté de joie?

« Je n'ai rien vu de tout cela, madame; car quoique je lui aie dit, ainsi que vous me l'aviez ordonné, de la lire en ma présence, il m'a tourné les talons, et s'est renfermé dans son cabinet, et.... »

« Charmante délicatesse! interrompit Bridgetina; mais c'est là, dans cet écrit que je vais voir le portrait de son âme, c'est là que les émotions de son cœur se seront peintes en traits de flamme, c'est là... »

« Hé bon Dieu! madame, qu'avez-vous? quelle pâleur! s'écria tout-à-coup Jenny... Hé vraiment! c'est votre lettre, telle en vérité que je la lui ai remise; il n'a pas seulement ôté le cachet; je vais parier, madame, qu'il n'en a pas lu un mot. Oh! si j'étois de madame, je me fâcherois très-certainement.... »

« Ma lettre de quatorze pages ! Il me la renvoie sans l'avoir ouverte ! ô comble de l'obstination ! empire insurmontable des préjugés ! ô Jenny, Jenny, qui l'eût cru ! toute mon énergie ne me servira de rien ; il me condamne à demeurer solitaire, inutile au milieu des enfans des hommes ! ô sort affreux ! Mais laisse-moi, Jenny, laisse-moi seule, me livrer à toute ma douleur. »

« Comme vous parlez, madame ! Il semble que vous sachiez tout cela par cœur ; sûrement on n'a jamais rien récité de plus beau ; mais par le tems qui court, baste ! les hommes ne font pas plus d'attention aux paroles d'une femme que si c'étoit un oison qui crie. Si j'étois de vous, je le lui rendrois bien ; je lui dirois

son fait, et je le laisserois là. . . . . . .
bah! je . . . . »

Bridgetina arrêta le cours de ce débordement d'éloquence, en renouvelant à Jenny l'ordre de la laisser seule. Celle-ci, ravie d'être admise dans la confidence de miss Botherim, courut se débarrasser du poids de tant d'importans secrets en faveur de la première personne qui voulut bien prendre la peine de l'écouter.

Tandis que la maîtresse, restée seule dans le salon, déploroit le sort de son épître, et que la servante traitoit, dans la cuisine, le même sujet en des termes moins relevés, Henri étoit occupé d'une lettre de son père dont l'arrivée du message de miss Botherim l'avoit forcé à interrompre la lecture: M. Sydney

donnoit à son fils les détails que sa sœur lui avoit promis, sur les derniers évènemens de W*****. Il lui écrivoit :

« Mon cher Henri,

» Je n'ai pas besoin de vous dire tout le plaisir que me cause votre dernière lettre ; vous savez l'intérêt que je prends à votre bonheur.

« Quoique la fortune ne soit pas entre les choses utiles celle qui mérite, à mon avis, d'occuper le plus un homme sensé, je ne puis voir pourtant, sans en être charmé, vos succès dans la carrière qui doit vous assurer une honorable indépendance. Puisse l'auteur de tout bien vous conserver un cœur qui sache en jouir, un esprit supérieur aux

inquiétudes de l'ambition, comme aux craintes de l'avarice! De tous les moyens d'obtenir ces heureuses dispositions de l'âme, sans lesquelles l'aggrandissement de la fortune n'est que l'accroissement des peines et des chagrins, la plus sûre à mon sens, est, après l'abandon à la volonté de Dieu, l'application à l'étude des sciences, je dis sur-tout de celles qui ont le plus de rapport avec votre profession.

» Aussi suis-je vraiment charmé de vos progrès en chimie, et surtout de votre franchise à reconnoître les erreurs sur lesquelles chaque nouvelle expérience vous éclaire.

» Tel est l'avantage des sciences exactes fondées sur les loix immuables de la nature; objets immédiats de l'action de nos sens, et soumises

à l'expérience, elles ne peuvent nous emporter au-delà des limites données à notre foible intelligence ; préférables en cela aux études spéculatives qui mettent trop souvent les chimères de l'imagination à la place de la réalité, et appliquent à de vaines conjectures le langage affirmatif de la vérité.

» Les sciences physiques ont encore cette heureuse influence sur le moral de l'homme qui s'y livre, que quelque loin qu'il porte sa vue en remontant l'échelle des causes qui régissent le systême de cet univers, elle s'arrête enfin à l'être que nulle cause n'a précédé ; à l'être, principe de lui-même, centre de l'ordre, de la sagesse et de la Toute-Puissance, par lequel existent tous les autres.

» Quand nous regardons autour de « nous, a dit un philosophe aimable « en terminant un ouvrage qui « contient d'utiles découvertes (1), « nous voyons que chaque partie du « monde matériel est soumise à une « loi générale ; et puisqu'il entre dans « ce vaste systême un être auquel la « Divinité a départi une portion de « son intelligence et de sa puissance « morale, nous devons conclure qu'il « existe des loix générales pour cette « partie de la création, aussi bien « que pour l'autre.

» Ainsi l'étude de la nature nous conduit à la connoissance de Dieu; et l'ordre qui existe dans le monde matériel, suppose la révélation qui régit le monde intellectuel ; ceux

(1) Traité de la chaleur et de la combustion animale par Crawford, docteur en médecine.

qui ont été frappés de l'union, de la grandeur, et tout-à-la-fois de la simplicité qui règnent dans les œuvres de la création, doivent remarquer avec admiration que ces mêmes caractères se retrouvent éminemment dans l'évangile de Jésus-Christ.

» Oui, mon fils, plus vous méditerez la vie et les préceptes de notre divin maître, et plus vous serez frappé de ce rapport.

» Mais hélas! de même que dans l'enfance de la physique, nous avons vu nos chimistes négliger les grands phénomènes de la nature, pour se consumer en recherches puériles, ainsi dans le monde chrétien, le zèle des croyans, a souvent été plus occupé à défendre des points de dogmes peu importans en eux-mêmes, qu'à propager ces vérités

grandes et simples, si évidemment marquées du doigt de Dieu.

» Ce n'est pas avec vous, mon cher Henri, que j'ai besoin de m'excuser de m'arrêter sur ces choses dont le monde qui n'aime point à les entendre, a déclaré qu'il étoit mal séant de s'occuper, même en parlant à un ami; mais je vous avouerai que les dernières conversations que j'ai eues avec ce pauvre capitaine Delmond, à son lit de mort, ont fait sur mon esprit une impression profonde et qui contribue sans doute à donner à mes idées ce tour grave et sérieux dont peut-être vous vous étonnez.

» Les malheurs de cette famille, et ceux dont tant d'autres sont menacées, résultent si clairement des fausses idées qu'on s'y est faites de

la religion, et de l'habitude de la considérer comme un ramas de superstitions illibérales, que je ne puis m'empêcher de déplorer la légèreté avec laquelle on traite en général cette partie importante de la première éducation. Négligence coupable, qui est la source de cette opinion erronée et de ce préjugé si funeste au bonheur de la société.

» Pour donner à l'enfance du capitaine Delmond une idée exaltée de l'honneur que l'on vouloit qu'il regardât comme l'égide de la vertu, on ne lui présenta la religion que comme un principe d'un ordre inférieur, peu propre à inspirer les nobles sentimens qui doivent distinguer un homme bien né; son esprit imbu de cette erreur, ne put, dans l'âge de la raison, reconnoître que l'honneur qui

n'est autre chose qu'un sentiment prompt et délicat de la censure et des applaudissemens du monde, est loin d'être aussi étendu dans ses effets, aussi noble dans son objet, qu'un principe qui soumet nos actions et nos pensées, non pas au jugement des mortels, foibles et corrompus comme nous-mêmes, mais à la censure de Dieu, dont la science, la sagesse et la pureté sont infinies.

» Dans la carrière qu'eut à parcourir le capitaine, il trouva qu'en effet ses principes de l'honneur lui suffisoient pour mériter l'estime et les applaudissemens du monde, le seul prix dont son cœur pût être satisfait; il crut pouvoir à son tour les proposer à sa fille, comme règle unique de ses actions; mais en éloignant d'elle l'appui salutaire et tou-

jours sûr de la religion, en cherchant à lui faire trouver dans le mérite et l'éclat de la vertu elle-même, la seule récompense des actions qu'elle fait faire, il ne considéroit pas combien un pareil principe est vague et incertain ; avec quelle facilité sa fille pourroit un jour être induite, par les sophismes de son amour-propre, à concevoir une toute autre idée de la vertu que celle qu'il s'en formoit lui-même ; nourri dans cette erreur, l'enfant chéri de sa vieillesse a fermé la tombe sur sa tête blanchie.

» C'est hier que les restes de ce malheureux père ont été portés à sa dernière demeure, dans tout l'appareil militaire, et avec une affectation de luxe et une pompe que je

n'ai pu m'empêcher de regarder comme peu convenable.

« Après la cérémonie, le général Villers et le major Minden (ce dernier avoit dit-on fait des propositions pour obtenir la main de miss Delmond) vinrent complimenter la veuve , et prendre congé d'elle de la manière la plus polie. On pensoit assez généralement que le général qui n'ignore pas l'état de détresse dans lequel la mort de son mari l'a laisse, lui auroit fait offre de quelques services pécuniaires. Il n'en est rien ; sa générosité s'est bornée à se charger des frais d'un cérémomonial aussi vain que déplacé, et il est douteux qu'il honore jamais la pauvre madame Delmond d'une seconde visite.

« Après le départ de ces deux grands personnages, Quentin, le vieux domestique du capitaine m'a fait appeler ; l'expression de la douleur la plus vive étoit sur son visage, il m'a prié de passer avec lui dans la petite salle du fond. Après avoir essuyé trois ou quatre fois, du revers de ses mains, les larmes qui couloient de ses yeux : « Quand j'ai vu, m'a-t-il dit, le couvercle de la bière se fermer sur mon cher maître ; quand j'ai entendu le marteau enfoncer le dernier clou, le cœur m'a manqué. Je me suis senti un moment de lâcheté, je voulois le suivre dans l'autre monde ; mais j'ai pensé à ma pauvre maîtresse, je me suis rappelé combien mon capitaine l'aimoit, et j'ai tout de suite senti que ce seroit mal fait à moi de l'abandonner quand je

puis encore lui être de quelque secours. Ce que je puis pour elle est bien peu de chose, un rien auquel d'autre ne feroient pas seulement attention; mais mon capitaine n'étoit pas riche; je sais que vous allez examiner les papiers et voir ce que l'on peut faire de mieux pour ma pauvre maîtresse, je voulois, monsieur le docteur, vous prier de faire entrer ma pension dans le compte. »

« Votre pension! Quentin! et que réservez-vous pour vous-même? »

« Mais, ce que je gagnerai par mon travail, reprit le bon serviteur ; grâces à Dieu je n'ai pas encore passé l'âge de travailler. Vous voyez comment le jardin de mon pauvre maître est tenu, c'est moi qui ai fait cette allée tournante pour miss Julia, et qui ai planté

toutes ces fleurs qu'elle aimoit tant. Oh ! faut-il que j'aie vécu jusqu'à ce jour pour la voir quitter tout cela ! elle étoit si bien ici ! Qui l'auroit cru qu'une créature si douce, si généreuse, si bonne pour tout le monde, étoit destinée à faire mourir son père de chagrin ?..... » J'interrompis cet excellent homme pour le ramener à l'objet de notre entretien. « C'est fort bien, lui dis-je, brave Quentin, mais vous ne pensez pas que vous vieillissez, et que vous ne sauriez continuer encore longtems à travailler comme vous avez fait jusqu'à ce jour. »

« Je le sais, je me fais vieux, me répondit-il, mais Sam Smith le jardinier de Bensfield, est mon aîné de dix ans, et il occupe encore sa place. Dans mon tems j'ai

été plus vigoureux que lui, et tant que je pourrai manier la bêche, je suis décidé à ne pas toucher un sol de ma pension d'invalide ; ce sont les bonnes recommandations de mon maître qui me l'ont obtenue, il est juste que sa veuve en jouisse. Voilà encore, ajouta-t-il, douze guinées que je vous prie de trouver quelques moyens de lui faire accepter; je sais qu'elle ne voudroit pas y toucher, si elle savoit que cela vînt de moi; ne lui en dites rien, elle a bien assez de son chagrin. »

« Honnête Quentin! m'écriai-je en lui serrant la main, ton cœur fait honneur à l'humanité, tes principes sont plus estimables que toute la science du monde; et au jour où le savoir et les talens ne serviront de

rien, ta reconnoissance et tes vertus seront des titres à la gloire! »

« Ne trouvez-vous pas comme moi, qu'il y a quelque chose de bien noble, de bien grand, dans la conduite de ce bon serviteur? Aussi j'ai voulu vous en faire connoître toutes les particularités; je serai moins long sur ce qui regarde les autres : je veux cependant vous entretenir avec quelques détails de votre ami Churchill.

» Il résulte de l'examen des comptes et des papiers, qu'il ne resteroit à madame Delmond que la maison, les meubles et une pension viagère de vingt livres sterling, provenant d'une association tontinière dont le capitaine étoit membre. Je songeois à m'adresser à madame Fielding pour aviser, s'il étoit pos-

sible, aux moyens d'améliorer le sort de cette pauvre veuve, lorsque votre ami Churchill est venu déclarer que quoiqu'on n'eût rien trouvé dans les papiers du capitaine qui eût rapport à lui, il étoit pourtant dépositaire d'un contrat de cent livres sterling de rente viagère au profit de madame Delmond; vous jugerez d'abord, ainsi que je l'ai fait, qu'il n'y a rien de vrai là dedans, que la générosité et la délicatesse plus rare encore de votre ami, et vous vous en réjouirez.

» Peut-être aurai-je mieux fait de laisser à votre sœur, qui sait si bien sentir le prix d'une action noble et généreuse, le soin de vous raconter celle-ci. Quoi qu'il en soit, elle pourra bientôt vous la redire elle-

même, et je m'assure d'avance qu'elle n'oubliera aucune des circonstances propres à en rehausser le mérite.

» Il m'en coûtera de me séparer d'elle ; sa présence est devenue pour moi un besoin, et j'ai bien peur de ne pouvoir en son absence me défendre d'un peu d'ennui, mais je me garde de le lui dire, car je suis assuré que cette idée détruiroit tout le plaisir que madame Fielding lui promet de ce voyage.

» Elle est en ce moment occupée, aussi bien que son amie miss Orwell, aux préparatifs du départ. Cette attention de madame Fielding à inviter la fille de notre ami en même tems que votre sœur, est une nouvelle preuve de la bonté de son cœur ; elle sent que cette réunion ne peut manquer d'ajouter au

plaisir que chacune se promet d'un séjour à Londres.

» Cependant Harriet n'exprime pas sa joie de ce voyage, avec autant de vivacité que Maria; elle en parle avec une sorte d'émotion qui a quelque chose de réservé, et semble annoncer je ne sais quelle contrainte; et pourtant lorsque son père lui fit part qu'il avoit accepté pour elle l'invitation de madame Fielding, elle reçut cette nouvelle avec des transports que je n'attendois pas d'un esprit aussi rassis que le sien: tant la nouveauté a de charmes pour la jeunesse!

» C'est d'aujourd'hui en quinze qu'elles doivent partir; le docteur Orwell se charge de les accom-

pagner, et M. Churchill se propose aussi d'être de la partie ; madame Botherim diffère son voyage pour profiter de leur compagnie : Ainsi elles rempliront deux chaises, et s'il ne survient pas de nouveaux contre-tems, elles feront un voyage agréable.

« Je resterai seul et tout entier avec moi-même ; heureusement c'est une compagnie dont je sais m'accommoder. Je puis, graces au ciel, regarder le passé sans regrets et l'avenir sans effroi ; je suis plus qu'heureux du bonheur de mes enfans. Puisse cette félicité m'accompagner jusqu'à ma dernière heure ; puissent ceux qui ont fait le charme de mon bel âge, être l'appui et la gloire de ma vieillesse ! Adieu, mon cher fils. »

H. SYDNEY.

P. S.

P. S. Il faut pourtant que je vous avoue que j'ai commis une grande indiscrétion ; ce voyage à Londres étoit un secret ; on se promettoit un plaisir extrême de votre surprise ; en vain je prêche votre sœur sur l'injustice qu'il y auroit à vous priver du plaisir de l'attente, qui entre pour une si grande part dans les joies de ce monde ; elle veut que je recommence cette lettre ; mais j'ai les doigts fatigués ; ce qui est écrit est écrit ; ayez soin seulement quand vous la lirez de vous tenir devant votre glace afin de pouvoir leur rendre compte de l'effet qu'aura produit sur vous la surprise, car c'est là le grand objet de leur curiosité et tout le motif de ce mystère : aimables enfans ! Adieu de nouveau. »

CHAPITRE III.

Le philosophe Poppem de Lombard-Street.

« HARRIET Orwell à Londres, sur une invitation de madame Fielding! répétoit Henri en relisant la lettre de son père; par quel hasard? Il n'importe, je la verrai, j'entendrai sa voix ravissante, je passerai auprès d'elle des heures délicieuses! trop bonne madame Fielding! que d'obligations je vais vous avoir! que de bonheur vous me préparez! » et en disant ces mots il se disposoit à aller chez sa respectable amie, moins pour lui faire part de la lettre

qu'il venoit de recevoir de son père, que pour découvrir, s'il étoit possible, les motifs de l'invitation faite à miss Orwell, d'accompagner sa sœur. Il fixa attentivement le visage de madame Fielding pendant qu'elle lut la partie de la lettre qui avoit rapport au voyage de Londres, mais il n'y put rien remarquer que le sourire de la bonté. « Combien ma sœur vous doit de remerciemens! que d'obligations nous vous avons tous! Comment.... Quel ravissement pour..... Maria? » s'écria Henri en reprenant sa lettre des mains de madame Fielding.

« Sans doute, interrompit celle-ci, et c'est vraiment fort bien fait à moi d'avoir pensé à donner à votre sœur une compagne, cela lui sauvera l'inconvénient d'être réduite

ici à la société d'une vieille fille assez ennuyeuse, ainsi que vous avez pu l'éprouver. Vous voyez que j'entends à demi-mot ce que vous voulez dire. »

« La société de madame Fielding ne peut être..... »

« Que fort préférable pour vous à celle d'une jeune et aimable personne, m'allez-vous dire, et je veux bien le croire, mais Maria pourroit être d'un avis différent, et j'ai imaginé qu'elle ne me saura pas mauvais gré de lui avoir procuré une compagne de son âge ; je voulois faire une honnêteté à mon ancienne connoissance, le docteur Orwell, et j'ai pensé ne pouvoir m'en tirer mieux qu'en invitant sa fille à venir passer quelques semaines à Londres. Mais, ajouta-t-elle,

quel est dites-moi, ce M. Churchill? Il semble d'un caractère à faire souhaiter de le connoître, et il faut que vous me l'ameniez à son premier séjour à Londres. »

« C'est le plus ancien de mes amis, répondit Henri, et je me ferai un honneur de vous le présenter, car je ne crains pas d'assurer qu'il est digne de l'accueil que vous voudrez bien lui faire. »

« Habite-t-il W***? » demanda encore madame Fielding.

« Il a été élevé, répondit Henri, par un vieil oncle dont les vastes possessions entouroient la ville, et dont l'avarice égaloit la richesse. Quoique Churchill fût son plus proche parent, et qu'il eût même pour lui toute la tendresse dont il étoit susceptible, à peine cependant pou-

voit-il se déterminer à faire les frais nécessaires à l'éducation de son neveu ; mais le génie et l'émulation de mon ami furent plutôt stimulés que rebutés par les obstacles que l'avarice de son oncle apportoit à ses progrès ; son attachement pour moi l'amenoit souvent dans notre maison, où il trouvoit encore dans la conversation de mon père un moyen de satisfaire son goût pour les sciences ; les dépenses de l'éducation de l'université auroient pour jamais empêché le bonhomme d'oncle d'y envoyer son neveu, s'il ne lui étoit heureusement venu à la pensée qu'en ayant un avocat dans sa famille, il pourroit satisfaire, sans qu'il lui en coûtât rien, son goût pour les procès. »

« Admirablement vu ! interrompit

madame Fielding, et sans doute il aura eu soin que le jeune homme ne fût point, comme la plupart de nos écoliers d'aujourd'hui, distrait de ses études par le besoin de chercher les moyens de se débarrasser du superflu de leur argent. »

« Hélas! le pauvre Charles n'en étoit pas là : il avoit besoin des ressources de l'économie la plus sévère pour s'entretenir avec décence, acheter les livres et suivre les cours de science ou de littérature qui n'avoient pas un rapport immédiat et nécessaire aux fins que se proposoit son oncle; aujourd'hui il regarde comme un bonheur de s'être trouvé dans cet état de gêne dont il se sentoit quelquefois humilié alors, mais qui l'empêchoit en effet de se livrer à la dissipation, et de perdre, dans le tour-

billon des plaisirs, l'amour du travail et le goût des choses honnêtes. »

« Observation sage à mon avis, iuterrompit madame Fielding, et je ne doute pas que l'argent, devenu trop commun dans les mains de nos jeunes gens, ne contribue autant qu'aucune autre circonstance, aux progrès effrayans de la corruption. Mais j'espère que les succès de votre ami ont du moins répondu à son mérite ? »

« Ils ont surpassé son attente, reprit Henri; par l'heureux emploi qu'il a fait de ses talens, il s'est acquis autant de droits à l'estime qu'à la célébrité, et sa conduite sert de témoignage que la profession du légiste n'a rien en soi qui s'oppose aux développemens d'un cœur noble et d'un esprit éclairé. »

« Et qui peut en douter ? dit madame Fielding ; heureusement nous n'avons pas besoin de remonter dans la nuit des tems pour trouver des exemples d'hommes de lois illustres, et dont les vertus égalent les talens. »

Cependant Henri se hâta de ramener la conversation sur le sujet qui l'intéressoit sur-tout en ce moment, mais inutilement ; il ne pût obtenir de madame Fielding le plus léger éclaircissement sur la visite de miss Orwell ; elle éluda si adroitement toutes ses questions, qu'il lui fut impossible de rien pénétrer de ses intentions.

Pendant que tout cela se passoit à Hanover-Square, madame Benton étoit entrée chez miss Bridgetina un papier à la main ; après

les excuses et le préambule nécessaire pour justifier la liberté qu'elle prenoit, elle présenta le mémoire de ce qui lui étoit dû, montant, y compris quinze jours de loyer et de pension, à sept guinées.

« Sept guinées ! s'écria Bridgetina; quel état de civilisation, que celui où l'on dépense sept guinées en quinze jours ! Mais, ajouta-t-elle, je suis en ce moment, occupée de spéculations libérales, et je ne puis descendre à ces détails; laissez votre mémoire, je l'examinerai dès que mon génie moins échauffé m'en donnera le loisir. »

« Je suis vraiment au désespoir d'être obligée de déranger madame, reprit madame Benton, mais je lui serai vraiment fort obligée de terminer cette petite affaire ;

je me suis fait une habitude de payer exactement toutes les dépenses de la maison; et je ne saurois où j'en suis si je ne pouvois solder le mémoire du boucher, qui doit revenir ce soir; c'est un ordre établi chez nous. »

« L'ordre, reprit Bridgetina, est un des caractères de la probité, et la probité (1) *n'est point en harmonie avec les fibres du cœur humain; c'est le signe évident de la médiocrité à laquelle il est impossible que rien de grand, de magnanime et d'impétueux se trouve joint.* L'exactitude à payer ses dettes est tenue pour une sottise par tout ce

(1) Non-conductor to all the sympathies of the human heart, that infaillible proof of mediocrity, to which it is impossible that any thing great, magnanimous, or ardent can be allied.

See Enquirer.

qu'il y a de grands personnages; à leurs yeux la probité, proprement dite, n'est rien qu'un obstacle à la perfectibilité dont il faut se défendre. »

« Madame a bien raison, dit la bonne hôtesse, payer ses dettes n'est à proprement parler qu'un acte de probité, et que négligent trop souvent de remplir les grands personnages qui devroient donner l'exemple aux autres. Oh! si nous avions, ma fille et moi, tout ce que de grandes dames nous doivent pour les broderies que nous faisons chaque jour, nous serions trop heureuses, et nous ne manquerions de rien; mais les gens comme il faut ne savent pas tout le tort que leur négligence occasionne souvent à un pauvre ouvrier; ils sont

trop loin de nous, pour penser quelquefois à la peine de ceux qui sont obligés de gagner leur vie par leur travail. Je connois de grandes dames dont la bourse est ouverte pour le pauvre, et qui ont réduit à la misère plus d'une honnête famille, faute d'exactitude à payer leurs ouvriers. »

« *Le défaut d'exactitude*, reprit Bridgetina, *a de tous tems fourni matière à reproche contre les gens d'un grand caractère* (1). Et ce n'est pourtant, comme je vous le disois tout-à-l'heure, qu'une infraction à ce qu'on appelle la probité; sans doute il est déplorable de voir

(1) Want of punctuality has, or time immemorial, supplied materials for invectives against great and extraordinary characters.

See Enquirer.

que le monde dans ses préjugés, se soit obstiné jusqu'à ce jour, à faire si grand cas de cette honnêteté vulgaire. Mais quand le genre humain sera suffisamment éclairé des lumières de la philosophie, quand il se sera enfin dépouillé des préjugés de la religion, alors, dis-je, son ridicule enthousiasme pour la probité cessera. Heureux tems où le titre d'homme de bien ne sera plus nécessaire au sage! Quand les promesses ne seront plus des liens, quand on apprécièra les hommes non par la nature de leurs actions, mais par l'étendue de leurs facultés, alors on jugera du mérite des choses par leur valeur intrinsèque; une action forte et grande en elle-même ne cessera pas d'être jugée telle, et d'avoir des droits à l'admiration,

parce qu'elle sera de celles qui con-duiroient aujourd'hui leur auteur aux galères. »

« Je ne saurois, répondit la bonne femme, m'expliquer aussi bien que madame, mais je suis bien aussi de son avis ; quoique déja on ne voie que trop de malhon-nêtes gens, Dieu sait que ce seroit bien pire s'il n'y avoit pas encore un peu de religion dans le monde. » En disant ces mots elle laissa le mé-moire de miss Bridgetina sur sa table, en lui renouvelant les excuses de l'avoir dérangée, et en la priant de vouloir bien s'occuper prompte-ment de son compte.

C'étoit un beau sujet de décla-mation pour notre philosophe, que le désordre d'un état de civilisation où l'on ne peut boire, manger, et

se loger sans argent; elle en usa prolixement, suivant son usage; cependant après quelques heures de réflexions sur les vices et les malheurs de la société en général, elle pensa au mémoire de madame Benton; elle se rappela qu'elle avoit lu la veille sur les volets d'une boutique d'Oxford-Street, ces mots: ICI ON PRÊTE DE L'ARGENT.— « Heureux incident, s'écria-t-elle en se levant; quel bonheur que pour traverser la cité j'aie passé par cette rue et non par une autre; je n'aurois point connu la maison de ce philantrope qui, au milieu d'un monde égoïste, donne l'exemple de l'égalité, et partage son argent avec ses frères; c'est ainsi que les événemens s'enchaînent les uns aux autres; si Alexandre ne se fût point

baigné dans le Cydnus, Schakespeare n'eût jamais écrit (1). Si au lieu d'aller par Oxford-Street, j'eusse enfilé le Strand, je n'aurois pas su que dans cet état encore corrompu de société, il y a déja des gens assez éclairés sur l'immoralité de l'accumulation des richesses, pour distribuer ainsi le superflu de leur or à ceux qui en manquent; allons voir ce philosophe, et nous reviendrons ensuite payer notre hôtesse. »

Pleine de cet espoir, notre héroïne prit son chapeau, son schall, ses patins, et courut sans plus tarder à la maison qu'elle se rappeloit avoir remarquée la veille; elle l'eût bientôt retrouvée; en entrant elle demanda à parler au philosophe qui annonçoit être dans l'intention

(1) Voyez *Justice politique.*

de prêter son argent. La femme à laquelle elle s'adressoit lui dit que M. Poppem étoit actuellement occupé avec une pratique dans le comptoir du fond, mais qu'elle pouvoit faire son affaire aussi bien que son mari, si elle vouloit lui dire ce dont il étoit question.

« Mon affaire, répondit Bridgetina, consiste à converser avec l'homme que vous appelez votre mari, bien que je doute qu'il le soit en effet, parce qu'il n'est guères vraisemblable qu'un philosophe qui est convaincu de l'immoralité de toute espèce de thésaurisation, ait pris part au monopole qu'on appelle le mariage. »

« Qu'est-ce à dire, reprit l'autre avec vivacité, osez-vous bien venir

prétendre que je ne sois pas une honnête fémme ? »

« Le titre d'honnête, dit Bridgetina, est bien vulgaire pour une personne de principes aussi sublimes que ceux d'après lesquels on se conduit ici, car pour moi je ne doute pas que vos vertùs ne soient de l'ordre le plus relevé, et c'est cette haute idée que j'ai conçue de M. Poppem qui m'amène. Dites-lui, je vous prie, qu'une persònne qui ne manque pas non plus d'énergie, désire s'entretenir avec lui. »

La vue d'une grosse montre d'or que l'héroïne de W**** portoit en dépit de la mode, suspendue à sa ceinture, avec une chaîne de même métal, calma d'abord la colère de l'épouse de M. Poppem, et bien plus sûrement que ne l'auroient pu

faire tous les argumens de la philosophie; sans plus répliquer elle la conduisit dans l'arrière-boutique de son mari, lieu spécialement consacré aux mystères de la profession; il étoit assis derrière la clair-voie d'un comptoir obscur, à demi-caché par une énorme pile d'habits, de draps, de chemises, de jupons, de couvertures rongées de poussière; une femme au teint pâle, aux yeux fatigués, et qui tenoit dans ses bras un enfant non moins famélique que sa mère, étoit debout devant lui.

« Vous ne voulez donc me donner rien de plus? » lui disoit cette femme d'une voie affoiblie.

« Non! répondoit Poppem, non, pas un demi-sol, en dussiez-vous crèver; il n'y a pas dans tout

Londres une maison où l'on voulût vous donner moitié autant qu'ici sur ces guenilles, ainsi prenez votre argent et allez-vous-en. »

« Il le faut bien ! » dit cette femme en poussant un douloureux soupir. Elle compta deux fois quelques schelings étalés sur la table, les mit soigneusement dans sa poche, et essuyant du revers de sa main une larme qui couloit sur sa joue, elle s'en fut, les yeux fixés sur son enfant, en répétant à voix basse : « Pauvre innocent, tu auras encore du pain aujourd'hui. »

« Je vous demande pardon, madame, s'écria Poppem en appercevant Bridgetina ; j'étois tellement étourdi des histoires de cette misérable, que je ne vous appercevois pas ; il y a plus à perdre qu'à

gagner, dans les affaires que l'on fait avec ces gueux, et pour moi je voudrois qu'il n'en entrât jamais un seul dans ma boutique. Mais qu'y a-t-il, madame, pour votre service? »

« Je viens, docte citoyen, répondit Bridgetina, m'assurer par moi-même de vos principes, m'entretenir avec vous des motifs qui vous déterminent à agir, et vous prouver que j'ai des droits à une part des biens que vous faites profession de distribuer, suivant les règles de la justice morale. »

« La justice! répéta l'usurier, je n'ai jamais eu affaire à la justice qu'une fois, et je m'en suis tiré; ils n'ont pu trouver contre moi une seule preuve, un seul témoin; je marche tête levée, madame; on me

connoît au marché et sur le carreau de la foire; je ne crains personne, je ne suis ni voleur ni réceleur; — non. . . . »

« Poursuivez, interrompit Bridgetina, car je vous comprends; je sais que par vol il faut entendre l'inégale distribution des biens, *et que l'on doit s'élever contre les abus existans, en proportion de ce qu'ils contribuent à augmenter et à perpétuer l'inégalité des conditions* (1). Quand le monde sera suffisamment éclairé, chacun, monsieur Poppem, en usera comme vous; vous n'avez fait, croyez-moi, que devancer votre siècle; mais ce que je voudrois sur-tout

---

(1) All existing abuses are to be deprecated on, as they serve to increase and perpetuate the inequality of conditions.

See Political justice. Vol. II.

savoir, c'est quelles sont vos idées sur le mérite, et comment vous jugez de la valeur intrinsèque des êtres ? »

« Voyons vos gages, madame, répliqua l'usurier, et si je ne les estime aussi en conscience et à un plus haut prix qu'aucun de mes confrères de Lombard-Street, prenez l'argent pour rien et sans intérêts. »

Notre héroïne alloit répondre, quand une voix qui ne lui étoit pas inconnue, et qui se fit entendre dans la boutique, attira toute son attention; le *distingo* à peine prononcé expira sur ses lèvres; elle prêta l'oreille et reconnut le dialecte de W****, c'étoit son compatriote M. Glib. « O jour trois fois heureux! s'écria-t-elle en ouvrant la porte vitrée qui séparoit la boutique du comptoir; enchaînement fortuné de

causes

causes et d'effets, et elle tendit la main au cher M. Glib. »

« Ha ! citoyenne Botherim, dit Glib, comment vous va ? Charmé de vous voir, je ne m'attendois guères à vous trouver ici ; faites-vous aussi des affaires avec notre ami Poppem ? »

Bridgetina fit part à son concitoyen des motifs de sa visite à M. Poppem, et le libraire de partir d'un éclat de rire qui ne satisfit que médiocrement sa concitoyenne.

« Que le bon Dieu vous bénisse ! s'écria-t-il, prendre un prêteur sur gages pour un philosophe ! Mais, ajouta-t-il, que cela ne vous déconcerte pas, des gens qui valent mieux que nous viennent ici au besoin. Pour moi je ne sais à qui m'adresser, où

donner de la tête, le citoyen Val-laton est un fripon, il a vendu mes livres aux bouquinistes, il a empor-l'argent; il me laisse sans un sol; vous allez me prêter six guinées. »

« Non en vérité, répondit Bridgetina, car telle que vous me voyez, je n'ai pas six pences dans ma poche, et je viens ici chercher, s'il se peut, de l'argent pour moi-même. »

« Rien de plus facile, reprit le libraire; donnez-moi votre montre : aussi bien n'en aurez-vous pas besoin parmi les Hottentots; dans un état de société perfectionné, on ne connoît ni montres, ni chaînes d'or, ni breloques, donnez-moi tout cela, donnez, et je vais vous avoir de l'argent; combien vous faut-il? »

« Dix guinées, » répondit Bridgetina.

« Il suffit, reprit le libraire, vous allez les avoir. » Il entra sans cérémonie dans le comptoir de M. Poppem, laissa miss Botherim dans la boutique ; revint un moment après avec quinze guinées dans une de ses mains, et une reconnoissance dans l'autre ; « voilà votre affaire, dit-il à Bridgetina en lui remettant la reconnoissance et dix guinées ; ces cinq-là sont précisément ce qu'il me faut pour le présent, je vous les rendrai quelque jour. »

« Quand ? s'écria Bridgetina en voyant le libraire qui se disposoit à partir, quand vous reverrai-je ? J'aurai besoin de cet argent sous peu de jours, et vous ne me demandez seulement pas où vous pourrez me trouver pour me le rendre. »

« Point de promesses ; ne me demandez point de promesses, répondit Glib, rien n'est plus illibéral que de promettre ; rien aussi n'affoiblit mon énergie comme la présence d'un créancier. » En disant ces mots il ouvrit la porte de la boutique, et sans paroître entendre Bridgetina qui l'appeloit encore, il se perdit dans la foule en un instant.

Notre héroïne, oubliant en ce moment l'illibéralité de l'usage de payer ses dettes, resta fort déconcertée de voir que Glib étoit parti sans lui avoir laissé son billet ; elle reconnut que l'énergie du cher citoyen étoit autant supérieure à la sienne, que la pratique l'est à la théorie. L'esprit aussi peu satisfait de la philosophie qui manquoit au citoyen Poppem de Lombard-Street,

que de celle dont le citoyen Glib surabondoit dans la pratique, elle retourna chez elle payer le mémoire de madame Benton, et déplorer dans la solitude de son appartement, les foiblesses et les misères auxquelles les philosophes sont encore en proie ici-bas.

CHAPITRE IV.

Apparition d'un nouveau personnage. Arrivée à Londres de madame Botherim, de miss Orwell et de Maria.

Les heures qui amenoient le jour de l'arrivée de Maria et de son amie couloient trop lentement pour Henri. Enfin le soleil qui devoit éclairer leur voyage parut, le pauvre amant en suivit le cours avec l'impatience de l'astronome à qui la nuit doit découvrir quelqu'astre nouveau.

Il avoit conçu le projet d'aller au-devant d'elles jusqu'à Barnet; il

ordonna à son valet de lui procurer des chevaux, et à trois heures il se mit en marche au galop, dans l'espoir de leur présenter la main au Lion-Rouge.

Il avoit fait beau toute la journée, mais un brouillard épais qui s'éleva tout-à-coup vint couvrir la surface de la campagne avant que notre cavalier eût atteint Highgate. Le jeune docteur, qui trouvoit le tems superbe, galopoit cependant; arrivé au haut de la butte de Finchley-Common, il découvre deux chaises de poste qui s'avançoient dans le brouillard; il ne doute pas que ce ne soient celles qu'il attendoit; il tourne bride et se présente au-devant de la première, en criant au postillon d'arrêter; la glace de devant

s'abat, et on répond à sa tendre invitation par un coup de pistolet ; en même tems deux hommes s'élancent de la voiture, et appuient leurs pistolets sur sa poitrine ; et l'un d'eux saisissant la bride qui lui étoit tombée des mains, lui demande s'il en a assez.

« Assurément, répond Henri, et je ne doute même pas que vous trouverez qu'il y en a trop, quand vous saurez que vous vous êtes trompé. »

Le domestique du jeune docteur, qui n'étoit ni si impatient d'arriver ni si bien monté que lui, le suivoit à une assez grande distance ; il se hâta cependant au bruit du pistolet, et voyant son maître arrêté par deux hommes

armés, il se mit à crier lui-même au secours.

Celui qui avoit tiré le coup commençoit à croire, sur la figure de notre héros, et plus encore à la manière dont il lui parloit, qu'il pouvoit bien en effet s'être trompé; l'arrivée du domestique le confirma dans cette opinion.

« Pourquoi aussi avoir arrêté ma voiture? » demanda-t-il d'un ton plus doux que celui qu'il avoit d'abord pris.

« J'ai cru, répondit Henri, que c'étoit celle de quelques amis au-devant desquels j'allois; c'est ma faute, j'en conviens, et quel que soit l'événement, je ne saurois vous en accuser. »

« Maudite soit ma vivacité, s'écria l'autre; j'espère du moins,

monsieur, que vous n'êtes pas dangereusement blessé ? »

« Moi aussi, répondit Henri ; si j'en juge par la douleur, la balle doit être arrêtée dans l'épaule, et quant au bras, il n'est qu'effleuré. »

« Vous êtes un brave, mon cher, dit alors avec l'accent irlandais un voyageur descendu de la seconde voiture ; j'espère que vous serez bientôt en état de terminer cette affaire, et de lui demander raison.

« C'est ma faute, monsieur, et rien de plus, » répondit Henri.

« Vous pouvez me le pardonner, dit en lui serrant la main, celui qui l'avoit blessé, mais jamais je ne me le pardonnerai à moi-même. Ne

perdons pas de tems cependant, ajouta-t-il, mon domestique peut monter votre cheval, acceptez une place dans ma voiture, je ne saurois être tranquille que votre blessure n'ait été examinée. »

« Monsieur fera comme il lui plaîra, dit l'irlandais, mais quand vous voyagerez dans le comté de *Galway*, prenez garde, mon cher, à ne pas vous tromper sur les voleurs de grand chemin; les gentilshommes de mon pays rendent feu pour feu, entendez-vous, mon cher? »

« J'accepte votre offre, répondit Henri à l'autre voyageur sans faire attention au discours de celui-ci; j'espère que j'aurai lieu de me réjouir de cette aventure, et qu'elle me procurera un ami de plus. »

L'irlandais leva les épaules et remonta dans sa voiture.

Cependant Henri étoit descendu de cheval ; aidé de l'étranger et de son domestique , il alloit monter dans la voiture, quand le bruit d'une chaise qui s'avançoit au grand train frappa son oreille; le brouillard étoit si épais , qu'elle étoit déjà près de lui avant qu'il eût pu la voir distinctement.

« Est-il arrivé quelqu'accident? » demanda une voix qu'il reconnut d'abord pour celle de M. Orwell.

« Rien ou peu de chose, » répondit le jeune docteur en s'approchant de la voiture.

« C'est le docteur Sydney! s'écria Harriet; docteur Sydney! répéta son père, j'espère qu'il n'est point arrivé de malheur? »

« Un léger accident dont je vous ferai part, dit Henri, si vous pouvez me faire place auprès de vous. »

« Assurément, répondirent à-la-fois et le père et la fille ; votre sœur, ajouta le premier, nous suit de près ; votre rencontre l'alarmeroit, montez avec nous. »

Henri ne se fit point répéter cette invitation ; il prit à la hâte congé de l'étranger, et se plaça auprès de Harriet, dont l'émotion étoit trop vive pour échapper aux regards d'un amant. Elle le pressoit du ton de l'intérêt le plus vif de leur apprendre quel accident lui étoit arrivé. Henri éludoit ses questions, et malgré la douleur de sa blessure, il soutenoit la conversation avec tout l'esprit que donne la présence d'un objet aimé.

Il fut tout-à-coup interrompu : « Ah M. Sydney! s'écria Harriet, vous êtes horriblement blessé, et mon schall est couvert de sang! »

Henri ne pouvant cacher plus long-tems ce qui lui étoit arrivé, raconta son aventure et fut amplement dédommagé des douleurs de sa blessure par l'intérêt qu'on prit à son malheur.

En arrêtant à la porte du jeune docteur, où M. Orwell avoit donné ordre de descendre d'abord, ils trouvèrent l'étranger dont la vivacité avoit causé le malheureux accident, et avec lui un habile chirurgien que Henri connoissoit fort bien, et qu'il se proposoit lui-même d'envoyer chercher dans cette occasion.

Touché de cet empressement de

l'étranger à réparer un mal dont il étoit si involontairement l'auteur, il monta avec lui et le docteur Orwell dans son appartement pour faire examiner sa blessure.

Harriet restée seule dans la voiture, étoit tellement émue de l'idée des douleurs que devoit éprouver son amant, que lorsqu'elle arriva à Hanover-Square, à peine elle pouvoit descendre ; la seconde chaise arriva presqu'aussitôt : Maria, M. Churchill et madame Botherim eurent le tems de venir à elle avant qu'elle eût assez repris ses sens pour pouvoir leur expliquer la cause de l'absence de son père.

Maria, alarmée de l'émotion qu'elle voyoit sur le visage de son amie, lui demandoit avec instance de lui en expliquer la cause ; mais elle, sans

vouloir répondre, se hâta de suivre madame Botherim chez madame Fielding, qui les reçut avec toutes les marques de la bienveillance et de l'affabilité.

Cependant on savoit déjà à Hanover-Square, par le domestique de Henri, l'accident arrivé à son maître; Maria et ses amis purent remarquer sur le visage de madame Fielding tous les signes de l'inquiétude et de la douleur; elle-même apperçut d'abord le trouble et l'émotion qui agitoient miss Orwell. Il étoit impossible de cacher plus long-tems à Maria la cause de ce désordre: Harriet se chargea de la lui apprendre. Quelqu'alarmante que fût cette nouvelle, la confiance qu'elle avoit dans la véracité et dans la franchise de son amie, la

délivra du moins de l'incertitude, toujours plus pénible pour une imagination vive que la connoissance exacte du mal. Harriet étoit incapable d'user de ces ménagemens puérils auxquels on n'a que trop souvent recours en ces sortes d'occasions; et elle assuroit son amie que la vie de son frère n'étoit pas en danger : le témoignage du docteur Orwell, qui arriva bientôt, vint confirmer celui de sa fille : il leur apprit que l'extraction de la balle s'étoit opérée sans difficulté, et que la blessure étoit, de l'avis des chirurgiens, si peu de chose, qu'elle n'auroit d'autre inconvénient que d'obliger le malade à garder la chambre pendant quelques jours.

Cependant Maria témoigna à madame Fielding le désir qu'elle avoit

d'aller voir son frère, et celle-ci mit à sa disposition sa chaise à porteurs. Monsieur Churchill, en lui présentant la main pour y entrer, lui dit tout bas qu'il regrettoit beaucoup que cette voiture ne pût admettre plus d'une personne; Maria l'entendit sans en paroître offensée, et l'on peut croire qu'elle ne vit pas, sans quelque plaisir, qu'il l'accompagnât à pied jusqu'à la porte de son frère.

Cependant madame Botherim racontoit avec détails à mistriss Fielding tout ce qu'elle avoit souffert de l'absence de Biddy, non sans mêler son récit de bon nombre de réflexions profondes sur la corruption du monde et la méchanceté plus grande encore des livres qui avoient tourné la tête à sa fille. « Oui, madame, ajoutoit-elle, je sais

actuellement à n'en pas douter que ce sont les gens qui alloient chez monsieur Glib, qui sont cause de tout cela; des gens que je croyois les plus savans du monde et plus sages que tous tant que nous sommes, car pour moi je ne comprenois pas la moitié de ce qu'ils disoient; et comment l'aurois-je pu faire? ils ne parloient que de la perfectibilité, des effets et des causes, des facultés et de l'énergie; oh! si j'avois su que tout cela n'étoit fait que pour rendre les enfans dénaturés et désobéissans à leurs parens, je n'aurois pas souffert qu'on en parlât jamais devant ma Biddy.»

« Il est en effet déplorable, dit madame Fielding, que miss Bothe-rim ait été si malheureuse dans le choix de ses lectures et de ses amis; il étoit difficile, qu'avec

le peu de moyens d'instruction qu'elle avoit d'ailleurs, elle pût découvrir le vice caché et prévoir les conséquences des opinions qu'elle a si aveuglément adoptées. »

« Ah madame! répliqua madame Botherim, vous ne savez pas combien elle est savante elle-même; je vous assure qu'elle a lu plus de livres qu'aucun curé dans tout le royaume. Ce n'étoit du matin au soir qu'histoires de colonels, de comtes, de ladys; de mylords, ou bien des livres de métaphysique et de philosophie, gros comme la bible de la paroisse, et tous écrits, à ce qu'elle me disoit, pour l'*utilité générale.* »

Mistriss Fielding ne put s'empêcher de sourire de la bonhomie de la veuve du recteur. « Je crains bien, ma chère dame, lui dit-elle, que

l'espèce de lecture dont vous avez d'abord voulu parler, ne soit une excellente préparation pour la seconde; une imagination remplie des fictions plus ou moins extravagantes dont se composent nos romans, doit être merveilleusement disposée à se perdre dans le vague de la métaphysique, si le hasard l'y pousse; et j'ai bien peur que miss Botherim n'ait déjà fait trop de chemin dans la vaste carrière du génie pour qu'il soit facile de la remettre dans la voie du bon sens. »

« Il faut espérer, dit le docteur Orwell, qu'un peu de réflexion lui fera reconnoître le faux d'un systême qui n'a jamais manqué de devenir funeste à ceux qui s'en sont entêtés au point de le réduire en pratique. »

« O ma chère madame ! s'écria madame Botherim en pleurant, dites-lui bien tout cela, je vous en conjure. Mettez-lui sous les yeux l'exemple de cette pauvre miss Delmond, qui s'est perdue, ruinée, qui a fait mourir son pauvre père, et cela pour un malheureux qui avec toute sa science n'étoit qu'un misérable coëffeur, et.....; »

Ici l'arrivée de Bridgetina, que madame Fielding avoit envoyé chercher, mit fin à la harangue de madame Botherim ; sa tendresse pour sa fille étoit le sentiment dominant devant lequel tous les autres se taisoient, ainsi qu'on en put juger dans cette occasion. Dès que Bridgetina parut, elle courut au-devant d'elle, lui jetta les bras au col, et d'une voix entrecoupée de

sanglots et de larmes : « Ma Biddy, ma chère Biddy n'abandonnera plus sa pauvre mère, s'écria-t-elle; non, tu n'auras pas cette cruauté; tu feras tout ce que tu voudras, tu seras la maîtresse de tout chez moi, pourvu que tu veuilles rester auprès de ta mère, et consoler ma vieillesse; jamais, jamais, ajouta-t-elle en se tournant vers mistriss Fielding, je ne l'ai contrariée en rien, elle peut le dire. »

« Il est vrai, et cela devoit être ainsi, dit Bridgetina; toute espèce de coërcion est essentiellement contraire au développement de l'être perfectible; or la contradiction est une espèce de coërcion, donc la contradiction...... »

« L'y voilà revenue, s'écria madame Botherim en levant les mains au ciel, toujours la même

chanson ! . encore les grands mots, tout juste comme le premier jour, qu'elle les a appris ; ô Biddy ! Biddy ! ne pourrez-vous jamais réapprendre à parler de manière à ce qu'on vous entende ? »

« Pour parler de manière à être entendu de vous, ma mère, il faudroit descendre au langage vulgaire, et un esprit éclairé comme le mien..... »

« Allons, allons, miss Botherim, interrompit le docteur Orwell, cessez de vous imaginer que vous vous faites valoir en rabaissant vos parens. Je ne connois quant à moi, de science et de lumière, que celle qui se manifeste dans la conduite ; et sous ce rapport, ma chère, votre mère en sait beaucoup plus que vous, puisqu'on n'a à lui reprocher aucune

aucune des folies dont vous vous avisez d'être fière. »

« Ceux, répondit Bridgetina d'un air piqué, qui ont résolu d'exercer leur énergie dans ce monde, doivent s'attendre aux reproches et à la censure des esprits vulgaires. »

« Et quel droit, je vous prie, demanda le recteur, avez-vous de vous prétendre supérieure à la censure ? Sur quel fondement vous êtes-vous persuadée qu'une conduite que tout le monde réprouve, et qui, si elle étoit généralement adoptée, entraîneroit indubitablement le renversement de la société, est exempte de blâme ? »

« Les préjugés qui résultent d'un mauvais ordre de choses, répliqua Bridgetina, sont l'objet des mépris de ceux qui savent s'élever par la

contemplation à l'idée d'un monde moral et meilleur. »

« Et c'est dans la contemplation de ce monde moral et meilleur, reprit le docteur, qu'on apprend à dédaigner les devoirs qu'il faut remplir dans celui-ci ? C'est par elle qu'on se familiarise avec l'idée d'abandonner dans ses vieux ans la mère qui a élevé notre enfance et fait de notre bonheur l'étude et le travail de sa vie ? C'est aussi dans ce monde moral et meilleur que vous avez appris sans doute à fouler aux pieds les lois d'honneur et de décence établies dans celui-ci, jusqu'à former le projet de vous prostituer vous-même ? car voilà quel a été, du moins quant à vous, miss Botherim, le résultat de ces hautes spéculations, et de cette morale

sublime que vous ne faites nulle difficulté de placer au-dessus de celle même de l'Evangile. »

« Si, comme je l'ai vu quelque part, dit madame Fielding, le raisonnement est l'arithmétique des mots, quand cette espèce de calcul donne des résultats aussi exagérés, aussi monstrueux que ceux-ci, on est fondé à croire qu'il s'est glissé quelqu'erreur dans l'opération; je ne doute pas que mis Botherim ne la reconnoisse elle-même, dès quelle voudra se donner la peine d'y penser, et d'examiner le résultat de son calcul. »

« Oui! s'écria madame Botherim; qu'elle voie les enfans de son M. Glib, actuellement réduits à manger le pain de la paroisse, parce que peut-être un philosophe ne

doit pas s'embarrasser de ceux qu'il a mis au monde, et sa femme qui s'est enfuie comme une abandonnée, avec un officier recruteur, et ce pauvre capitaine Delmond, mort de chagrin, oui de chagrin ; et cela ne me surprend pas, ajouta la bonne femme en pleurant, car qu'y a-t-il de plus propre à briser le cœur d'un père, que le désordre et l'abandon de l'enfant qu'il chérit ? Oh ! faut-il que je l'aie appris par expérience, car c'en est fait, Biddy, et jamais je ne me remettrai du chagrin que vous m'avez causé! »

Bridgetina, malgré sa philosophie, ne put s'empêcher d'être touchée des pleurs et de la tendresse de sa mère. Madame Fielding, qui s'apperçut de l'émotion qu'elle éprouvoit, crut qu'il étoit à-propos

de les laisser seules ensemble; et prenant la mère et la fille par la main, elle les conduisit toutes deux dans une pièce voisine, en leur disant qu'elle pensoit bien qu'après une absence si longue, elles devoient avoir beaucoup de choses à se dire en particulier.

Les efforts de mistriss Fielding pour déterminer notre héroïne à retourner avec sa mère, étoient puissamment secondés par les réflexions qu'elle avoit été à même de faire sur l'état déplorable de sa situation; sans argent, sans amis, sans espoir de réussir dans le dessein qui avoit été l'objet de son voyage, elle commençoit à sentir qu'elle s'étoit un peu trop hâtée de vouloir cueillir les fruits promis au siècle de lumière, et que dans l'état actuel d'ignorance

et de corruption, une jeune fille pouvoit rigoureusement se dispenser d'abandonner la maison paternelle, et de se donner en exemple à un siècle qui n'est pas encore mûr pour la perfection.

Depuis son départ de W****, elle avoit mille fois éprouvé la privation de cette foule de petits soins et d'attentions délicates auxquels la bonté de sa mère l'avoit habituée; elle avoit été malade, et personne ne s'étoit intéressé à sa convalescence. Madame Benton avoit à la vérité eu pour elle tous les soins compatibles avec ses propres affaires; mais ils étoient loin de ressembler à ceux que lui prodiguoit sa mère pour la plus légère indisposition. Toutes ces circonstances avoient réveillé dans son cœur les

sentimens endormis de la nature; elle avoit été surprise elle-même de l'émotion que lui avoit causée la vue inattendue de madame Botherim; elle ne craignoit plus de retrouver à W**** aucun des esprits forts qui auroient pu lui reprocher la foiblesse de son retour, et elle crut qu'elle pouvoit prendre sur elle de faire le bonheur de sa pauvre mère, en consentant à retourner à W****.

Madame Botherim, ravie de cet acte de piété filiale, promit volontiers de payer toutes les dettes contractées par sa fille, et elle l'accompagna d'abord chez madame Benton, après avoir remercié mille fois mistriss Fielding de ses soins généreux.

CHAPITRE V.

Suite de l'aventure de Finchley-Common. Arrivée à Londres de M. Sydney.

MISTRISS Fielding étoit dans l'intention d'envoyer savoir des nouvelles de Henri, mais le docteur Orwell la prévint, et le compte qu'il rendit le lendemain à déjeûner de l'état du malade, répandit la joie dans l'assemblée.

En s'entretenant de l'accident de la veille, M. Orwell parla de l'étranger qui y avoit eu tant de part, et dit qu'il se nommoit Carradine.

« Savez-vous s'il n'a pas été dans l'Inde? » demanda madame Fielding.

« Je crois que oui, » répondit le docteur.

« Ce doit donc être le fils de l'un de mes plus anciens et de mes plus intimes amis, reprit madame Fielding ; je l'ai fait placer autrefois, et par la protection de lady Brierston, sous-lieutenant dans les établissemens du Bengale ; il y a quatorze ans de cela, et il est bien probable qu'il ne se souvient plus de moi. »

Madame Fielding se trompoit, et à l'instant même où elle en parloit, on annonça M. Carradine. Il avoit entendu Henri Sydney parler de mistriss Fielding ; il avoit su qu'elle étoit à Londres ; il s'étoit

hâté, avec toute la vivacité de son caractère, de venir saluer sa bienfaitrice.

Madame Fielding reçut avec plaisir ce témoignage de la reconnoissance du fils de son ami: et elle apprit avec une véritable joie que ses succès avoient passé ses espérances. Il lui dit qu'il étoit venu en Angleterre pour assister au mariage d'une de ses sœurs, à l'établissement de laquelle il avoit pourvu; et comme son congé étoit prêt d'expirer, qu'il se disposoit à repartir pour l'Inde. Il s'accusa du malheur auquel sa vivacité avoit donné lieu, avec une expression de franchise et de regret si vraie, que madame Fielding et Maria elle-même, furent d'abord disposées à lui pardonner; mais dans cette occasion Harriet ne se

montra pas tout-à-fait aussi généreuse que ses amies ; elle ne pouvoit se défendre d'un sentiment d'aversion pour une personne dont l'imprudence avoit mis en danger la vie de Henri ; et ce sentiment n'étoit point affoibli par les égards particuliers que lui témoignoit M. Carradine, quoiqu'ils fussent assez visibles pour qu'on pût présumer, avec quelque fondement, que l'empressement qu'il mit à accepter l'invitation que lui fit madame Fielding de dîner avec elle, provenoit autant du désir d'être auprès de miss Orwell, que de celui de témoigner sa reconnoissance à l'amie de son père.

Ce jeune homme dont la vivacité naturelle avoit pris, par l'effet de son éducation, les caractères d'une impétuosité insurmontable, étoit en

tout l'esclave obéissant de son premier mouvement ; mais quoique cette disposition d'esprit l'entraînât à de fréquens écarts, la bonté de son cœur les faisoit bientôt oublier. L'impression que la vue de miss Orwell avoit faite sur lui le matin, étoit, avant la fin du jour, déja devenue une violente passion, sans que ce délire de l'amour fût calmé en rien par l'aecueil plus que froid de celle qui en étoit l'objet. Carradine, peu accoutumé aux mœurs de l'Europe, étoit étranger à ces sentimens délicats qui font de l'union des cœurs une condition essentielle du bonheur ; il avoit appris que la fortune de miss Orwell consistoit sur-tout dans ses charmes et sa vertu, et il partit plein de confiance

dans le succès du projet qu'il avoit formé.

Le lendemain il revint pour accompagner ces dames à une exposition de tableaux à laquelle madame Fielding devoit conduire ses jeunes amies. Harriet se seroit volontiers dispensée d'y aller, mais elle n'étoit pas encore assez au fait des manières du beau monde, pour croire qu'elle pût se permettre d'avoir des caprices. Elle ne témoigna rien de son peu de goût pour cette partie, et pria seulement Maria de ne point s'éloigner d'elle; celle-ci le lui promit, et sans doute elle étoit bien dans l'intention de lui tenir parole; mais Churchill connoissoit si bien tous les tableaux qui étoient de son goût, il prenoit tant de soin à les lui faire remarquer, qu'en pas-

sant avec elle de l'un à l'autre, Maria se trouva sans s'en appercevoir seule avec lui, et bien loin de son amie. M. Orwell et madame Fielding causoient de leur côté, et la pauvre Harriet étoit ainsi réduite au tête-à-tête de M. Carradine; celui-ci, sans trop faire attention au caractère de miss Orwell, saisit l'occasion qui se présentoit de lui débiter cette kyrielle de complimens exagérés, qu'il avoit regardés jusqu'à ce jour comme la chose du monde la plus agréable à une femme.

Harriet, fatiguée de ses assiduités, et presqu'irritée de sa persévérance, prit le parti de retourner à l'endroit où son père et madame Fielding étoient assis.

Au moment où elle y arrivoit, M. Orwell venoit de céder son siége

à une femme d'un certain âge, qui se plaignoit d'être fatiguée; trois ou quatre jeunes gens à la mode, assis sur la même banquette, avoient entendu, avant lui, les plaintes de cette dame, sans paroître y faire attention; ils avoient tous les yeux fixés sur Harriet, qui, pour se tirer de l'espèce d'embarras où la tenoient leurs regards, se hâta d'adresser la parole à mistriss Fielding, devant laquelle elle étoit debout.

La conversation tomba d'elle-même sur les tableaux : Harriet en parla avec la franchise et la simplicité qui faisoient son caractère; habituée à penser par elle-même et à dire ce qu'elle pensoit, elle hasardoit son opinion sans égard à celle des connoisseurs de profession.

« Vous paroissez fatiguée, ma chère, lui dit madame Fielding, je voudrois que nous puissions vous faire place auprès de nous, » ajouta-t-elle en regardant ses jeunes voisins, qui restoient fermes sur leur siège.

La dame à laquelle le recteur avoit donné sa place, voulut la céder à son tour à miss Orwell; elle s'y refusa, et l'on reprit la conversation sur la peinture.

« J'avoue, dit madame Fielding, qu'en fait de tableaux, je donne la préférence à ceux dont les sujets parlent à l'imagination; je n'ai pas assez de connoissances pour m'extasier long-tems devant des ombres et des demi-teintes; et quoique j'admire les beautés de cette Sainte-Cécile, je m'arrête avec plus de

plaisir à cet autre tableau qui m'offre l'image des mœurs grossières des peuples sauvages ».

« Malheur à celui dont les regards se portent sur de vaines imitations, lorsqu'il a sous les yeux le modèle vivant de la beauté, » dit tout bas M. Carradine.

« Je partage votre opinion, répondit le recteur à madame Fielding ; et ce tableau de sauvages me charme, sur-tout à cause de l'enchaînement des idées qu'il fait naître en moi ; je l'observe, je regarde autour de moi, et je suis frappé de voir combien l'extrême civilisation se rapproche de la barbarie extrême ; voyez la stupidité et l'indolence exprimées dans tous les mouvemens de ce sauvage assis auprès de sa hutte ; il ne lui manque qu'un cure-dent

pour avoir tout-à-fait l'air de l'un de nos jeunes gens du beau monde; il semble aussi peu occupé de ceux qui l'entourent, aussi étranger aux bienséances, je dis même à celles dont les lois semblent puisées dans la nature, qu'aucun des petits-maîtres qui sont ici; et cet autre, avec quelle rudesse apathique il regarde ces femmes qui sont auprès de lui! Que tout cela caractérise bien l'ignorance et la rudesse des mœurs barbares! »

Tandis que le docteur Orwell parloit ainsi, madame Fielding détourna par hasard les yeux de dessus le tableau sur les jeunes gens assis auprès d'elle.

« N'es-tu pas las de rester à cette ennuyeuse place? » dit l'un d'eux à son camarade.

« Las ! répéta celui-ci, je suis excédé ; » et en disant cela ils se levèrent d'un commun accord et s'éloignèrent, bien déterminés, peut-être, à ne plus venir s'asseoir devant un tableau de sauvages.

En revenant, madame Fielding fit arrêter devant la porte de Henri; Maria et le recteur descendirent pour aller savoir de ses nouvelles : « dites-lui, leur cria madame Fielding, que nous irons le voir tous ensemble, dès qu'il sera en état de nous recevoir. » Maria de retour fit part à madame Fielding des instances de son frère pour que cette visite eût lieu aujourd'hui même; M. Orwell en appuya la proposition, et mistriss Fielding se rangea de son avis.

Ils se rendirent le soir chez le

jeune docteur. Henri témoigna sa reconnoissance à madame Fielding; ses regards seuls parlèrent à Harriet et se firent suffisamment entendre; il confirma à ses amis rassemblés que sa blessure n'étoit nullement dangereuse, et qu'elle ne l'empêcheroit déja plus de vaquer à ses affaires, sans la nécessité où elle le tenoit encore de garder sa robe-de-chambre. Tandis que madame Fielding le félicitoit de s'être aussi bien tiré d'un accident dont les suites pouvoient être si funestes; tandis que Harriet exprimoit par l'éclat dont son teint venoit de s'animer, la joie qu'elle éprouvoit de cette heuseuse convalescence, on annonça M. Carradine. A peine entré, il alla s'emparer d'un siége vacant auprès de celui de miss Orwell; il lui adressa laparole

et l'adressa à elle seule; entièrement occupé d'elle., il sembloit n'avoir d'yeux et d'oreilles pour aucun autre. Accoutumé à céder sans contrainte à la première impulsion de ses sentimens, il ne faisoit nul effort pour les déguiser, quoique l'embarras de Harriet eût dû lui faire connoître assez que s'il trouvoit un grand plaisir à lui faire ainsi l'aveu libre et sans contrainte de ses sentimens, elle en avoit fort peu à l'écouter. En vain elle s'efforçoit de fatiguer sa patience par son silence ou ses réponses monosyllabiques; en vain elle adressoit la parole tantôt à madame Fielding, tantôt à Maria, dans l'espoir de détourner sur ses amies l'attention dont il la fatiguoit; tout fut inutile; il n'écoutoit qu'elle, il ne répondoit qu'à elle; il parloit fami-

lièrement de ce qu'ils avoient vu ensemble, durant la matinée, et de ce qu'ils s'étoient dits dans la visite de la veille. A moins de connoître le caractère du personnage, il étoit impossible de ne pas croire qu'il y avoit en effet une intimité depuis long-tems établie entre miss Orwell et lui.

Henri éprouva pour la première fois les angoisses de la jalousie; la conduite réservée que tenoit Harriet ne put l'en préserver; il connoissoit sa circonspection et sa modestie, et il leur attribuoit l'indifférence apparente avec laquelle elle recevoit les soins trop marqués de son nouvel adorateur; la confiance qu'affectoit son rival lui en imposoit; il se demandoit à lui-même quels droits il avoit à une préfé-

rence de la part de Harriet; il comparoit avec inquiétude son état précaire à la fortune brillante de Carradine; l'espérance, la crainte, le désespoir agitoient son cœur et embrâsèrent bientôt son sang; son teint s'enflamma, sa voix devint moins réglée. Madame Fielding fut d'abord frappée de ces symptôme du retour de la fièvre. « Sydney, dit-elle en se levant, j'ai bien peur que vous n'ayez fait une imprudence; le désir de nous reeevoir vous a abusé sur vos forces, et vous avez plus besoin de repos que vous ne pensiez. »

Henri voulut en vain la rassurer sur ses craintes, l'accent de sa voix démentoit son discours; mistriss Fielding donna ordre qu'on fit approcher sa voiture.

Lorsque M. Orwell alla le lendemain s'informer de la santé de son jeune ami, il rencontra le chirurgien qui sortoit de son appartement, et qui lui apprit qu'en effet le malade étoit beaucoup moins bien depuis sa dernière visite. La fièvre qui continuoit avec redoublement, devint, dès le jour même, si alarmante, que le soir quand le chirurgien revint, il déclara qu'il étoit à-propos d'appeler un médecin ; le jour suivant n'apportant point d'amélioration dans l'état de Henri, Maria dépêcha un exprès à son père pour lui faire part du malheureux événement.

Tous les projets, toutes les espérances de plaisir et de bonheur fondés sur ce voyage de Londres s'évanouirent en un instant ; à ces douces

douces illusions succédoient de tristes réflexions sur le passé, et de fâcheux pressentimens pour l'avenir. Les soins actifs que Maria donnoit à son frère étoient du moins pour elle un moyen de se distraire de ses peines; mais Harriet, la pauvre Harriet! n'avoit pas cette ressource. Elle ne pouvoit recevoir de consolation, et craignoit même de laisser appercevoir sa douleur. Elle n'échappoit pas cependant aux regards pénétrans de madame Fielding, qui ne négligeoit rien pour adoucir des peines qu'elle savoit trop bien apprécier.

Monsieur Sydney étoit parti de W**** sur le premier avis de la maladie de son fils; il arriva à Londres le jour même où les médecins

déclarèrent que l'état de Henri n'étoit pas sans danger.

Le tems n'avoit point effacé de la mémoire et du cœur de madame Fielding le souvenir des instans qu'elle avoit autrefois passés avec M. Sydney ; les préparatifs qu'elle faisoit aujourd'hui pour le recevoir, après trente ans d'absence, lui rappeloient vivement les circonstances de leur dernière séparation ; peut-être elle auroit eu quelque peine à contenir son émotion dans cette première entrevue, si ses craintes pour le fils de son ami n'eussent absorbé dans ce moment toutes les facultés de son ame.

Madame Fielding avoit pour le jeune Henri la tendresse d'une mère; son affliction étoit égale à celle de

M. Sydney. Harriet; Maria, Churchill étoient consternés; l'inquiétude étoit peinte sur tous les visages; tous les cœurs étoient serrés de douleur et de crainte. Harriet, pour qui la présence de Carradine avoit été jusqu'à ce jour si importune, attendoit actuellement avec impatience le bruyant coup de marteau, dont il avoit coutume de faire retentir la porte; car il passoit la plus grande partie de son tems à aller de Georges-Street à Hanover-Square et à en revenir; le vif intérêt qu'il prenoit à Henri étoit pour lui-même une puissante recommandation auprès de miss Orwell.

Une semaine se passa sans rien changer à cet état de crainte et d'agitation; le huitième jour cependant, les médecins déclarèrent qu'une

heureuse révolution avoit fait disparoître tous les symptômes alarmans. Harriet étoit assise dans le cabinet de toilette de mistriss Fielding; attentive au moindre bruit qui se faisoit à la porte, deux fois elle s'étoit levée en entendant quelqu'un entrer dans le salon, et deux fois elle avoit été trompée dans son attente, en voyant paroître un domestique chargé de cartes de visites. Tandis qu'on remettoit à madame Fielding une de ces insignifiantes cartes, Carradine entra tout-à coup sans se faire annoncer. « Il est hors de danger! il est hors de danger! s'écria-t-il dès l'anti-chambre; les médecins déclarent qu'il est hors de danger! . . . . Mais comment, miss Orwell, vous ne dites rien? seriez-vous fâchée

d'apprendre que ce pauvre Sydney n'en mourra pas? »

« Je m'en réjouis, » dit Harriet d'une voix incertaine, et elle laissa échapper un torrent de larmes.

« Grand Dieu! s'écria Carradine, qu'ai-je fait? je croyois que vous seriez ravie d'apprendre que le pauvre garçon est hors de danger; et si j'avois pu prévoir que cela vous eût affligée, j'aurois avalé ma langue plutôt que de vous en dire un mot. »

« Les bonnes nouvelles veulent, ainsi que les mauvaises, être apprises avec ménagement, » dit madame Fielding; et pour détourner la conversation elle fit mille questions à Carradine et sur l'avis des médecins et sur les symptômes qui fondoient leurs espérances

Malheureusement M. Carradine étoit l'homme du monde le moins propre à lui donner ces sortes de détails; il lui avoit suffi d'apprendre que son ami étoit hors de danger, il n'en avoit demandé, il ne se soucioit pas d'en savoir davantage.

CHAPITRE VI.

Suite de la maladie de Henry Sydney, et des amours de Carradine.

La convalescence de Henri fut longue; à mesure que la santé et les forces lui revenoient, les idées qui l'avoient occupé avant sa maladie, se représentoient à son esprit. En dépit de l'usage suivi par les amans en pareilles circonstances, il n'avoit pas, durant tout le tems de son délire, proféré une seule fois le nom de Harriet; mais son image reprit bientôt dans son cœur sa place accoutumée.

« Maria, dit-il un jour à sa

sœur qui étoit auprès de son lit, qu'il ne pouvoit encore quitter, je suis fâché de vous voir ainsi renfermée dans cet appartement; outre l'inconvénient que cela peut avoir pour votre santé, je crains que cette privation presqu'absolue de votre société ne soit un sujet de chagrin pour miss Orwell. Mais peut-être, ajouta-t-il, elle en a d'autres chez madame Fielding, et peut se passer de celle de ses anciens amis? »

« Nullement, répondit Maria: mistriss Fielding n'a vu personne depuis que vous êtes malade; je ne crois pas qu'elle ait reçu une seule visite, si vous en exceptez celle de M. Carradine. »

« Et y va-t-il souvent? » demanda Henry.

« Deux, trois, quatre fois par jour, à toute heure. »

« C'est-à-dire qu'il est à Hanover-Square sur le pied de l'intimité? » reprit-il d'une voix agitée.

« Tout-à-fait; il va et vient comme s'il étoit de la maison, et je crois que l'intérêt qu'il a pris à votre convalescence et les craintes qu'il n'a cessé de manifester tant que l'on a pu vous croire en danger, l'ont mieux servi auprès de mistriss Fielding que n'auroit pu faire le souvenir de son père et de tous les siens..... Mais je vois par ce soupir, ajouta Maria, qu'il ne faut pas trop vous faire parler, et si vous voulez je vous ferai la lecture. »

« Non, non, j'ai plutôt besoin



de dormir. » Maria ferma les rideaux et garda le silence.

Cependant toutes craintes pour la santé du jeune docteur étant passées, M. Orwell pensoit à retourner à W**** ; Carradine, informé de ce dessein, crut qu'il devoit se hâter de faire au recteur des propositions pour sa fille, telles qu'il imaginoit bien qu'on ne pourroit balancer à les accepter; il entra donc un matin dans sa chambre, et d'une manière si brusque, que le bon recteur en fut d'abord alarmé ; il prit un siége et entama la conférence : « Docteur Orwell, votre fille est charmante, charmante sur mon honneur; il n'y a pas dans toute l'Angleterre trois femmes qui lui soient comparables. »

« C'est lui faire beaucoup d'hon-

neur, dit le recteur, en souriant de la manière franche dont ce compliment étoit tourné; Harriet doit vous avoir bien de l'obligation de la juger ainsi. »

« Point du tout ; elle ne m'a pas la moindre obligation; je voudrois de tout mon cœur ne pas l'aimer, mais je ne saurois m'en empêcher ; j'ai dix mille livres sterling à lui assurer par contrat de mariage ; dites si cela vous convient ? »

« Je ne sais : votre proposition est faite d'une manière si extraordinaire, et je m'y attendois si peu! Il faut que vous me le pardonniez, mais je ne saurois y répondre d'abord. »

« Rien de plus simple pourtant; j'aime votre fille, je l'épouse

sans vous demander un sol, et je lui assure dix mille livres sterling, dont elle pourra disposer comme bon lui semblera. »

« Ma fille sait-elle que vous devez me faire cette demande ? »

« Non, quoiqu'il y ait déja près de quinze jours que nous nous connoissions, miss Orwell ne m'a encore donné aucune occasion de lui parler à ce sujet. »

« Quinze jours ! c'est beaucoup ; et cela vous paroît suffisant sans doute pour connoître et juger une personne avec laquelle vous devez passer le reste de votre vie ? »

« Quinze jours ! s'écria Carradine, mais j'ai vu dans le Bengale des mariages fort heureux se con-

clure en beaucoup moins de tems : je me rappelle l'époque où une cargaison de beautés expédiées d'Europe, étoit aussi-tôt placée que débarquée ; aujourd'hui le débit est moins prompt, et il y a telle fille obligée d'attendre trois ou quatre mois ; mais ce n'est pas à cause de la difficulté de se connoître ; et dans ce pays-là, comme ici, une demi-heure suffit pour cela aussi bien qu'un demi-siècle. »

« J'avois bien entendu parler de cette espèce d'exportation, mais je ne croyois pas que ce commerce se fît avec aussi peu de précautions ; je plains l'infortunée sans parens, sans protecteurs, sans fortune, que la misère réduit à user de cet expédient pour se procurer un époux. »

« Qu'est-ce à dire sans parens, sans protecteurs? la plupart de celles qui font le voyage nous sont adressées précisément par leurs protecteurs et leurs amis; c'est en général une fort bonne spéculation. »

« Se peut-il, s'écria le recteur, que des parens exposent à de tels hasards le bonheur de leurs enfans; que l'on porte à ce point l'oubli de soi-même et de la dignité d'un sexe formé pour inspirer le respect aussi bien que l'amour? »

« Que le marché se tienne un peu plus loin, un peu plus près, cela ne change rien à l'affaire; le voyage est peu de chose, et quant à la dignité du sexe, elle n'y perd rien, vous pouvez m'en croire; je connois telle de nos anglaises ainsi exportées, qui se seroit

trouvée fort heureuse de faire à Bath ou à Bristol la conquête d'un sous-lieutenant, et qui arrivée là-bas, daigne à peine parler à un capitaine. Cela est tout simple, dans l'Inde les femmes sont rares encore, et cela leur donne de l'importance. »

« Pour moi, interrompit le docteur avec vivacité, je ne suis nullement jaloux pour ma fille d'une importance de cette nature; le luxe, l'orgueil toujours croissant et les idées chaque jour plus fausses que l'on se forme de l'honneur, font de l'indigence, sur-tout pour une femme, un mal réel, mais dût ma fille en supporter tout le poids, je n'emploierai point pour l'en affranchir le moyen dont vous parlez. »

« Oh! pour votre fille, monsieur, c'est une toute autre affaire:

miss Orwell ne peut se comparer à aucune personne de son sexe ; dites seulement que vous consentez qu'elle devienne ma femme, je jure par tout ce qu'il y a de sacré, qu'elle sera la plus heureuse, la plus respectée des épouses. »

« Je vous le répète : je n'aime point ces passions si promptement conçues ; avant de s'aimer il faut se mieux connoître ; et nous voyons chaque jour que la moindre différence d'humeur ou de goûts suffit pour troubler la paix et éloigner le bonheur de deux époux doués d'ailleurs des meilleures qualités et du plus beau caractère. »

« Quant à l'humeur, s'écria Carradine, informez-vous de moi : tous mes amis vous diront que je suis le

meilleur homme du monde, un peu vif peut-être, mais cela n'est que l'affaire d'un instant, et je m'engagerai, s'il le faut, à ne jamais m'emporter contre votre fille; rien de plus aisé; c'est un ange! un ange, monsieur Orwell; nous ferons, croyez-moi, le couple le plus heureux!...

« Fort bien, dit le recteur en souriant; mais, monsieur Carradine, quand je vous aurai donné mon consentement, êtes-vous bien sûr que vous obtiendrez le sien? »

« Je ne saurois dire précisément que j'en sois sûr; mais quand elle saura combien je suis disposé à devenir un excellent mari, et qu'elle verra que vous désirez ce mariage, j'espère qu'elle consentira à mon

bonheur ; elle est si douce, si bonne, si bienfaisante, qu'elle ne sauroit se résoudre à faire le malheur de qui que ce soit. Je n'ai jamais vu un cœur aussi sensible ; elle ne pouvoit entendre parler des souffrances de ce pauvre Sydney sans changer de couleur ; tant qu'à duré le danger, j'ai vingt fois remarqué des larmes qui rouloient dans ses yeux au moment même où le souris sembloit être sur ses lèvres. Eh ! qu'est-ce que toutes les douleurs de la fièvre et d'une épaule fracassée, en comparaison de ce que je souffrirai si elle me refuse? »

« J'espère, que si ma fille a cette cruauté, du moins il n'y aura pas pour vous danger de la vie; vous pourrez trouver dans les soins

de quelqu'autre beauté, un remède à vos blessures. »

« D'autres beautés! s'écria Carradine, gardez-vous de le croire; si miss Orwell me rejete, je renonce pour jamais à l'amour; je m'embarque pour l'Inde. Ce n'est pas avec un cœur plein des souvenirs de l'adorable Harriet qu'on peut être sensible aux charmes langoureux de nos femmes de là-bas! S'il faut que je parte sans avoir épousé miss Orwell, je retourne à la pauvre Mirza pour toujours. Si elle savoit seulement me parler et m'entendre!.... Mais il n'y a qu'une miss Orwell dans le monde. »

L'arrivée de madame Botherim interrompit cet entretien; elle avoit les yeux rouges, le cœur gros, et venoit consulter le recteur sur un

changement survenu dans les heureuses dispositions de sa fille.

Comme il y avoit bien des années que la bonne dame n'étoit venue à Londres, elle avoit voulu profiter de l'occasion pour renouveller connoissance avec le peu d'amies de son enfance qui vivoient encore; elle avoit accepté un logement chez des parentes dont elle désiroit fort que sa fille cultivât l'amitié. C'étoit sur la conduite que tenoit Bridgetina avec cette famille, qu'elle venoit faire ses doléances à M. Orwell; elle le pria de les venir voir et de bien faire sentir à sa fille toute l'inconvenance de ses procédés à l'égard des gens les plus aimables du monde par la sagesse de leur conduite : le recteur lui promit de faire ce qu'elle désiroit, et dès qu'elle

ſut partie, il passa dans l'apparte-ment de Harriet pour lui faire part des propositions de Carradine.

La discussion ne fut pas longue et la question bientôt décidée. Harriet expliqua à son père les motifs de son refus avec tant de clarté et de sens, qu'il jugea d'abord qu'elle avoit raison.

« Fort bien, ma chère, lui ré-pondit-il; je ne saurois vous blâmer, parce que je suis assuré que ce n'est pas l'espoir roma-nesque de trouver quelque jour un parti plus avantageux, qui vous fait rejetter celui-ci. Je serois fâché de vous voir manquer cette occasion de former un éta-blissement, si je croyois le mariage absolument nécessaire à votre bon-

heur; car avec une fortune à peine suffisante pour vivre dans l'état le plus retiré, il est difficile qu'il se présente pour vous un époux tel que vous pouvez le désirer; mais mon Harriet est sage, elle a assez d'élévation dans l'ame et de ressources dans l'esprit pour trouvèr le bonheur en elle-même. »

Tandis que M. Orwell s'entretenoit ainsi avec sa fille, son impatient amant, qui ne pouvoit rester en place, étoit d'abord entré dans le salon où il croyoit rencontrer sa belle maîtresse; mais au lieu de miss Orwell c'étoit madame Fielding ; et le pétulant Carradine pour qui cette société n'étoit pas en ce moment fort agréable, mit bientôt fin à la visite.

Cependant malgré les paroles

peu rassurantes du recteur, l'espoir le soutenoit ou plutôt l'agitoit encore; dans son impatience, il courut chez Henri; celui-ci étoit plongé dans une profonde rêverie, et assis devant son feu qui s'éteignoit, sans qu'il parût s'en appercevoir.

« Quoi! ainsi seul, cria Carradine en entrant brusquement; n'avez-vous pas eu aujourd'hui la visite de votre sœur ? »

« Non, répondit Henri; elle est je crois occupée, avec miss Orwell, de préparatifs pour ce bal auquel elles sont invitées. Ne comptez-vous pas les accompagner ? »

« Moi! pas de doute; j'accompagnerois miss Orwell au bout du monde. Ne trouvez-vous pas que c'est une charmante créature? Ha! dites-moi, Sydney: avez-vous ja-

mais rencontré quelque chose d'aussi aimable que cette fille, et ne pensez-vous pas qu'un homme seroit vraiment en paradis avec un pareil ange ? Si jamais j'en puis faire ma femme, je réponds bien que je serai heureux. »

« Votre femme ! » répéta Henri d'une voix que sa langue glacée rendoit à peine intelligible.

« Sans-doute, répondit son rival ; aujourd'hui, dans une heure, dans moins d'une heure peut-être, j'entendrai de sa bouche charmante que je vais être le plus heureux des hommes ; vous, mon pauvre Sydney, vous ne sentez pas quel sera mon bonheur, non, vous ne l'imaginez pas ! »

L'arrivée de M. Sydney le père, dispensa Henri de répondre. Carradine lui demanda avec empressement

ment s'il avoit été à Hanover-Square ? »

« Oui, lui répondit celui-ci ; j'avois à parler au docteur, mais il étoit occupé avec sa fille, et je n'ai pas voulu interrompre leur entretien. »

« L'excellent homme ! s'écria Carradine ; il n'a pas perdu un moment. Mais la conférence doit être terminée, je cours apprendre quel est mon sort. Adieu, ajouta-t-il en serrant et secouant assez rudement la main de Henri ; adieu, mon cher Sydney ; faites des vœux pour moi ; » et il sortit sans s'appercevoir de l'altération de la figure de son ami, et sans se douter qu'il fût le moins du monde intéressé dans cette affaire.

M. Sydney resté seul avec son fils, s'apperçut d'abord qu'il étoit plus triste que de coutume, et pour le distraire de la manière qui lui paroissoit la plus propre à l'amuser, il entreprit la description détaillée d'un cabinet d'histoire naturelle qu'il avoit vu le matin ; mais il s'extasioit en vain sur tant de beautés ; en vain il énuméroit par noms d'espèce et de genre et de famille tout ce qu'il avoit vu de mouches et de papillons, son fils ne paroissoit prendre nulle part au récit de ses plaisirs. Le bonhomme crut que son fils n'avoit pas encore repris assez de force pour s'occuper de ces choses avec sa vivacité ordinaire; mais il étoit lui-même si fort engagé dans ses énumérations et dans ses descriptions, qu'il lui fallut quelque tems

pour s'appercevoir de l'air distrait et rêveur de Henri.

Enfin ses regards rencontrèrent les siens, et après les avoir tenus fixés quelques instans sur son visage, « Henri, lui dit-il d'un ton plein de tendresse, mon ami, quelque chose t'agite et te chagrine; ne veux-tu pas m'en faire part, ou bien ne me trouves-tu point digne de ta confiance? »

« A Dieu ne plaise, lui répondit son fils; mais, vous l'avouerai-je? j'ai dans ce moment le cœur si serré, l'esprit si troublé, qu'à peine je puis dire moi-même ce que je sens.... Cet homme.... ce Carradine m'a perdu. »

« Carradine, dites-vous? reprit son père avec inquiétude; craindriez-vous encore quelque suite fâ-

cheuse de votre blessure? Parlez ; appelons les gens de l'art, ne perdons pas un instant. »

« O mon père ! la blessure dont je parle, cette blessure que chaque instant envenime davantage, n'est pas de celles qu'il soit au pouvoir de l'art de guérir ; il a brisé mon cœur; il m'a ravi tout jusqu'à l'espérance. Ne me méprisez pas, ô mon père ! ne blâmez pas trop sévèrement ma folie, quand je vous dirai que j'avois fondé sur miss Orwell l'espoir du bonheur de ma vie ! »

« Miss Orwell ! vous auroit-elle trompé; auroit-elle méprisé votre indigence ? dans ce cas elle seroit peu digne de vos regrets. »

La disposition présente de Henri ne le portoit que trop à soupçon-

ner la candeur et le désintéressement de sa maîtresse, mais la raison l'emporta; elle lui disoit que Harriet étoit sans reproche; l'amour et l'honneur l'engageoient également à la justifier; il se hâta de prendre sa défense en accusant son peu de mérite à lui-même, et sa timidité qui l'avoit empêché de faire connoître ses vœux à celle qui en étoit l'objet. Cependant il ouvroit son cœur à son père, et il trouvoit dans l'air affectueux avec lequel il l'écoutoit, plus encore que dans les sages conseils qu'il en recevoit, toute la consolation dont son état présent étoit susceptible.

CHAPITRE VII.

Histoire d'une famille de la Cité.

CEPENDANT miss Orwell craignoit de rencontrer M. Carradine, et pour éviter une entrevue également embarassante à tous deux, elle proposa à son père de l'accompagner chez madame Botherim. Celle-ci avoit dû se rendre à son ancien logement en sortant de chez M. Orwell. Harriet se hâta d'y aller dans l'espérance de l'y trouver encore. Pendant ce tems, le recteur écrivit à M. Carradine un billet qui l'informoit de la résolution où il étoit de ne point écouter ses proposi-

tions; puis il monta en voiture et se rendit à la porte de madame Benton où sa fille et madame Botherim l'attendoient. La bonne dame recommença ses doléances sur la conduite de sa fille. « Voyez, disoit-elle en montrant au recteur le mémoire acquitté de madame Benton; voyez, M. Orwell, tout l'argent que j'ai payé pour elle; mais ce n'est rien que cela, rien en comparaison de l'histoire de sa montre; elle l'a mise en gage! une montre que mon père m'avoit donnée pour mon mariage! miss Dough, la fille du confiseur, en avoit eu une en se mariant, et mon pauvre père qui vouloit me voir belle comme les autres, m'avoit acheté celle-là : pauvre cher homme! que diroit-il, s'il savoit qu'elle est ac-

tuellement en gage chez les juifs! »

En disant ces mots la bonne dame fondoit en larmes, éclatoit en sanglots. Le recteur et sa fille ne négligèrent rien pour la calmer, et lorsqu'elle fut un peu remise, elle continua : « On ne peut pas être mieux reçu que nous ne l'avons été par nos cousines; quoiqu'elles aient eu bien du mal et qu'elles aient perdu toute leur fortune, elles ont encore le cœur aussi bon que jamais; j'espérois que Biddy leur feroit politesse, et que peut-être elle deviendroit plus sage en voyant combien les pauvres gens ont de peine dans ce monde; point du tout, elle trouve que les pauvres cousines ne sont pas assez savantes pour elle; elle les regarde du haut en bas d'un air que vous ne pouvez vous figurer, mon

bon M. Orwell. J'ai beau lui dire : mais, Biddy, où veux-tu qu'elles aient pris le tems de devenir savantes ? La cousine Peggy, qui est l'aînée, n'avoit que dix-huit ans quand son père est mort ; six mois après, le feu prend à leur maison, et tout est brûlé ; leur mère en sautant d'un second étage par la fenêtre pour s'échapper, se casse les reins, et depuis ce tems elle n'a pu sortir de son fauteuil ; leur frère qui avoit quatorze ans, et qui étoit alors un gentil garçon, veut sauter aussi ; il tombe sur la tête et se met dans l'état où tu le vois ; le pauvre innocent ! c'est grande pitié ! Songez un peu, Biddy, lui dis-je, quelle charge pour ces deux pauvres filles, et comme elles l'ont supportée : voyant que ce qui leur

restoit du bien de leur père, après l'incendie, étoit insuffisant pour les faire vivre elles, leur mère et leur frère, elles levèrent une petite boutique de thé; comme chacun les aimoit dans le quartier, et qu'on avoit pitié de leur malheur, cela leur réussit; mais tu sens bien qu'elles avoient trop à faire auprès de leur mère, de leur frère et de leur comptoir pour trouver le moment de s'occuper de raisonnemens abstraits, comme tu les appelles; elles ont eu tant de devoirs à remplir, elles les ont remplis si bien, qu'elles n'ont pas eu le tems d'apprendre à en raisonner comme toi. Hé bien! recteur, c'est comme si je parlois à cette borne. Biddy ne m'écoute pas plus que si je ne disois rien; et lorsque je veux lui faire remarquer

la complaisance de ses cousines pour leur pauvre frère qu'il semble qu'elles aiment plus que jamais, parce que personne ne s'occupe de lui ; les soins qu'elles ont de leur mère qui est depuis si long-tems un fardeau pour elles, elle me demande ce que tout cela fait pour l'utilité générale ? » La voiture arriva en ce moment à la porte des demoiselles Biggs ; le docteur Orwell et sa fille restèrent dans la boutique par laquelle il falloit passer pour entrer dans le parloir, tandis que madame Botherim alla préparer sa Biddy à recevoir leur visite.

Harriet habituée dès sa plus tendre enfance à éprouver un sentiment de respect pour tout ce qui présentoit l'image de la vertu, ne s'approcha de miss Biggs qu'avec

une sorte de vénération, elle accepta avec plaisir l'invitation qu'elle lui fit de s'asseoir auprès d'elle, et elle commença à l'entretenir d'un ton plus affectueux que familier, et qui n'avoit rien de cet air d'humilité et de condescendance que tant de gens ont la bonté de prendre quand ils s'adressent à ceux qu'ils croient leurs inférieurs en mérite ou en fortune. Cependant leur conversation fut bientôt interrompue par l'arrivée de deux dames descendues d'une voiture brillante. Harriet se retira pour leur faire place, et miss Biggs se leva pour attendre leurs ordres; mais elles ne se pressèrent pas de lui rien demander, et continuèrent entre elles la conversation commencée dans la voiture. Enfin l'une des deux, comme si elle sortoit tout-

à-coup d'une rêverie, s'écria : « Quelle boutique ! où sommes-nous ! on n'y peut pas tenir ; » et s'adressant à miss Biggs : « Dépêchez-vous, ma chère, de nous montrer ce qu'il nous faut. »

Miss Biggs leur demanda modestement ce qu'elles désiroient.

« Ne vous l'ai-je pas déja dit ? répondit la dame : des porcelaines du Japon, » et s'adressant à sa compagne à demi-voix, mais assez haut pour être entendue : « Vous le voyez, ma chère, voilà comme ils sont tous dans cette Cité ; pour moi, je suis toujours surprise de leur voir des figures humaines. »

Cependant le comptoir se couvroit de vases, de magots, de pagodes et de porcelaines de toutes espèces ; les deux dames regardoient, marchandoient, et faisoient

sur chaque réponse de la marchande quelques observations plus ou moins insultantes pour la délicatesse de cette dernière. Enfin, quand elles eurent tout vu, tout dérangé, elles pensèrent à remonter en voiture ; une des deux vint alors à détourner son voile, et le docteur Orwell reconnut l'épouse du général Villers. Pour elle, elle ne fit pas semblant de l'avoir apperçu, et le recteur qui n'étoit pas fort glorieux de citer une pareille extravagante au nombre de ses connoissances, ne fit rien pour la forcer à quitter l'incognito. Quand elles furent parties, il demanda à miss Biggs, s'il étoit bien possible qu'elles n'eussent rien acheté.

« Sans doute, répondit celle-ci, et elles n'avoient même nulle inten-

tion de le faire; c'est, ajouta-t-elle, une chose à laquelle nous sommes habituées. »

« J'espère, du moins, reprit le recteur, qu'il ne vous arrive pas souvent de rencontrer des bégueules aussi impertinentes que celles-ci. »

« Tous les jours, répondit en souriant miss Biggs; les gens de cette volée sont assez dans l'usage de réserver tout leur savoir vivre pour leurs égaux, et ils nous en font rarement part. »

« Plaisant savoir vivre, que celui-là! dit le recteur; comme si la politesse ne consistoit pas à juger avec précision de ce qu'il convient de dire ou de taire, et à se conformer aux mœurs et à la manière de sentir des personnes, quelles qu'elles soient, avec lesquelles on converse. »

« J'ai bien peur, dit miss Biggs, que cette politesse dont vous parlez ne ressemble guère à celle qu'on enseigne dans nos brillantes écoles, et si j'en juge par ce que j'ai vu, il faut que ce soin de se prêter aux affections de ceux avec qui l'on converse, passe chez le beau monde, je ne dis pas seulement pour très-inutile, mais même pour très-ridicule quand il s'agit de parler à un inférieur. »

« Je suis fâchée de l'apprendre de vous, dit Harriet, car ayant tous les jours occasion d'observer tant de personnages différens, on ne peut douter de la vérité des remarques que vous faites. »

« Il est vrai, reprit miss Biggs, que j'ai eu l'occasion d'observer bien des variétés de caractères parmi des gens qui sont tous, les uns pour

les autres , également aimables. Dans cet échange de politesse qu'on appelle le commerce du monde, chacun met à la place de son caractère, quel qu'il soit, un caractère convenu et commun à tous; aussi, pour bien connoître les grands, il ne faut être ni au-dessus, ni au niveau, mais au-dessous d'eux. »

« Ah! reprit Harriet, si ceux qui composent ce monde léger et frivole pouvoient se rappeler quelquefois combien, tels qu'ils appellent leurs inférieurs, leur sont souvent supérieurs dans les choses vraiment bonnes, leur orgueil et leur amour propre en seroient abaissés! »

Madame Botherim qui s'étoit occupée pendant tout ce tems de la toilette de sa fille, revint enfin; elle

conduisit le recteur et miss Orwell dans le parloir où Bridgetina les reçut avec toute la dignité qui lui étoit propre; mais avant que la conversation s'entamât entr'eux, ce frère de miss Biggs dont madame Botherim leur avoit parlé, entra dans la chambre. Harriet fut d'abord pénétrée d'un sentiment douloureux à l'aspect de cette figure égarée, et qui s'avançoit les yeux fixés sur elle sans paroître la voir; elle cacha cependant la répugnance que son approche lui inspiroit; elle avoit un large éventail, il y porta la main, elle le lui laissa prendre, lui montra comment il s'ouvroit et se refermoit. L'infortuné parut sensible à cette marque de bonté, et il resta à jouer devant elle avec cet éventail, jusqu'à ce que la plus jeune de ses

sœurs vint le prier de la suivre à l'appartement de leur mère qui prenoit son repas. Après mille excuses à miss Orwell, et à force de prières et de promesses, elle parvint à déterminer son frère à la suivre.

Quand elle fut sortie, Harriet ne put s'empêcher de faire quelques réflexions sur la patience, la douceur, la bonté des deux sœurs.

« Hé qui y a-t-il de si merveilleux à tout cela, demanda Bridgetina, pour en faire tant de bruit ; savent-elles seulement ce que c'est que vertu ? et que fait au monde ce mérite dont vous les louez ? »

« Il lui donne un exemple utile, dit le recteur ; croyez, miss Botherim, que la vertu active de ces deux filles, leur piété filiale, l'attachement qu'elles ont l'une pour l'autre,

les soins compatissans qu'elles donnent à leur malheureux frère, les peines et les privations auxquelles elles se soumettent pour satisfaire à ces devoirs, les efforts qu'elles ont faits pour se mettre à même de les remplir, sont autant d'actes de vertu auxquels une belle âme ne peut être insensible; croyez, dis-je, que ces exemples domestiques parlent plus fortement aux cœurs bien nés, sont plus utiles au monde que tous les traités de philosophie. »

« Je le crois, dit Harriet, ils ont fait sur moi une impression qui ne s'effacera jamais. »

« Je ne doute pas, continua le recteur, que plusieurs n'en aient été touchés de même. Qui sait combien de fois le spectacle des vertus de ces

respectables filles a fait taire les murmures du mécontentement ? combien de fois il a fait naître la réflexion dans l'esprit de l'insouciant, et la reconnoissance dans le cœur jusqu'alors indifférent aux bienfaits de la Providence ? L'exemple donné par le foible et l'indigent est souvent plus efficace que celui du puissant et du riche. »

« Sans doute, reprit Bridgetina, il est fort heureux pour la vieille madame Biggs et pour son idiot de fils que ces filles ne soient pas philosophes ; mais cela n'empêche pas que si leurs facultés eussent été développées par l'étude, elles eussent fait davantage pour *l'utilité générale.* »

« Et qu'est-ce donc, recteur, je vous prie, demanda madame Botherim,

que cette *utilité générale* dont Biddy parle sans cesse ? Quand je le lui demande, elle lève les épaules comme si j'étois obligée de savoir toutes ces choses aussi bien qu'elle; il n'en est rien pourtant, et je n'ai jamais connu, dans ma vie, de général que le général Villers. »

L'arrivée de lady Aldgate et de sa fille, empêchèrent le docteur Orwell de répondre à cette question de sa bonne voisine, et il profita, pour se retirer, du brouhaha occasionné par l'entrée des illustres amies de madame Botherim.

CHAPITRE VIII.

Fin des amours de Carradine, et de la maladie de Henri.

Les espérances de Carradine avoient éprouvé un terrible échec, lorsqu'on lui avoit rendu compte des sentimens de sa maîtresse ; cependant M. Orwell chargé de cette mission s'en étoit acquitté dans des termes si polis, si obligeans, qu'ils laissoient encore au cœur prévenu du pauvre Carradine, je ne sais quel espoir. « Peut-être, se dit-il, elle sera touchée d'une lettre qui lui peindra mon amour. » Il avoit entendu parler de semblables effets,

il voulut en faire l'expérience. L'art d'écrire n'étoit pas, à la vérité, son talent prédominant; mais que ne peut l'amour ? Rien n'est obstacle aux amans : celui-ci passa la nuit à écrire, déchirer et récrire l'important brouillon d'où sortit enfin une épître qui, si elle n'étoit pas précisément un chef-d'œuvre d'éloquence, avoit du moins autant de bon sens qu'aucune des lettres d'amour qui nous soient jusqu'à ce jour tombées dans les mains.

Harriet la reçut d'assez bonne heure pour pouvoir y répondre avant le déjeûner. Comme on la lui remit en présence de Maria, elle ne put s'empêcher de rompre le silence qu'elle avoit gardé jusques-là avec son amie, sur les propositions de Carradine, et sur la manière dont

elle s'en étoit expliquée avec son père.

Elle répondit aux nouvelles instances de M. Carradine, dans des termes à-la-fois pleins de candeur et de franchise. Parce qu'un homme l'avoit distinguée entre ses compagnes comme la plus digne d'être associée au bonheur de sa vie, elle ne croyoit pas avoir acquis le droit de lui témoigner de la haine ou du mépris ; mais elle savoit aussi trop bien ce qu'elle se devoit à elle-même pour flatter des espérances qu'elle n'étoit point dans l'intention de jamais réaliser.

Cependant le pauvre Carradine n'avoit pas eu plutôt expédié sa lettre, qu'il s'étoit repenti de sa précipitation; il lui vint à la pensée qu'il eût mieux fait de s'adresser à mis-

triss Fielding, et que cette dame auroit plaidé sa cause avec plus de succès que lui-même.

Arrêté à cette idée, il résolut sans plus de délai, d'aller dans Hanover-Square, se flattant que mistriss Fielding pourroit encore employer son intervention à tems pour empêcher miss Orwell de renverser, par une réponse péremptoire, le peu d'espérance qui lui restoit encore.

Il arriva à la porte de sa protectrice, après avoir maudit mille fois la lenteur et du cocher et des chevaux dont rien ne pouvoit accélérer l'imperturbable allure; et frappant avec plus de fracas encore que de coutume, il dit au domestique qui vint lui ouvrir qu'il falloit qu'il vît sa maîtresse à l'instant même,

et pour une affaire de la plus haute importance.

« Madame n'est pas encore descendue, lui répondit-on ; mais si vous voulez l'attendre dans la salle du déjeûner, elle y sera dans une heure. »

« Une heure! une heure! s'écria l'impatient Carradine; mais c'est un siècle. Au nom de Dieu, parlez à sa femme-de-chambre; qu'elle lui dise que je suis ici, que je l'attends, que je veux la voir, qu'il faut que je lui parle. »

Le domestique s'acquitta de sa commission, et après une demi-heure d'une éternelle attente, il vit paroître madame Fielding; il l'informa sans préambule du motif de sa visite, en la conjurant d'employer pour lui tout son crédit sur l'esprit

de miss Orwell, et de lui obtenir le bonheur d'une entrevue.

Tandis qu'il parloit encore, il entendit la voix de miss Orwell sur l'escalier ; il ouvre la porte par un mouvement involontaire, et voit la réponse à sa lettre dans les mains d'un domestique à qui Harriet venoit de la remettre ; il s'en saisit avec impétuosité, l'ouvre et se jette sur un sopha, dans le plus violent désespoir.

Madame Fielding ramassa la lettre qui lui étoit tombée des mains, et l'ayant lue, lui dit en la lui rendant, qu'après une déclaration aussi franche, la délicatesse lui faisoit une loi de renoncer à ses prétentions ; « il n'y a, ajouta-t-elle, que la femme dupe de sa propre vanité, qui puisse être jamais amenée à revenir sur une ré-

solution si positivement prise ; je connois miss Orwell, elle n'est point de cette humeur; croyez-moi donc, supportez avec courage un mal sans remède, ou tâchez du moins d'en effacer l'impression par l'absence.

Carradine l'écouta quelques instans en silence, et la remerciant assez froidement de l'avis qu'elle lui donnoit, il sortit. Il y avoit, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans l'âme de cet amant éconduit, un principe effervescent qui le tenoit dans l'impossibilité de renfermer en lui-même le sentiment de ses peines ou de ses plaisirs ; quelque fût le secret dont son cœur étoit plein, il ne pouvoit se passer d'un confident.

Incapable de supporter la solitude, il courut chez Henri pour lui

faire part de son malheur, et se fuir lui-même. Son ami étoit assis devant son feu, seul, pensif, et tenant un livre à la main ; il entre avec son impétuosité ordinaire, et après quelques exclamations auxquelles Henri étoit loin de pouvoir rien comprendre, il lui met dans la main la fatale lettre qu'il regardoit comme l'arrêt d'un éternel malheur.

Henri la lut avec une émotion bien plus vive encore que celle de l'infortuné Carradine. « Charmante Harriet ! s'écria-t-il, que de désintéressement ! que de noblesse ! que de générosité ! »

« De générosité ! répéta Carradine; on croiroit que vous êtes charmé qu'elle m'ait refusé. »

« Pardonnez-le moi, mon cher Carradine, dit Henri en lui présentant

la main; mais vous êtes vous-même si généreux, si franc que je me reprocherois éternellement de vous avoir trompé : j'aime Harriet Orwell, je l'aime depuis long-tems; nos cœurs sont unis dès l'enfance par les plus forts liens de l'amitié et de la sympathie. Mon peu de fortune m'a seul empêché jusqu'à ce jour de chercher à joindre mon sort au sien; jugez vous-même si je puis m'affliger d'un événement qui me rend l'espérance au moment où je croyois tout perdu pour moi. »

Carradine recula d'étonnement : il fixoit son ami d'un œil égaré; puis se retournant tout-à-coup, il fit trois ou quatre tours dans la chambre; il s'arrêta enfin devant une croisée, et resta quelque tems sans proférer une parole. Henri qui se reprochoit d'a-

voir aigri la douleur de son rival, n'osoit lui parler, dans la crainte que ses discours, quels qu'ils fussent, n'eussent l'air d'insulter à son malheur. Enfin Carradine rompit ce silence; il s'approcha de Henri, et lui serrant la main : « Sydney, lui dit-il, vous êtes un heureux mortel; mais ne croyez pas que je sois assez misérable pour m'affliger de votre félicité. Non, si j'avois pu savoir que vous aviez des droits sur son cœur, le ciel m'est témoin que je me serois donné de garde d'y rien prétendre : plutôt mourir que de me rendre coupable d'une telle indignité. »

Henri lui répondit par les témoignages les plus expressifs de l'admiration et de la reconnoissance : il ne lui dissimula pas que malgré l'espérance que lui permettoit de con-

cevoir le refus que miss Orwell venoit de faire d'un parti, sous tous les rapports si avantageux, il étoit loin pourtant d'être assuré du succès pour lui-même; et dans la conversation à laquelle cette explication donna lieu, il ménagea si bien le caractère généreux, mais emporté de son ami, que Carradine sortit de chez lui, presque familiarisé avec l'idée d'une infortune qu'il regardoit, l'instant d'avant, comme devant faire à jamais le malheur de sa vie.

Quoi qu'il en soit, cette explication ne contribua pas peu à la prompte convalescence de Henri. Dès le lendemain il se sentit en état d'aller surprendre ses amis par une visite inattendue. Quoiqu'on eût déja desservi depuis quelque tems, les dames étoient encore à table lorsqu'il parut.

Mistriss Fielding le reçut et l'embrassa avec toute la joie, toute l'effusion d'une mère qui retrouve son fils.

« Grâces au ciel ! mon frère nous est rendu, » disoit Maria en pressant une de ses mains dans les siennes, tandis que le docteur Orwell et M. Churchill lui serroient successivement l'autre. Au milieu de ce concert de félicitations, Harriet seule gardoit le silence ; mais les sentimens de joie et de reconnoissance que sa voix n'osoit exprimer, se lisoient dans ses regards et sur son visage coloré des roses du plaisir et de l'espérance. Lorsque Henri s'approcha, elle lui présenta sa main avec une grâce qui témoignoit assez que sa présence ne lui déplaisoit pas, et quoique le peu de mots qu'elle lui adressa fus-

sent assez insignifians pour le reste de la compagnie, il parut qu'il en comprenoit parfaitement le sens.

Le reste de cette soirée fut tout entier consacré à l'amitié. Madame Fielding donna des ordres pour qu'aucune visite étrangère ne vînt troubler cette fête de famille, et on parvint à passer, sans le secours des cartes ou de la médisance, une soirée que personne ne trouva trop longue.

Tandis que Henri jouissoit d'une félicité, dont ses craintes passées lui faisoient sentir tout le prix, M. Sydney plein de sollicitude pour le bonheur de son fils, ne négligeoit aucun effort pour l'assurer. Il saisit la première occasion de faire part à M. Orwell de l'attachement de son Henri pour sa fille. Le bon recteur parut plus charmé que sur-

pris de cet avis : depuis long-tems il observoit les progrès de la passion des deux amans, et comme il étoit plus occupé du bonheur que de la fortune de ses enfans, rien ne pouvoit lui être si agréable que d'unir Harriet à un époux du caractère et du mérite de Henri.

Depuis leur mariage, ces deux respectables amis avoient vécu dans un tel éloignement de ce qu'on appelle le monde, qu'ils avoient à peine une idée des progrès effrayans du luxe. Ils avoient trouvé le bonheur dans les jouissances de la médiocrité, et ils ne concevoient pas facilement comment il étoit plus nécessaire pour leurs enfans qu'il ne l'avoit été pour eux-mêmes, de n'entrer dans le monde qu'avec une fortune assurée. Dans l'opinion de M.

Sydney, l'accumulation des richesses et de la puissance étoit un des vices les plus dangereux de notre systême social, et il étoit peu curieux que ses enfans contribuassent par leur exemple à propager un abus auquel il attribuoit la plupart des m aux dont la société a à gémir; il s'étoit long-tems occupé de l'étude de la politique, et quoiqu'il sentit fort bien que l'égalité absolue seroit le plus funeste des systêmes, s'il n'étoit le plus impraticable, cependant il croyoit qu'il résulteroit pour la société un grand bien d'une répartition de richesses, qui excluroit également l'opulence et la pauvreté extrême; il ne concevoit pas comment ce principe n'étoit pas celui de tout esprit éclairé.

Le recteur quoique moins occupé que son ami des spéculations abs-

traites de la politique, partageoit cependant ses opinions sur ce point; leurs sentimens étoient aussi les mêmes à l'égard du bonheur de leurs enfans, et pour faciliter une union qu'ils croyoient devoir y contribuer, ils convinrent facilement de se dessaisir en leur faveur d'une portion de leur propre fortune, suffisante pour subvenir d'une manière convenable à l'établissement des deux jeunes gens.

M. Sydney se hâta de faire part à son fils du résultat de cette conférence, en lui disant qu'il pouvoit actuellement découvrir librement ses sentimens à miss Orwell, puisqu'il étoit assuré du consentement de son père.

Henri fut obligé de convenir, et il avoua à son père, non sans quel-

que confusion, qu'il avoit usé d'avance de la permission qu'on lui accordoit avec tant de bonté. En effet, Harriet étoit actuellement maîtresse de son secret comme de son cœur. Attiré dans le cabinet de madame Fielding, par les sons d'une harpe, il y avoit trouvé miss Orwell seule : il n'avoit pu se défendre de profiter d'une occasion si favorable. La crainte d'encourir le déplaisir de son père, de perdre l'amitié de madame Fielding, ainsi qu'elle l'en avoit menacé, et les inconvéniens d'entrer dans le monde sans fortune, toutes ces considérations furent oubliées et le cédèrent en ce moment à l'idée du terrible danger de se voir enlever sa maîtresse par un nouveau rival plus dangereux peut-être que le premier.

Son père sourit au récit de cette

témérité, d'un air qui annonçoit assez qu'il auroit peu de peine à en accorder le pardon. Il fit plus, il promit à son fils de parler à madame Fielding et de ne rien négliger pour excuser à ses yeux une infraction aussi directe de ses volontés.

M. Sydney n'étoit point homme à manquer de parole; il fit part à sa respectable amie du plan formé par lui et le docteur Orwell pour l'union de leurs deux familles, et il la pria de lui donner son avis sur ce projet.

« Avant de vous répondre, dit madame Fielding, il faut que je parle à miss Orwell; » et sans plus attendre elle passa dans une chambre voisine, où elle savoit que Harriet étoit occupée à écrire à sa sœur. « Je viens, ma chère, lui dit-elle, vous entretenir d'une affaire impor-

tante; il s'agit de votre bonheur, et cela vaut bien la peine de venir vous interrompre. » Harriet, qui ne devinoit que trop bien le sujet de cet entretien, éprouva quelque confusion. Madame Fielding poursuivit : « Vous allez me prendre pour une vieille curieuse; je vous proteste cependant que le désir, trop ordinaire à celles de mon âge, de surprendre les secrets d'un jeune cœur, n'entre pour rien dans les questions que je vais vous faire, et auxquelles j'espère que vous voudrez bien répondre avec franchise. Les raisons que vous m'avez données de votre refus des offres de M. Carradin étoient telles qu'elles ne pouvoient que vous faire honneur; aussi ai-je été des premières à les approuver; mais dites-moi, ma chère : n'y avoit-

il pas encore quelques motifs de ce refus que vous ne nous avez point fait connoître ?..... Vous rougissez, c'est assez me répondre. Si Henri Sydney avoit une fortune égale à celle de Carradine, je serois peu surprise de la préférence que vous lui donnez ; mais il n'en est rien ; avez-vous bien, ma chère miss Orwell, pensé à ce que vous allez faire? Avez-vous examiné les conséquences de l'engagement que vous allez prendre ? »

« Je crois, madame, les avoir bien examinées : mais si pourtant vous voyez quelqu'inconvénient ;... si vous pensez.... continuez, je vous prie à m'éclairer de vos conseils ; vos avis me sont si précieux! » Madame Fielding poursuivit :

« Quoique nous ne possédions guè-

res que l'avenir, et que l'espérance des biens qu'il nous promet constitue seule pour l'ordinaire notre bonheur présent, encore sommes-nous sujets à nous tromper sur cet avenir, quand nous en jugeons d'après nos sensations actuelles. Dans l'ardeur de la jeunesse, nous nous persuadons que l'amour suffit pour remplir et embellir les divers âges de notre vie. Les inconvéniens attachés à l'indigence nous paroissent légers, et le plus souvent notre imagination ne les considère que comme un moyen de plus de goûter les jouissances romanesques de la tendresse : si telle est votre erreur, miss Orwell, permettez-moi de vous engager à renoncer à ces illusions, pendant qu'il en est tems encore, et à considérer d'un œil sage et d'un esprit plus tran-

quille les peines et les soucis auxquels peut vous exposer la modicité de votre fortune. »

« Je sens la justesse de ces observations aussi bien que la bonté qui les dicte, répondit Harriet; ce sujet n'est pas nouveau pour moi, et depuis long-tems il fait l'objet de mes réflexions; si j'avois été élevée dans le luxe ou seulement dans l'abondance; si je m'étois accoutumée à placer le bonheur dans les jouissances de la vanité, je sens tout ce que j'aurois à redouter d'un changement d'habitude et de fortune; mais, grâces au ciel, je suis accoutumée à trouver le plaisir au sein de la paix, dans les soins et les travaux d'une vie domestique et retirée; j'ai pour moi peu à craindre des incon-

véniens attachés à l'indigence; mais Henri.... »

« Vous êtes une charmante enfant, et qui méritez bien tout le bonheur qui j'espère ne vous échappera pas, interrompit madame Fielding en l'embrassant. Voici Henri, poursuivit-elle, il faut que je lui parle ; passez dans cette autre chambre pour un instant ; » et s'adressant à ce dernier : « Fort bien, monsieur, lui dit-elle, je vois que l'amitié d'une vieille femme ne vous paroît pas valoir la tendresse d'une jeune beauté, rien n'est plus dans l'ordre ; dispensez-vous de toute excuse : je vous ai dit, et il vous en souvient sans doute, que je ne consentirai jamais à vous voir vous marier sans une fortune suffisante, au moins pour soutenir votre famille, et je vous tiendrai parole. »

Henri l'écoutoit sans pouvoir lui répondre.

« Je vous tiendrai parole, » reprit madame Fielding en lui présentant un rouleau de papiers qu'elle tira de sa poche. « Ouvrez, lisez, ajouta-t-elle, et voyez que je n'exigeois rien qui fût hors votre portée. Peut-être vous trouverez que j'ai tardé un peu à vous apprendre ce secret; mais croyez que je n'en ai usé ainsi que pour votre bien; je connois les dangers d'une vie oisive et dissipée; j'ai voulu en préserver l'enfant de mon adoption : l'homme sans profession est un fardeau pour son pays. J'ai voulu que rien ne détournât le fils de mon ami de l'étude d'un art qui puisse le rendre utile aux autres et à lui-même. Usez, mon enfant, car c'est ainsi que je veux vous appeler

désormais ; usez de votre fortune comme vous avez su jusqu'à ce jour user de vos talens, et puissiez-vous trouver dans le choix que vous avez fait d'une épouse aimable et vertueuse, tout le bonheur auquel il est permis d'aspirer dans ce monde! »

Henri saisit et pressa par un mouvement involontaire contre ses lèvres la main qui lui présentoit le bienfait; son émotion étoit trop vive pour qu'il lui fût possible de proférer une parole. Mistriss Fielding s'empressa de quitter le salon avant que sa reconnoissance pût s'exprimer par des discours.

Il eut besoin de quelques instans pour rasseoir ses esprits. Il ouvrit enfin le paquet que lui avoit remis sa bienfaitrice. Il contenoit un contrat du capital de 10,000 liv. ster., passé à

son profit, et dont il jouissoit depuis le jour où il avoit atteint l'âge de cinq ans; cette somme avoit dès-lors été remise entre les mains d'un banquier chargé de la faire valoir, et de réunir chaque année les intérêts au fonds; ce capital étoit actuellement, déduction faite de la pension de cent liv. sterlings employées aux frais de son éducation, presque doublé; ce qui rendoit le jeune docteur possesseur d'un revenu de près de mille livres sterlings, en outre des produits de sa profession.

Harriet, qui avoit vu sortir madame Fielding, et qui s'étoit attendue que Henri seroit aussi-tôt venu la joindre, ne savoit comment expliquer sa lenteur; elle commençoit à craindre que de plus mûres réflexions

et

et les conseils de madame Fielding, dont elle connoissoit trop bien l'opinion, n'aient fait repentir son amant d'une démarche trop précipitée; sa fierté, émue de cette idée, lui disoit qu'elle ne devoit pas être plus long-tems une cause d'embarras et de déplaisir pour Henri, et qu'il falloit s'empresser de le dégager de sermens qu'il regrettoit sans doute d'avoir faits. Dans cette intention elle ouvrit elle-même la porte de la chambre où étoit son amant. L'air agité de ce dernier lui parut d'abord la confirmation de ses craintes, mais un instant d'entrevue, et quelques mots de la bouche de l'heureux Sydney les dissipèrent bientôt et pour toujours.

CHAPITRE IX.

Succès de Glib et de Myope dans la carrière philosophique.

LA compagnie et le babil des amans, si charmant pour eux, si ennuyeux pour les autres, pouvant bien n'être pas du goût du grand nombre de nos lecteurs, nous nous garderons de les en entretenir trop long-tems; nous nous bornerons à les informer succinctement que M. Churchill ayant trouvé dans Maria de quoi lui faire oublier les charmes de la pauvre Julia, obtint de M. Sydney la permission de la conduire à

l'autel, le même jour que Henri et Harriet iroient y échanger leurs sermens. Le docteur Orwell profita du tems où chacun étoit occupé des préparatifs de ce double hymenée, pour faire un voyage à W... ; et il partit en promettant de revenir, et d'amener sa plus jeune fille pour assister à la cérémonie. M. Sydney, qui avoit chargé un jeune ecclésiastique de veiller en son absence au soin de son troupeau, céda volontiers à l'invitation qui lui fut faite de prolonger son séjour à Londres jusqu'à ce qu'il pût retourner à W... accompagné de ses enfans. Tandis que les dispositions nécessaires à leur établissement, l'achat des trousseaux, des meubles, de la vaisselle, etc., etc, occupoient les matinées des futurs époux, M. Sydney employoit les

siennes à parcourir les musées et les cabinets d'histoire naturelle; il trouvoit là une inépuisable source d'amusemens, et rien n'eût manqué à ses plaisirs, si les jeunes amans eussent donné à la description qu'il leur faisoit chaque soir de ces merveilles, toute l'attention dont elles lui sembloient dignes; mais il remarquoit avec peine qu'on l'écoutoit avec plus de patience que d'enthousiasme, et Maria elle-même sembloit avoir perdu à Londres le goût qu'elle avoit à W... pour les papillons et les chrisalides.

Quoiqu'on affectât de ne point proférer le nom de Carradine en présence de Henri, son cœur généreux ne l'avoit pas oublié; il souffroit du malheur de son rival. Voyant qu'il sembloit craindre de le ren-

contrer, il saisit la première occasion d'aller lui-même le voir; mais il apprit chez lui qu'il étoit parti pour Bath le lendemain même de leur dernière entrevue; et peu de jours après il en reçut la lettre suivante :

« En vous quittant, mon cher Sydney, j'ai rencontré trois ou quatre de mes amis, disposés comme moi à repasser dans l'Inde. La flotte ne peut mettre à la voile avant quinze jours, et nous avons résolu d'attendre à Bath le moment d'embarquer. Depuis huit jours donc, votre ami est à l'eau chaude. C'est un charme, une suite de plaisirs dont on ne voit pas la fin; le matin, le soir, le jour, la nuit, ce n'est que promenades, jeux, fêtes, spectacles; quel dommage que j'aie perdu le goût que j'avois pour

» tous ces amusemens! mais c'en est
» fait, et je crois que le monde n'a
» plus rien qui me charme. Mes
» amis m'ont présenté dans les cer-
» cles brillans; par-tout les mères
» me sourient, et je n'ai pas encore
» eu à me plaindre de l'accueil que
» me font les filles; j'admire leur
» beauté; je serois parfois tenté de
» les trouver charmantes; mais le
» moyen de rien distinguer, de
» s'arrêter à rien au milieu de cette
» foule? On se voit par-tout, à toute
» heure; Harriet Orwell seroit mal
» dans ce pays - ci; elle aime la
» conversation; et nous n'avons
» que du parlage; mais pourquoi
» vous entretenir de Harriet? Pour
» vous prouver, mon cher, que je
» puis en parler sans trop de peine,
» et vous faire voir que je suis de-

» venu meilleur et plus sage par la
» comtemplation de ses perfections.

» Vous pouvez croire cependant
» que ces eaux chaudes et ce brou-
» haha de Bath, étoient nécessaires
» pour calmer mes esprits. Si vous
» voulez achever de me rendre la
» paix, il faut que vous me permet-
» tiez de contribuer à votre bonheur.
» Je ne sais à qui remettre deux mille
» livres sterlings qui me restent de
» l'argent que je comptois dépenser
» en Angleterre; faites-moi le plai-
» sir de vous en charger. Je ne me
» soucie point des intérêts, et je hais
» les notaires et leur grimoire; ainsi
» point de contrat entre nous : usez
» de cette somme jusqu'à ce que je
» vous la redemande. Adieu, mon
» cher Sydney.

« Basil Carradine. »

Le lecteur suppose aisément quelle réponse Henri fit à cette offre de son généreux rival. Le même jour une lettre de M. Orwell vint lui imposer une tâche d'une nature moins agréable. Le bruit étoit parvenu à W... que Glib avoit été arrêté et mis en prison. Le bon recteur qui ne savoit point se rappeler les fautes de ceux qui étoient tombés dans l'infortune, écrivoit à ses amis de Londres, pour leur demander de s'intéresser en faveur du pauvre libraire, et de le tirer, s'il étoit possible, de prison.

M. Sydney et son fils se rendirent d'abord à Newgate, où ils trouvèrent le malheureux Glib en proie au désespoir : la stupeur et l'abattement avoient succédé à la vivacité extravagante de son caractère. Il

parut cependant reprendre un peu courage, en apprenant quel étoit le sujet de la visite de ses respectables voisins. Pour aviser aux moyens de le tirer d'embarras, il falloit être instruit de l'état de ses affaires, et il fut obligé d'avouer qu'il avoit été dupe de Vallaton. Il s'emporta contre ce dernier en plaintes, en invectives, et M. Sydney n'eut pas peu de peine à le faire passer de la fureur contre l'homme à l'horreur de ses principes. Cependant à travers les imprécations de Glib, il apprit sur le compte de Vallaton des choses qu'il ne pouvoit révoquer en doute, et qui augmentèrent beaucoup ses inquiétudes sur le sort de la pauvre Julia. Le libraire qu'il interrogea à ce sujet ne put lui donner aucun renseignement sur ce qu'ils étoient

devenus l'un et l'autre, et lui dit seulement qu'il soupçonnoit M. Myope d'être instruit du lieu de leur retraite.

Henri resta auprès de Glib pour prendre par écrit l'état de ses affaires, et son père se rendit chez M. Myope. Heureusement celui-ci étoit chez lui; mais le docteur trouva le philosophe assez peu disposé à le satisfaire sur l'objet de ses demandes; celui-ci lui répondit d'abord d'une manière évasive. M. Sydney jugea qu'il étoit à propos de le serrer de plus près, et avec l'accent de l'indignation il lui dit: « D'après ce que j'ai appris de ce misérable, de la bouche même d'un homme victime de sa scélératesse, je suis peu surpris qu'il cherche à se cacher; mais ce qui m'étonne, c'est que vous, monsieur, vous sembliez vouloir proté-

ger un malheureux dont toute la conduite est, autant que j'ai pu m'en instruire, celle d'un scélérat. »

« Un scélérat ! interrompit Myope ; on a plus d'une fois abusé de ce nom. Ce qu'on appelle un scélérat dans le monde, n'est souvent au fond qu'un homme doué d'une énergie supérieure à celle des autres, d'un sentiment plus sûr du juste et de l'injuste. Peut-être vous voulez parler de la conduite qu'a tenue Vallaton, comme trésorier du comité des Hottentots, et dont Glib croit avoir à se plaindre ; mais, gardez-vous d'en douter, M. Vallaton a eu, pour en user ainsi, quelques raisons dérivées de l'ordre général des choses, et qui ont pu échapper aux esprits vulgaires. »

« Se peut-il, monsieur, qu'un

homme qui paroît grave et sensé fasse sérieusement l'apologie d'un crime avéré ? »

« Un crime, interrompit encore le philosophe : mot vide de sens, et sur lequel il faudroit du moins s'entendre. Quoi qu'il en soit de Vallaton, il est homme de talent ; il a pu se tromper ; mais un fait ne détruit pas un principe ; et il est démontré qu'avec du talent, c'est-à-dire de l'énergie, on a toujours de la vertu. »

« Vous pensez donc, qu'il aura du moins épousé la pauvre miss Delmond. »

« Je ne dis point cela, je ne saurois en parler avec certitude ; mais je doute que Vallaton soit homme à donner la sanction de son exemple à une institution aussi contraire aux développemens de

la morale universelle, que celle du mariage » Dans ce moment on apporte au philosophe une lettre qu'il ouvre ; tout-à-coup son sourcil se fronce, l'étonnement, l'indignation se peignent sur son visage. « Le misérable! s'écrie-t-il en frappant du pied contre terre; l'infâme! Moi! son ami; insidieux serpent! il l'a séduite; il me l'enlève! L'ingrat! le monstre! » — « De qui parlez-vous, et de quoi s'agit-il? » demanda M. Sydney surpris de cet emportement.

« De ce scélérat, de ce Vallaton, répondit le sage Myope, il m'enlève ma maîtresse, mon Emmelina! la déesse de la Raison, avec laquelle je vivois depuis six mois; ils sont partis ce matin ensemble pour la France. »

C'étoit une assez belle occasion

pour M. Sydney de reprendre la discussion sur les vertus spéculatives et les rares talens de notre héros. Il se contenta cependant de profiter des dispositions où se trouvoit actuellement son antagoniste, pour apprendre de lui où demeuroit Vallaton avant son évasion; et il se hâta d'aller à la maison que lui indiqua M. Myope, dans l'espérance d'y apprendre quelques nouvelles de miss Delmond. Inutiles efforts. Vallaton et Julia avoient quitté ce logement depuis quinze jours, et personne ne put lui dire où ils avoient été depuis.

Fatigué de tant de démarches, et le cœur navré de leur peu de succès, le bon docteur retourna chez madame Fielding. L'image du bonheur et de la paix intérieure peinte sur tous les visages, effaça pour un moment

l'impression douloureuse qu'avoient faite sur son cœur le spectacle de la misère de Glib, la folie plus déplorable encore de Myope, et la certitude du malheur de Julia.

CHAPITRE X.

Julia Delmond.

Le zèle de M. Sydney, les libéralités de madame Fielding et les démarches de Henri mirent en peu de jours le pauvre Glib hors de Newgate. Il se laissa conduire par les bons avis de ses bienfaiteurs, renonça à ses anciennes liaisons, et retourna à W** reprendre possession de sa maison, de sa boutique, et revoir ses enfans; la misère et le repentir lui ramenèrent aussi bientôt sa femme, actuellement abandonnée de son galant. Comme ils avoient été presqu'également cou-

pables l'un envers l'autre ; M. Sydney se contenta de leur prêcher l'indulgence et le pardon mutuel des injures. Les bienfaits dont il avoit fait précéder ses exhortations leur donnoient du poids. On ne fit nulle difficulté de se conformer à ses avis. La pratique des devoirs remplacèrent les anciennes théories de vertu. On ne parla plus de perfectibilité, mais on s'occupa sérieusement et utilement de l'éducation de ses enfans.

Glib, qui est actuellement convaincu qu'il n'y a rien que de très-moral dans la reconnoissance, ne fait nulle difficulté d'avouer qu'il doit à ses bienfaiteurs le rétablissement de son crédit, l'existence et le bonheur.

Cependant tous les préparatifs étoient faits à Hanover-Square, et le jour de la célébration des deux mariages fixé. L'amitié des deux jeunes épouses, les liens de la sympathie qui les unissoient, sembloient encore resserrés par les rapports de leur situation; et le bonheur de chacune d'elles n'étoit complet que parce que l'autre le partageoit.

« Assurément, dit Harriet un jour qu'elle étoit assise seule auprès de son amie, on ne peut disconvenir que nous sommes bien heureuses l'une et l'autre; et si notre reconnoissance étoit égale aux bienfaits, nous passerions notre vie en prières et en actions de grâce. Plût au ciel que tout le monde fût aussi heureux que nous! »

« Voici, ma chère fille, dit ma-

dame Fielding qui entroit en ce moment, voici un cantique de reconnoissance plus agréable au ciel que tous les pseaumes. Mais où est Henri, ajouta-t-elle, j'ai à lui parler, et j'espérois le trouver ici? »

« Il y sera bientôt, le voici, » répondit Maria.

« Il faut pourtant qu'il vous quitte, » poursuivit madame Fielding en lui remettant une lettre qu'elle venoit de recevoir de l'économe de son hospice. Ce billet l'informoit qu'il venoit de se présenter une jeune femme dans un état de fièvre trop inquiétant pour pouvoir attendre la visite ordinaire du médecin; sa physionomie intéresse, ajoutoit l'économe, et tout annonce en elle une naissance au-dessus de sa situation présente. »

« Allons, dit madame Fielding au jeune docteur après qu'il eut lu la lettre, courons au secours de cette infortunée. Ma voiture est prête, et pour ne point trop chagriner personne, miss Maria et son amie vont nous accompagner. »

Madame Fielding ordonna à son cocher de faire diligence. Arrivées à l'*Asyle,* Harriet et Maria entrèrent dans la salle du travail où elles étoient déja connues. Madame Fielding, Henri et l'économe passèrent dans la chambre de la malade; ils virent une jeune personne assise dans un fauteuil, la tête appuyée sur un lit et dans un état d'abattement qui ressembloit à de la stupeur; on appercevoit la pâleur de son visage à travers les longs cheveux cendrés qui tomboient en désordre sur ses

yeux et sur son cou. La beauté extraordinaire de son bras et de sa main pendante le long du fauteuil, attira d'abord l'attention de madame Fielding; Henri la contempla un instant, et s'approchant plus près: « Miss Delmond! s'écria-t-il, se peut-il que ce soit miss Delmond? »

A ce nom, au son de cette voix, la malade souleva la tête, rejetta ses cheveux en arrière, fixa sur Henri des yeux égarés, et poussant un douloureux soupir, elle retomba évanouie.

En revenant à elle, elle se trouva soutenue entre les bras de madame Fielding, le visage baigné des larmes qui couloient en abondance des yeux de cette respectable dame. « Où suis-je?.. Qui êtes-vous... et pourquoi pleurez-vous? demanda-t-elle d'une

voix mal assurée..... Auriez-vous connu mon père?.... Rassurez-vous, ce n'est pas vous qui l'avez fait mourir..... qui avez déchiré son cœur... Ah! non, non! ce n'est pas vous! «Et tombant de nouveau en foiblesse, elle appuya sa tête sur la poitrine de madame Fielding.

«Mon enfant, lui dit celle-ci, calmez-vous, vous êtes mal, prenez soin de votre santé; voici votre ancien ami, le docteur Henri Sydney, votre médecin, qui vous offre ses soins, et qui se joint à moi pour vous engager à éloigner ces tristes pensées. Vous n'êtes point dans une maison étrangère, mais au milieu de vos amis, de vos amis les plus chers.»

« Oui, dit le jeune docteur en lui prenant affectueusement la main,

oui, miss Delmond, vos plus chers amis; et vous ne savez pas de combien de personnes ici votre convalescence feroit la joie. »

Un profond soupir s'échappa alors de son sein, et elle se pencha vers madame Fielding, comme pour soustraire son visage aux regards de Henri.

« Peut-être, dit madame Fielding, miss Delmond aimeroit mieux voir son amie Harriet Orwell? »

« Harriet Orwell! répéta Julia, oh! non, non! Harriet Orwell ne daignera plus jeter les yeux sur la coupable Julia. »

« Julia! ma chère Julia! ma douce amie! » s'écria Harriet qui n'attendoit qu'un regard de madame Fielding, pour se précipiter dans les bras de son amie, « gardez-vous de

croire. Jamais Harriet n'oubliera Julia, » et en disant ces mots, elle pressoit de ses lèvres les lèvres pâles et tremblantes de miss Delmond. Les sanglots et les larmes lui ôtoient la faculté de parler. Julia voulut lui adresser la parole; mais elle expiroit sur ses lèvres immobiles, et ses sens alloient l'abandonner encore, si un torrent de larmes qui s'échappa tout-à-coup de ses yeux n'eût soulagé son cœur.

Harriet se garda bien de chercher à arrêter le cours de ces pleurs salutaires; elle mêla ses larmes à celles de la pauvre affligée. Pour Maria, elle se tenoit à l'écart, dans la crainte d'ajouter à la douleur de la pauvre Julia par l'apparition subite de tant de gens, qui l'avoient vue dans d'autre tems.

Madame

Madame Fielding leur observa qu'elles ne devroient pas trop s'abandonner à leur sensibilité. « Miss Delmond, dit-elle, n'est pas assez mal pour ne pouvoir être transportée. Nous allons l'emmener chez moi, et j'espère que les soins de l'amitié nous la rendront bientôt. Venez, ma chère, dit-elle à Julia en lui prenant la main ; ne vous laissez point aller au désespoir ; reprenez vos esprits et mettez-vous en état d'être transportée chez moi. »

Julia essaya de nouveau de parler, mais sa langue n'étoit pas encore assez libre ; elle avala, non sans quelque difficulté, un cordial ordonné par le jeune docteur, et parut un peu se ranimer. Madame Fielding en prit occasion de la

presser de la suivre ; Henri lui demanda la permission de la soutenir pour la conduire jusqu'à la voiture. « Et moï aussi, dit Harriet en passant son bras autour du corps de son amie, je serai l'appui de ma chère Julia. »

Elle les laissa la lever de dessus son fauteuil, puis, comme une personne tout-à-coup frappée de quelque souvenir, elle se dégagea de leurs bras, et retombant sur son siège elle s'écria : « Non! jamais, jamais la maison de madame Fielding ne s'ouvrira pour recevoir une malheureuse comme moi ; laissez-moi ici, loin des regards du monde qui me méprise, laissez-moi ici mourir en paix. » L'effort qu'elle fit pour proférer ces mots, imprima un mouvement convulsif à sa physionomie. Ses yeux

hagards se promenoient comme involontairement sur ceux qui l'entouroient. Elle rentra dans l'état d'abattement dont elle venoit de sortir.

En vain Harriet joignit ses instances à celles de madame Fielding; elle ne répondoit point à leurs discours; mais elle tenoit ses regards attachés sur le lit de l'hospice, en répétant d'une voix étouffée: « Non, non,... c'est-là,... là, » et d'autres mots semblables qui tous annonçoient la résolution de ne point quitter ce lieu.

Henri mit lui-même fin à cette espèce de contestation, en déclarant qu'actuellement elle n'étoit plus en état d'être transportée.

« Ma chère, dit madame Fielding, restez donc ici encore aujour-

d'hui ; mais souffrez qu'on vous mette au lit, et promettez-nous de faire tout ce que le docteur ordonnera. »

On convint de la laisser aux soins de miss Orwell, qui refusa absolument de s'en séparer. Henri n'avoit pas besoin du motif de la présence d'Harriet pour donner à la fille du pauvre capitaine tout le tems que ses autres malades n'exigeroient pas de lui. Dès que Maria et madame Fielding furent sorties, il se retira en disant qu'on le trouveroit dans le parloir, si son ministère devenoit nécessaire.

Harriet lui témoigna par un sourire qu'elle approuvoit sa discrétion, et elle pressa Julia de se laisser mettre au lit. Celle-ci y consentit. L'aimable miss Orwell, qui avoit déja

remarqué que la présence des étrangers étoit désagréable à son amie, se chargea elle-même du soin de la déshabiller. Quand elle releva, sous l'humble bonnet de nuit fourni par l'économe de la maison, ces longs cheveux qu'elle avoit vus autrefois ornés avec tant de soin, elle se rappela combien le pauvre capitaine étoit fier de cette belle chevelure de sa fille ; elle laissa couler quelques larmes. Julia s'en apperçut et pressa contre ses lèvres la main de son amie.

« Ma bonne! ma respectable Harriet, lui dit-elle, vous seule pouvez avoir pitié de Julia Delmond. Votre vertu sans tache ne craint point d'être souillée par ma présence..... Oh! que mon père n'avoit-il un enfant comme vous! » Et appuyant sa tête

sur l'épaule de miss Orwell, elle se mit à fondre en larmes. Quand ce nouvel accès fut calmé, elle se laissa conduire à son lit; une potion soporifique lui assura, pour quelques heures, l'oubli de ses maux.

Vers la chute du jour, Henri, qui partageoit avec son aimable maîtresse, la tâche de veiller leur malheureuse amie, fut appelé au parloir. Bientôt il rentra accompagné de son père, qui, à la grande surprise de Harriet, donnoit la main à Bridgetina. Celle-ci salua miss Orwell; mais en suivant d'un pas tremblant M. Sydney qui la conduisoit vers le lit, elle recula comme saisie d'horreur en jettant la vue sur le visage de Julia. « Pourquoi, dit-elle à M. Sydney en lui retirant la

main en arrière, pourquoi ne m'avoir pas dit qu'elle est morte? »

« Considérez ce spectacle, lui répondit M. Sydney sans la tirer de son erreur, vous l'avez vue brillante de beauté; elle avoit la fraîcheur de la jeunesse et les graces de l'innocence; elle étoit l'orgueil de son père et l'admiration de ses proches; mais elle a dédaigné la loi de Dieu et fermé l'oreille à la voix de la nature; voyez sur ce visage actuellement morne et flétri, les fruits de vos systêmes si vantés de bonheur et de vertu. Qu'ils sont coupables ceux qui ont préparé la chute de l'innocence! »

Bridgetina, quoiqu'assez peu sensible de sa nature, ne put retenir ses larmes; elle éclata en sanglots. Harriet entreprit de la consoler

autant par pitié pour elle, que dans la crainte que sa douleur bruyante ne troublât le repos de Julia. Elle lui dit qu'il y avoit tout lieu d'espérer que miss Delmond seroit bientôt rétablie. « Le terrible coup qui l'a frappée au cœur peut lui-même être adouci, ajouta-t-elle. Les consolations puisées dans la loi de celui qui sait tout pardonner, peuvent encore lui rendre la paix. »

« Elle n'est donc pas morte? s'écria Bridgetina en s'approchant du lit.... Non, elle n'est pas morte, elle respire, je vois qu'elle respire; elle sourit..... mais quel affreux sourire, ajouta-t-elle en se reculant, et qu'il est différent de celui que nous lui avons connu! D'où vient ce changement? »

« De la même cause, répondit M.

Sydney, qui vous a éloignée de la voie du devoir envers votre mère ; si la nature vous eût donné comme à celle-ci, les graces et la beauté, vous eussiez comme elle été le jouet du crime et la proie de l'infamie. Rendez grâces au ciel qui vous a préservée d'un semblable malheur, et méritez par votre conduite à venir, qu'il n'appesantisse pas sur vous sa justice redoutable. »

Bridgetina pleuroit amèrement. Monsieur Sydney lui présenta de nouveau la main et la conduisit hors de la chambre, sans que leur présence eût tiré de son assoupissement, la pauvre Julia.

Cette entrevue de miss Botherim et de Julia, avoit été concertée entre madame Fielding et M. Sydney. Le respectable docteur avoit pensé

qu'un exemple aussi frappant auroit plus d'effet sur l'esprit de Bridgetina que tous les raisonnemens par lesquels il l'avoit déja attaquée. Madame Fielding étoit d'abord entrée dans l'idée de son ami, et elle attendoit actuellement avec impatience le résultat de cette démarche. Nous verrons bientôt jusqu'à quel point le succès devoit répondre à leur attente.

CHAPITRE XI.

Suite de l'histoire de Julia.

JULIA s'éveilla languissante et foible, sans avoir retiré de son sommeil pénible d'autre avantage qu'un peu plus de calme dans les sens. Harriet avoit été se jeter pour quelques heures sur le lit préparé pour elle dans la chambre voisine ; et Henri étoit occupé de ses autres malades : Julia se trouva donc seule avec la garde qui étoit venue prendre la place de son amie.

« Bonne femme ! lui demanda-t-elle d'une voix basse, où suis-je ? il

me semble que j'ai voulu venir à *l'Asile de l'abandonnée*. — Oui à *l'Asile de l'abandonnée*, je me le rappelle ; est-ce bien ici ? »

« Oui, lui répondit la garde, c'est ici l'*Asile de l'abandonnée !* »

« Grâces au ciel, reprit Julia, me voilà en sûreté, sous la protection de la vertu..... Il me semble que j'ai eu la tête troublée ; une confusion d'idées inexplicables ; j'ai cru voir ici, auprès de ce lit quelques-uns de mes anciens amis..... Je rêvois sans doute ? »

« Non, lui dit la garde, miss Orwell a passé auprès de vous une partie de la nuit. »

« Miss Orwel ! Harriet Orwell ? aimable créature ! ne la reverrai-je plus ? »

« Le docteur Sydney a exigé

avant de partir, qu'elle allât se repo-ser pour quelques heures. »

» Henri Sydney aussi ? En effet il y étoit ! Quelle étrange rencontre ! il me semble que ma tête est encore plus troublée qu'auparavant. Je ne puis me rendre raison de rien de ce que j'ai vu. »

« C'est l'effet de la potion sopo-rifique que vous a fait prendre M. le docteur ; vous avez besoin de re-pos, » reprit la bonne femme et elle ferma les rideaux du lit.

Julia suivit son conseil, et se tint en silence jusqu'à ce que le léger bruit des pas de Harriet vint attirer son attention. Elle ouvrit alors ses rideaux avec précipitation, et s'as-seyant sur son lit, elle étendit ses bras vers son amie. « O ! Harriet, que de

bonté ! que de générosité ! et comment vous en témoigner jamais toute ma reconnoïssance ? La dernière fois que je vous ai vue, que je prévoyois peu tant de honte et de malheur ! »

« Calmez-vous, ma chère Julia ! interrompit Harriet, cessez de vous appesantir sur les souvenirs du passé qui n'est plus en votre pouvoir ; occupons - nous du présent et de l'avenir qui nous appartiennent ; croyez, ma chère, qu'il n'est point de maux, dont on ne puisse tirer quelque bien. »

« Hélas ! il n'est plus de bien pour moi, non ! non ! il n'y a plus pour la pauvre Julia que désespoir, honte et misère ; mon père ! Harriet, vous connoissez les circonstances de sa mort........ Ne me cachez rien....

Apprenez moi comment à son heure dernière, il a maudit sa Julia. »

» Non, non, ma chère amie, répondit Harriet, votre père est mort dans de meilleures dispositions; ses dernières paroles ont imploré pour vous la bénédiction du ciel; il a déploré votre erreur sans jamais témoigner de ressentiment; il vous a pardonné du fond de son cœur. »

« Il m'a pardonné ! il ne m'a pas laissé sa malédiction ! O mon père ! mon père ! comment ai-je pu..... » Un torrent de larmes l'empêcha d'en dire davantage.

« Julia ! mon aimable Julia ! lui dit Harriet, écartez, je vous en conjure, ces idées du passé. Malgré le désir que j'aurois d'apprendre les cruelles circonstances des événemens qui ont amené notre rencontre ici,

je ne souffrirai point que vous entriez actuellement dans ces détails. Nous aurons le tems d'en parler dans d'autres instans, car j'espère que vous vous trouverez assez bien ce matin pour pouvoir m'accompagner chez madame Fielding ; vous trouverez en elle une amie tendre, et qui vous tiendra lieu de mère, en attendant que la vôtre arrive ; j'espère que j'aurai dès aujourd'hui le plaisir d'écrire à madame Delmond, que vous êtes dans la maison et sous la protection de notre respectable amie. »

« Jamais ! jamais ! s'écria Julia : je ne dois point paroître auprès de madame Fielding. Les charmes de la société ne sont plus faits pour moi ; non, Harriet, je fus bien coupable ; je ne veux point qu'on puisse

ajouter à tant d'autres reproches, en m'accusant d'imposture ou de bassesse ; c'est dans une retraite profonde et impénétrable, que je dois me cacher aux yeux du monde, du monde entier, et de vous-même, ma douce, ma respectable amie. Ce cœur, asile de l'innocence et de la vertu, auroit trop à souffrir par la présence de la coupable Julia ; oh! si coupable ! il n'y a plus pour moi de consolation sur la terre; Harriet, vous devez détourner vos regards de dessus moi. »

« Pouvez-vous le croire, ma chère Julia? pensez-vous que je sois à ce point, étrangère aux devoirs de l'amitié? je gémis sur votre infortune, mais j'admire votre repentir; je sais qu'il est plus facile de ne point s'écarter des sentiers de la vertu que d'y rentrer quand on en

est sorti ; croyez, mon amie, que vous n'avez point perdu vos droits sur le cœur de ceux qui vous ont aimée. »

« Ah ! Harriet, dit Julia, vos paroles sont un baume pour mon cœur déchiré ! » Elle pressa la main de son amie contre ses lèvres, et fixant sur elle des yeux mouillés de larmes : » Vous ne connoissez pas toute ma honte, ajouta-t-elle, vous ne savez pas que je ne puis la dérober aux regards du monde..... Vous êtes surprise, indignée, je le vois, et je vous disois bien que vous n'oseriez bientôt plus lever les yeux sur moi »

« Je m'afflige, ma chère, lui dit son amie, parce que je sens que vous n'êtes pas encore au terme de vos peines. Mais laissons-là d'inutiles

regrets, ne nous arrêtons pas plus long-tems sur cette fâcheuse circonstance, permettez-moi seulement d'en faire pour vous l'aveu à madame Fielding ; vous pouvez attendre d'elle les avis et les consolations de la prudence et de l'amitié. »

« A madame Fielding ? répéta Julia, hélas ! il le faut bien........ Couverte de tant de honte, devrai-je encore savoir rougir. Je l'ai trop mérité ce mépris auquel je crains de m'exposer, et je m'efforcerois vainement de m'y soustraire ; dites-lui cependant, ma chère Harriet, dites-lui que mon cœur n'étoit point corrompu, que ma raison seule fut égarée. En cédant aux sophismes spécieux de mon séducteur, j'ai cru obéir à la voix de la vertu même, et donner un exemple à notre sexe ;

c'est l'orgueil de mon esprit, ma chère Harriet, et non la dépravation de mon cœur qui a causé ma ruine. »

Elle se tut un instant, comme pour donner à son amie le tems de parler : mais celle - ci, ne lui répondant que par un soupir, elle continua : « Je m'étonne moi-même de l'état où m'a réduite ma folie; j'ai voulu ne rien faire que de conforme aux principes de la plus sublime morale; je me croyois inspirée par la vertu; quelle étoit mon erreur! la vertu est le bonheur, et rien n'égale ma misère ! Est-ce la société et ses préjugés qu'il en faut accuser ? Oh non..... mon père ! mon bon père !... sa mort eût suffi pour briser mon cœur ; mais de combien d'autres coups il a été frappé ! mes malheurs sont plus grands que vous ne pou-

vez les concevoir, vous frémiriez de les apprendre........ Dispensez-moi d'en parler, je ne veux pas y penser. Non ! non ! je redoute trop mon désespoir ! »

Harriet, appercevant l'agitation de son esprit et craignant les effets de cette émotion trop vive, s'efforça de la calmer et de la distraire de ces sombres pensées; Henri qui survint bientôt, la seconda dans ce dessein ; et tandis qu'il occupoit Julia de sa santé, miss Orwell alla trouver madame Fielding qui l'attendoit au parloir, et lui faire part de la conversation qu'elle venoit d'avoir avec son amie; elles se consultèrent sur ce qu'il y avoit de mieux à faire pour la pauvre Julia; Harriet jugea quelle seroit inébranlable dans la résolution qu'elle avoit manifestée

de ne point être transportée hors de l'Asile; et on convint qu'elle y resteroit jusqu'à l'arrivée de sa mère.

Madame Fielding qui vouloit l'entrètenir, lui fit annoncer sa visite. Julia ne put se défendre d'un sentiment de confusion en la voyant paroître, car elle avoit autorisé son amie à lui révéler sa honte; le ton affectueux et affable que prit d'abord madame Fielding rassura la pauvre Julia; obéissant à la franchise de son caractère, elle alloit faire l'aveu et le récit de ses malheurs, mais les forces nécessaires pour une aussi pénible tâche lui manquèrent.

Harriet et madame Fielding s'apperçurent que le seul souvenir des événemens qu'elle avoit à raconter, étoit pour elle un objet d'horreur et de trouble qui pouvoit être funeste

à sa santé, et elles s'efforcèrent de détourner la conversation sur un autre sujet; elles lui parlèrent de sa guérison et des moyens les plus prompts de l'obtenir. Madame Fielding proposa l'air de la campagne; « j'ai, ajouta-t-elle, dans le comté d'Hertford, une petite maison où vous pourriez jouir avec votre mère de tous les avantages de la retraite; vous y demeureriez l'une et l'autre dans la solitude aussi long-tems que vous le jugeriez convenable, et si vous voulez ensuite vous retirer en Irlande, je vous y procurerai des amis qui se feront un plaisir de vous accueillir. »

« Je vous entends, madame, répondit Julia; je sens tout le prix de vos offres généreuses; ne m'accusez point d'ingratitude si je refuse

de les accepter..... Je voudrois qu'il me fût possible de prolonger mes jours. ..., de vivre encore et d'avoir devant moi un avenir pour réparer le passé...... Mais que ne peut l'égarement du désespoir ? Que n'est-il en mon pouvoir de repousser la mort que j'ai tant désirée..... Triplement homicide, et mon père, et moi-même et l'enfant de mon crime!...... Mais d'où vient l'horreur qui se peint dans vos regards? Je ne puis les soutenir!» En disant ces mots, la pauvre Julia couvroit son visage de ses mains.

« Que nos regards, mon enfant, n'aient rien qui vous épouvante, dit madame Fielding; la sincérité de votre repentir vous a mérité le pardon de celui qui lit dans le cœur du coupable! Foibles et fragiles à ses yeux aussi bien que vous, il ne nous

appartient

appartient pas d'être plus sévères que lui ; non, miss Delmond, je suis loin d'avoir les sentimens que vous me supposez. Si pourtant ma présence vous est importune, si les mains de l'amitié peuvent seules sonder les plaies de votre cœur sans le blesser, je vous laisse avec miss Orwell. »

« Je ne puis en douter, dit Julia en serrant de ses deux mains la main de madame Fielding : il faut un Dieu, un avenir pour récompenser tant de bontés ! mais que deviendra le parricide ? »

« Ce Dieu, ma fille, n'est point un dieu inconnu, reprit madame Fielding ; il s'est manifesté à nous par son Evangile, lui-même nous a appris qu'il est le Dieu clément dont la miséricorde est infinie ; qu'il

est entré dans le monde, non pour le perdre, mais pour le sauver. C'est pour le pécheur qui a besoin d'être justifié, et non pour le juste qui peut se passer de justification, qu'il est venu. Gardez-vous donc, ma fille, de vous abandonner au désespoir! Rappelez-vous les promesses du Sauveur. C'est-là que vous trouverez les consolations que le monde vous refuse; vous êtes jeune, et la voie du repentir vous est ouverte, car vous n'avez, j'ose au moins l'espérer, rien fait pour abréger vos jours? »

« Oh! si c'est un si grand crime que de vouloir se délivrer d'une existence misérable, combien je suis coupable! interrompit Julia égarée par le désespoir; j'ai cherché dans le poison la fin de mes maux; je me flattois d'ensevelir ma misère dans la nuit du néant.

Mais à peine avois-je avalé le fatal breuvage, que la nature révoltée, m'a fait entendre sa voix terrible, la mort renfermée dans mon sein me parut horrible, insupportable. Que de combats à soutenir, que de terreurs! que de remords! C'est alors seulement que le voile qui couvroit mes yeux s'est déchiré : je commençai à soupçonner la fausseté de ces opinions que j'avois crues jusques-là si solidement fondées, à douter de la vérité de celles que mon orgueil accusoit de mensonge! Je me rappelai, ma chère Harriet, les entretiens que nous avons eus ensemble; je comparois ma conduite à la vôtre et votre sort au mien; cependant j'attendois avec effroi la mort que j'avois appelée; une sueur froide couloit de mon front; un nuage épais couvroit

mes yeux ; un engourdissement universel, et dont je ressens encore les effets, roidissoit mes membres ; mais la mort, la redoutable mort n'est point venue, du moins pour moi!... » Un torrent de larmes qui échappa de ses yeux l'empêcha d'en dire davantage.

Madame Fielding l'engagea avec douceur à avoir confiance dans la bonté de celui dont les miséricordes sont infinies, et elle insista de nouveau sur l'offre d'une retraite à la campagne où elle resteroit cachée à tous les regards, en attendant qu'elle pût, sans danger pour sa santé, passer en pays étranger.

Julia l'écoutoit avec respect, et levant sur elle des yeux où se peignoit sa confusion : « Vous connoissez, lui dit-elle, toute l'horreur de

ma situation : croyez, madame, que je ressens vivement, bien vivement la bonté qui vous porte à prendre tant d'intérêt à ma réputation; n'attribuez le refus que je fais de vos offres généreuses, ni à l'orgueil, ni à l'endurcissement de mon cœur; mais daignez m'écouter :

» Dans l'état d'abjection où m'a réduite ma folie, pénétrée comme je le suis du sentiment de mes fautes et de celui de la honte qui en est le prix, je croirois ajouter à mon ignominie si je me rendois volontairement coupable d'une imposture; je sais quelle est la rigueur des jugemens du monde sur celles qui, comme moi, ont dédaigné son estime; je ne me plains pas de la sévérité de ses loix : heureux qui sait s'y soumettre sans les examiner; vouloir me soustraire à sa

censure que j'ai méritée ; chercher à éviter par le mensonge un châtiment trop juste, ne seroit-ce pas ajouter l'hypocrisie à la présomption, et le crime à l'erreur ? Pardonnez-moi, madame, si j'ose m'expliquer avec cette liberté sur un point que vous avez vous-même jugé autrement ; vous êtes, je le sais, trop généreuse pour me faire un crime d'avoir une opinion différente de la vôtre. »

« Sans doute, ma chère, répondit madame Fielding, et loin de les blamer, j'admire la noblesse de vos sentimens ; si j'entreprends de les combattre, c'est moins pour vous condamner qu'afin de me justifier moi-même à vos yeux ; je ne vous répéterai point de quelle importance il est pour une femme de conser-

ver dans le monde une réputation sans tache, mais je vous observerai que celle-même qui n'a pu se préserver de tout reproche, acquiert des droits à l'indulgence par le soin qu'elle prend à les faire oublier; les efforts qu'elle fait pour se dérober à la censure du monde sont un témoignage de la déférence qu'elle conserve pour ses jugemens; celle, au contraire, qui, par un inutile et trop facile aveu de ses fautes, semble braver l'opinion du public sur un point si délicat, demeure avec raison en butte à ses mépris; quel que soit l'éclat des vertus qu'elle prétend mettre à la place de son devoir, on lui en tient peu de compte, on distingue ce mérite de son choix et qui lui est étranger, de la honte qui lui est propre; et comme son déshonneur s'étend sur

celles qui l'approchent, l'abandon est bientôt son partage. A peine entrée dans la carrière de la vie, il seroit trop cruel pour vous de renoncer à ses douceurs; votre repentir et vos souffrances ont dû expier aux yeux des hommes comme elles l'ont fait aux yeux de Dieu, les erreurs de votre conduite; en vous éloignant du théâtre de vos malheurs, vous pouvez encore jouir de l'estime du monde, et il ne pourra accuser d'imposture le soin que vous prendrez de jeter un voile sur le passé, parce que vous acquerrez, je n'en doute pas, par votre conduite à venir, de véritables droits à ses respects et à son admiration. »

Julia leva sur la respectable madame Fielding des yeux languissans et mouillés des larmes de la reconnoissance. « Quels

soins généreux vous prenez pour me réconcilier avec moi - même ! lui dit-elle ; mais c'est en vain ; l'espoir du bonheur n'est plus fait pour moi. S'il me reste encore quelques motifs de paix et de consolation, ce n'est que dans l'estime de moi-même et de ceux qui me connoissent que je puis les trouver ; j'aurois trop à rougir des applaudissemens ; je serois trop humiliée à mes propres yeux par l'estime de ceux qui ne m'honoreroient que parce qu'ils ne me connoîtroient pas. Non, madame, j'ai perdu, perdu sans retour, mon rang dans la société ; je ne chercherai pas à le recouvrer par d'indignes moyens ; je n'ajouterai pas à mes fautes, le mépris des devoirs qui me restent encore à remplir ; si le ciel veut que je devienne mère, je n'abandon-

nerai pas l'enfant de mon crime ; l'infortuné ! il n'a déjà été que trop cruellement délaissé par son père ! Et le vain désir de conserver une fausse apparence d'innocence étoufferoit encore dans le cœur de sa mère, le sentiment de la nature ! Non, jamais ! j'aurai le courage de partager du moins le poids de la honte dont j'aurai chargé sa tête innocente. Je consacrerai ma vie à alléger les maux auxquels je l'aurai condamné en lui donnant le jour ; l'infortuné n'aura que trop à souffrir de la faute de sa mère ! » Pendant qu'elle disoit ces mots, ses yeux levés vers le ciel, reprirent un instant leur éclat ; ses joues pâles et baignées de larmes se colorèrent d'un incarnat passager.

Madame Fielding avoit les re-

gards fixés sur elle, et se sentoit vivement émue d'admiration, de regret et de pitié; elle passa l'un de ses bras derrière le col de Julia, et l'embrassant tendrement: « Vous êtes vraiment une aimable créature, lui dit-elle; je rougis de la foiblesse de mes sentimens, quand je les compare à la noblesse des vôtres; l'approbation n'est pas une expression suffisante pour dire ce que j'éprouve en vous entendant, c'est de l'admiration que vous m'inspirez. »

« Hélas! répondit Julia, combien peu je mérite un si grand éloge! si du moins tous ces pleurs étoient ceux du repentir, si mon cœur étoit assez fort pour se résoudre à mépriser celui qui s'est montré si indigne de son estime, peut-être je pourrois me glorifier de quelque courage;

mais qu'elle est foible la vertu, qui ne peut réduire au silence la voix de la passion même la plus malheureuse ! »

« Soyez moins sévère pour vous-même, ma fille, interrompit madame Fielding, et que le sentiment de votre foiblesse ne vous décourage point. En amour comme en amitié, lors même que le cœur s'est trompé, il combat long-tems contre la raison avant d'acquérir le sentiment de son erreur, ou quand il ne peut la méconnoître avant de pouvoir la mettre à profit, l'affection survit à l'estime, les plus puissans efforts de la raison ne peuvent rien ou peu de chose contre cette première impression ; il y faut le tems ; ne désespérez donc de rien, ma chère, occupez-vous moins de

tous ces souvenirs du passé qu'il faut oublier; et pensez à l'avenir qui vous offre encore dans une conduite sage, tant de moyens de paix et de bonheur. »

L'arrivée de Henri et de Maria, mit fin à cet entretien déjà trop long dans l'état de foiblesse où étoit la pauvre Julia; ses jeunes amies se disputèrent un instant, qui des deux resteroit auprès d'elle et s'en remirent à son choix; ses yeux se portèrent comme involontairement sur Harriet; Maria et madame Fielding la laissèrent avec elle.

Cependant le cœur de Julia trop plein du sentiment de ses malheurs, avoit besoin de s'épancher; elle s'étoit jusque-là contrainte au silence; ce récit dans lequel il devoit entrer tant d'aveux pénibles à son

amour - propre , étoit réservé à l'oreille de l'amitié.

« Vous savez , dit-elle en soupirant, à Harriet, après que madame Fielding se fut retirée, vous savez, ma chère Harriet, quel long enchaînement d'erreurs et de folies m'a réduite à cet état d'opprobre et de misère, dans lequel vous n'avez pas dédaigné de reconnoître votre amie. Cependant vous ignorez encore le détail de mes malheurs, vous frémirez de l'entendre ; mais cet aveu soulagera mon cœur d'un poids qui l'oppresse, et vous seule êtes assez bonne, assez indulgente pour vouloir l'écouter. Hé ! quelles expressions pourront vous peindre ce que j'ai pu souffrir ! On a su à W*** comment trompant la tendresse du meilleur des pères, je m'échappai à ses embrassemens,

le jour même où, après ma longue absence, il m'attendoit pour me pardonner une première et fatale erreur; cependant je croyois n'obéir qu'à la voix de la raison la plus sublime, de la vertu la plus pure.

» Je conçus dans mon cœur l'étrange ambition de me donner en exemple à celles de notre sexe, de leur ouvrir une voie de bonheur plus facile à-la-fois et plus glorieuse que celle indiquée par la nature et suivie par les siècles. Vous serez saisie d'horreur vous, ma chère Harriet, quand je vous dirai que je sacrifiai à cette chimère tout, jusqu'à ces lois si simples de la pudeur que la nature a pris soin de graver dans nos âmes. Sourde à sa voix comme à celle de l'honneur que mon père m'avoit fait entendre si souvent; prête à tomber

dans cet abîme de honte et de misère, je me croyois la gloire et le modèle de mon siècle! Etrange et fatale illusion que moi-même en ce moment je ne puis concevoir! A peine j'avois passé quelques semaines, toute entière à mon indigne séducteur, et encore étonnée de l'imprudence de la démarche qui m'avoit mise en son pouvoir, que je me vis à-la-fois dépouillée et abandonnée par l'homme que je regardois comme mon ami, mon amant; celui, auquel mon cœur agité de je ne sais quel trouble, s'en remettoit du soin d'étourdir ses remords et de dissiper ses craintes. Privée de ce faux appui, convaincue trop tard de mon erreur et livrée à moi-même, je voulus chercher quelques secours dans la conversation de celles

auxquelles sa pitié sembloit du moins m'avoir confiée, et c'est alors que je reconnus toute la profondeur de sa perfidie ; toute l'horreur de ma situation ! je me plaignis d'avoir été abandonnée et l'on m'apprit que j'avois été vendue ; on fit gloire en présence de mes compagnes du prix mis à mes charmes, et on ne négligea rien pour m'engager à m'en rendre digne. Réduite au silence de la honte, forcée de renfermer en moi-même ma douleur à laquelle celles qui m'entouroient, ne comprenoient rien, je vivois esclave dans l'asile de la licence, n'ayant à opposer à ma destinée que mes larmes et l'horreur du désespoir qui me consumoit ; mais que devins-je, quand les fragmens d'une gazette que le hasard fit tomber

en mes mains, m'apprit la déplorable fin de mon père, de mon père mort victime de sa tendresse pour sa fille? Dans l'excès de ma douleur, je détestai mon existence; je crus avoir trouvé le moyen d'y mettre un terme; je m'en saisis. Mais à peine avois-je avalé le breuvage mortel, que la mort si ardemment désirée se présenta à moi dans toute son horreur! O moment de désordre et de confusion que je ne puis décrire! Cependant le danger qui m'effrayoit sur-tout devenoit chaque jour plus pressant; j'appris que fatigué de ma résistance, on avoit résolu d'user de violence envers moi, et que déjà celle, à qui j'avois été livrée, avoit trafiqué et reçu le prix de ma personne; j'étois plus étroitement resserrée que jamais, et j'avois déjà

fait, pour m'échapper de cette maison de corruption, plusieurs tentatives infructueuses. Enfin résolue de tout tenter pour me soustraire à l'infamie dont j'étois menacée, j'affectai durant quelques jours un air plus calme et moins triste ; je profitai de l'instant où, me croyant résignée à mon sort, on ne soupçonnoit rien de mon dessein, je montai au grenier, et, sortant par la fenêtre qui donnoit sur les toits, je me traînai sur les genoux et sur les mains jusqu'à la lucarne pratiquée dans le toit d'une maison voisine ; j'y entrai non sans difficulté ; étonnée moi-même du danger que je venois de braver, je demeurai quelques instans appuyée debout contre la muraille et respirant avec peine.

» Un enfant qui poursuivoit un jeune chat entra en ce moment dans le grenier; surpris de me voir, il s'enfuit d'abord en poussant de grands cris. Une nouvelle crainte s'empara de moi, je ne doutai pas que les cris de l'enfant ne fissent bientôt venir les gens de la maison, qui me prendroient pour un voleur, et me livreroient peut-être à la justice; cependant aucun malheur ne me paroissoit comparable à celui auquel je venois de me soustraire; je résolus de me résigner à mon sort, quel qu'il pût être; une partie de mes appréhensions se réalisa bientôt; je vis paroître la maîtresse de la maison, accompagnée de sa servante et d'un jeune homme d'environ quatorze ans; tous trois armés de bâtons, ils s'approchent

de moi, en me demandant tous ensemble comment et pourquoi je me trouvois là? »

« J'y suis venu chercher un asyle, des protecteurs, m'écriai-je en me jettant à leurs genoux. Au nom de Dieu, sauvez-moi de la mort, d'un malheur pire que la mort! »

« D'où venez-vous? » répéta la mère du jeune enfant en s'approchant de plus près.

« Je le lui appris : elle parut d'abord douter de la vérité de ce que je disois, mais sans attendre que j'eusse dissipé ses doutes, elle m'assura qu'elle me donneroit asyle au moins pour quelque tems. »

« Que ce que vous me dites soit vrai ou non, ajouta-t-elle, vous êtes jeune et il est hors de doute que vous êtes infortunée; je suis mère, j'ai

des enfans, qui sait ce qui peut leur arriver un jour ? Qui que vous soyez, je ne vous refuserai pas mon secours : cependant si les méchans qui vous poursuivent viennent à découvrir que vous êtes ici, comment moi, pauvre veuve, pourrai-je vous soustraire à leurs recherches ? Mettez-vous, croyez-moi, sous la protection du magistrat, qui vous fournira les moyens de retourner dans votre famille. »

« Ma famille ! hélas ! je n'en ai plus ; ciel ! que vais-je devenir ? »

« Rassurez-vous, miss, me dit alors la servante en me serrant la main avec l'expression d'un sentiment de sympathie dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire, il est un refuge pour vous, un bienfaisant refuge..... l'*Asyle de l'Aban-*

donnée, c'est là que moi-même j'ai trouvé un préservatif contre la misère et l'infamie. On vous y recevra aussi, on vous y traitera avec humanité, avec bonté; et si vous vous montrez digne des bienfaits de la fondatrice, elle ne vous laissera pas manquer de moyens et d'encouragemens pour vivre honnêtement. »

« Où? m'écriai-je, où est cette heureuse retraite? que je puisse y être reçue, je consentirai à tout, je ferai tout, pour qu'il me soit permis seulement de vivre au milieu des gens de bien. Quelque misérable, quelque basse que soit la condition, il n'importe..... Hé! peut-elle jamais égaler l'humiliation de celle d'où je sors?

» Je la conjurai de me conduire à l'heure même dans cette maison,

mais sa maîtresse remarquant combien je paroissois foible et agitée, me proposa de rester chez elle jusqu'au soir, pour prendre quelque peu de repos et de nourriture; j'avois en effet grand besoin de l'un et de l'autre; elles me conduisirent, ou plutôt me portèrent dans une chambre à coucher. au premier étage, et j'allois, d'après leur avis, me mettre au lit, lorsque le bruit d'un violent coup de marteau à la porte força et la servante et la maîtresse à descendre; je prêtai l'oreille, et je reconnus distinctement la voix d'un homme qui demandoit, au nom de la loi, qu'on lui déclarât si un voleur qu'il cherchoit, et qui devoit s'être réfugié dans l'une des maisons de ce côté de la rue, n'étoit point dans celle-ci; il

il s'agit d'une jeune femme, ajouta-t-il, qu'on a vu passer sur les toits; la loi condamne comme complices des coupables, ceux qui les recèlent. Malheur à qui voudroit cacher celle-ci! »

« Je ne pus entendre ce que répondit ma respectable hôtesse, et j'attendois son retour et le parti qu'elle alloit prendre, dans des transes mortelles. Elle s'approcha, en fixant sur moi des regards où la compassion plutôt que le soupçon étoit peinte; « pauvre enfant! me dit-elle, il faut partir d'ici à l'instant; j'ai envoyé Hannah chercher une voiture, elle vous conduira à l'Asyle, car je vous crois innocente; oui vous êtes innocente! »

« Je la remerciai de ses soins et de la bonne opinion qu'elle conser-

voit encore de moi; elle me mit sur la tête son propre chapeau, et m'enveloppa de sa large mante pour me soustraire aux regards de la multitude, qui s'étoit rassemblée dans la rue; je montai dans la voiture sans être remarquée, et je me rendis dans ce séjour de paix, accompagnée de la bonne Hannah. Ah! que j'étois loin de prévoir que le ciel dût vous y conduire pour soulager ma misère!

» Cependant la frayeur à laquelle j'avois été en proie, le manque de nourriture et de sommeil causèrent dans mon cerveau un trouble dont je ne tardai pas à éprouver les terribles effets; l'image de mon père expirant se retraça toute entière à mon imagination; je crus le voir tournant sur moi un dernier regard, et retirant à lui sa main, prête à

me bénir, comme si une puissance supérieure lui eût interdit de me donner ce gage de sa tendresse; une voix intérieure me crioit, que les maux que j'ai déjà soufferts, ne sont que le commencement des châtimens dus à la fille parricide! Le réveil ou le retour de ma raison ont dissipé la terrible image, mais n'ont point fait taire la voix, elle retentit incessamment au fond de mon cœur! »

Harriet remarqua que son amie en prononçant ces derniers mots, paroissoit agitée d'un trouble, qui sembloit annoncer le retour prochain du désordre de son imagination; elle la rassura sur sa vision, en lui disant de nouveau, que son père, loin de la maudire, étoit mort en appelant sur elle les bé-

nédictions et la miséricorde célestes. Par ce discours et par d'autres semblables, elle parvint à porter sa pensée sur des idées moins désespérantes, et durant le sommeil qui suivit cet entretien, Julia ne parut éprouver aucune des terreurs qui l'avoient agitée le jour précédent.

CHAPITRE V.

Fin de l'histoire de Julia.

M. Orwell et sa jeune fille étoient à la veille de se mettre en route pour venir assister aux noces de Harriet, quand ils apprirent qu'on avoit retrouvé Julia ; le recteur s'empressa de faire part de cette nouvelle à madame Delmond ; mais elle n'étoit pas en état d'entreprendre le voyage de Londres.

Depuis la mort de son mari, en proie à une fièvre lente qui la consumoit, elle étoit aux portes du tombeau. Son cœur jusqu'au jour de l'enlèvement de Julia, étranger à

toute espèce d'émotion, n'avoit pu soutenir ce coup sans en être accablé ; incessamment occupée de l'idée de l'ingratitude de sa fille dans laquelle elle avoit mis son orgueil autant que son affection, la douleur de l'avoir perdue, étoit encore aigrie par un sentiment de dépit et de confusion, d'autant plus terrible que par la nature du caractère de celle qui l'éprouvoit, il étoit plus concentré.

Cependant il ne lui étoit pas même venu à la pensée, que sa fille pouvoit n'être pas mariée ; ce que M. Orwel ne put se dispenser de lui apprendre à ce sujet, mit le comble à son désespoir comme à son ressentiment. Après un silence de quelques instans, occasionné par l'excès de l'étonnement et de l'indignation, elle se répandit en reproches

contre sa fille, et en invectives non moins violentes contre ceux qui favorisoient, disoit-elle, ses désordres, en lui donnant un asile. En vain le docteur déploya toute son éloquence, pour la ramener à des sentimens plus conformes aux principes de la charité, rien ne put diminuer son ressentiment, et loin d'être touchée de ce qu'on lui apprenoit, de l'état déplorable où se trouvoit Julia, elle déclara avec imprécations que, fût-elle en état de faire le voyage de Londres, elle se garderoit de l'entreprendre pour aller au-devant d'une infâme, dont le déshonneur devoit s'étendre à tous ceux qui ne rougissoient point de prendre intérêt à son sort.

Après avoir donné ainsi pendant quelque tems carrière à son ressen-

timent, elle avoit semblé retomber dans son état habituel d'indifférence et d'insensibilité; mais ce calme n'étoit qu'apparent la colère et l'indignation avoient renfermé dans son cœur les sentimens de la nature sans les étouffer, et le combat intérieur qui résultoit de ce conflit de passions contraires, étoit trop fort pour que son tempérament affoibli par la maladie, pût le supporter long-tems; la fièvre redoubla avec des symptômes effrayans. Le docteur Orwell, informé par M. Gubbles que le danger étoit imminent, fit appeler un médecin de la ville voisine; mais quand il arriva, la pauvre madame Delmond n'étoit plus.

Le recteur se chargea de lui faire rendre les derniers devoirs, et cédant aux instances de sa fille, il par-

tit pour Londres avec elle , ainsi qu'il en avoit le projet.

En arrivant le lendemain soir chez madame Fielding, ils ne trouvèrent que les domestiques, qui leur dirent, que leur maîtresse et les jeunes dames n'étoient pas encore de retour de l'*Asile* où elles avoient passé une partie de la journée. Le recteur confia sa fille aux soins de la femme-de-chambre de madame Fielding, et se mit en marche pour aller les rejoindre.

Arrivé à l'*Asile*, on le fit entrer dans une salle base, et le premier objet qui s'offrit à sa vue, fut le vieux Quentin, debout devant une fenêtre et la tête appuyée dans l'une de ses mains, tellement qu'il ne put voir d'abord le recteur qui s'approcha de lui.

« Honnête Quentin, lui dit-il, comment vous trouvez-vous ici: j'ignorois que vous eussiez quitté W....

« Hé ! monsieur, répondit le bonhomme, pouvois-je savoir la fille de mon bon maître malade et dans la détresse, et ne pas venir lui offrir mes foibles services ? Dès que Susanne m'eut dit ce que vous étiez venu apprendre à notre maîtresse, je lui demandai la permission de me mettre en marche, et je partis le jour même quoiqu'elle ne parût pas fort satisfaite de me voir venir ici ; mais je sais bien qu'elle m'en remerciera quand......»

« Vous ignorez donc, interrompit le recteur, que votre maîtresse n'est plus ? »

« Elle est morte ? s'écria le bon Quentin, oh ! quelle nouveau coup

pour miss Julia ! la pauvre enfant, elle ne l'apprendra point ! oh ! non, elle ne saura point que sa mère est morte sans lui avoir pardonné ; mais Dieu sera plus indulgent, il la recevra dans son sein, il en fera un ange de lumière dans le ciel. »

« Miss Delmond est donc aussi bien mal ? » demanda le recteur.

« Oh ! bien mal, répondit le vieux serviteur ; mais, voilà, ajouta-t-il, miss Orvell qui peut vous dire ce qui en est. »

Harriet se jeta dans les bras de son père qu'elle embrassa en versant un torrent de larmes.

« Calmez-vous, modérez votre douleur, ma bonne Harriet, lui dit son père en la pressant contre son cœur. Que d'actions de grâces je dois à la Providence ! ajouta-t-il :

chaque action de ma fille la rend plus digne de mon amour, plus chère à son père. Cependant je juge à vos larmes, que c'en est fait de Julia Delmond ? »

« Non, dit Harriet, elle respire encore ; mais c'est tout ce qu'on en peut dire. Dès la nuit dernière, elle a éprouvé des accès de spasme et de convulsion que les médecins ont d'abord reconnus pour les symptômes d'une mort prochaine ; en effet depuis lors elle souffre des douleurs extrêmes, mais avec une patience, une résignation inexprimable, et qui ne peut être que l'effet de la sincérité de son repentir et de sa confiance dans la miséricorde infinie de Dieu qui la rappelle à lui par les souffrances dont il lui a plû de l'affliger! venez, ajouta-t-elle en

prenant son père par la main, vous allez voir vous-même : je vais vous placer dans un lieu d'où vous ne pourrez être apperçu. Si elle vous reconnoissoit, elle ne manqueroit pas de vous demander des nouvelles de sa mère ; elle ne sait rien de sa mort, et il seroit trop cruel d'affliger ses derniers momens par le récit de ce nouveau malheur. » En disant ces mots, elle conduisit son pere dans la chambre de Julia.

Le recteur ne s'approchoit jamais du lit du mourant auprès duquel l'appeloit son ministère, sans être ému d'une terreur religieuse ; mais celle dont il fut frappé en entrant dans la chambre de Julia, surpassa tout ce qu'il avoit éprouvé jusqu'alors. M. Sydney étoit auprès d'elle, assis dans un large fauteuil, les bras

croisées sur la poitrine, les yeux levés vers le ciel, dans l'attitude du recueillement et de la prière; Churchill un genou en terre de l'autre côté du lit, pressoit de ses deux mains la main glacée de miss Delmond; Mariadeb out à son chevet, soutenoit de ses bras la tête défaillante de leur amie. Cependant celle-ci adressoit la parole à M. Churchill, mais d'une voix trop foible pour qu'on pût distinguer ce qu'elle lui disoit; pour lui il étoit ému au point de ne pouvoir lui répondre qu'en baignant de ses larmes la main qu'il pressoit dans les siennes. Après un instant de silence, elle tourna les yeux sur Maria, et s'efforçant d'élever la voix : « Le ciel, dit-elle à M. Churchill, vous récompense de votre bonté ; il vous donne une épouse

digne de vous; elle remplira les vœux généreux de votre cœur; elle tiendra lieu de fille à ma pauvre mère!.... Hélas! que ne puis-je revenir sur le passé! mais il n'est plus tems; mon repentir et mes regrets sont tout ce qui me reste à lui offrir. Puisse-t-elle, puisse le Dieu qui lit dans mon cœur ne rien exiger de plus! Adieu, monsieur, que le ciel vous paie des bienfaits dont vous avez comblé ma mère; lui seul peut le faire dignement. « M. Churchil pressa de ses lèvres la main glacée de Julia, et ne pouvant contenir plus long-tems sa douleur, il s'éloigna en se couvrant le visage de son mouchoir. Maria qui le suivit des yeux, témoigna par un regard plein d'expression combien cette

sensibilité de son amant, lui étoit chère.

Julia qui avoit les yeux sur elle, fut frappée de son émotion. « Ma chère Maria, lui dit-elle en lui serrant affectueusement la main, vous serez heureuse et vous méritez de l'être ! et vous aussi, Harriet, vous serez heureuse avec le digne Sydney, doublement heureuse même ici-bas, d'avoir eu constamment en vue un bonheur à venir.—Mais où est Miss Botherim ? je crois que j'aurois, en ce moment, assez de force pour lui parler ; cela ne sauroit durer long-tems, je voudrois la voir. »

Harriet sortit et rentra l'intant d'après, accompagnée de Bridgetina ; celle-ci sembloit ne la suivre qu'avec répugnance. Elle étoit pâle, effarée et paroissoit redouter le

spectacle de la mort dont elle étoit témoin pour la première fois. « Approchez-vous, lui dit Harriet en l'attirant vers le lit, elle auroit trop de peine à se faire entendre à cette distance. »

Julia fit un effort pour étendre sa foible main vers Bridgetina, qui lui tendit aussi la sienne sans proférer une parole.

« Vous tremblez, ma chère, lui dit Julia ; seriez-vous effrayée à ce point de l'état auquel vous me voyez réduite. Ah ! Bridgetina ! puissé-je vous donner une juste idée de l'horreur et du trouble auxquels mon âme est actuellement en proie ; ma mort du moins ne seroit point perdue pour vous. Vous me voyez, Bridgetina, aux portes de cette éternité dont nous faisions l'objet de notre dérision. Cette éternité à laquelle

l'homme ne peut, même dans l'égarement de ses passions, opposer que des doutes vagues et présomptueux, mais dont sa raison ne sauroit nier affirmativement l'existence, cette éternité n'est plus un problême pour celui qui touche au terme où je suis arrivée; croyez-en la voix qui se fait entendre au cœur du mourant, elle me crie que sous peu d'heures il faudra paroître devant le trône du Dieu dont j'ai méprisé les loix, blâmé la Providence, et méconnu jusqu'à l'existence ! Bénie soit sa miséricorde ; il a daigné se manifester à moi à mon heure dernière, pour m'empêcher de mourir dans mon péché !

» O aveuglement déplorable ! nous avons cru Jésus-Christ un imposteur : examinez la morale qu'il a apportée

dans le monde, et jugez vous-même si une semblable doctrine peut avoir l'imposture pour fondement ; rappelez-vous sur-tout ce qu'il a dit lui-même de ceux qui viendroient enseigner après lui : *vous les reconnoîtrez à leurs fruits.* Et quels sont-ils, les fruits de ces principes qui nous ont séduites l'une et l'autre ? Jetez les yeux sur moi, et jugez-les ! Voyez cependant ceux de la doctrine que nous avons rejettée dans le bonheur de ces amies, de ces tendres amies, que le Dieu de bonté a envoyées comme ses anges consolateurs à mon lit de mort, pour adoucir l'amertume de ma dernière heure... Oh ! si, comme elles, j'avois su, docile à sa loi, lui consacrer tous les jours de ma vie, combien mon sort seroit différent de ce qu'il

est aujourd'hui ! Pensez-y, Bridgetina ! et si jamais vous rencontrez.... Mais, dois je troubler, par ce souvenir, la solemnité de ces momens qui me restent ?....... Oui, je n'emporte contre lui aucun ressentiment. Dites à Vallaton, si jamais vous le voyez, que Julia meurt chrétienne; qu'elle lui pardonne et prie le Dieu de miséricorde qu'il change son cœur; si le mien ne m'eût point égarée, jamais les sophismes de sa fausse doctrine n'eussent séduit ma raison ; c'est mon orgueil, ma folle présomption qui m'ont perdue ; c'est moi seule que je dois accuser !... Mais je sens mes forces défaillir..... Adieu ! adieu, ma pauvre Bridgetina ; ce n'est point sur moi qu'il faut pleurer ; je renferme dans mon cœur l'espérance d'un bonheur plus

vrai, plus précieux que celui que peut donner le monde. Retournez auprès de votre mère, et oubliez, dans l'exercice des devoirs paisibles que la nature et la raison vous imposent, les trompeuses théories d'une philosophie que notre esprit égaré a trop long-tems confondue avec la sagesse. »

Bridgetina, fondant en larmes, s'éloigna du lit de son amie. Julia épuisée par ce long discours, laissa tomber sa tête sur le sein de Maria, et resta quelques instans immobile et en silence; puis levant la tête comme par un mouvement convulsif, et promenant ses regards autour d'elle : « Quels sont ceux qui sont encore là, demanda-t-elle, je ne saurois les distinguer? Un nuage trouble ma vue. Cette main que je tiens

est celle de Harriet ; je la reconnois. Ma chère Harriet ! à votre dernière heure vous vous rappelerez les soins que vous me donnez en ce moment, et ce souvenir portera la consolation dans votre âme abattue. Ma tendre amie, mon guide dans la voie du salut, combien je vous remercie ! Je remercie aussi votre cher Sydney ; je lui dois beaucoup pour ses soins compatissans ; donnez-moi l'un et l'autre votre main : que votre amie mourante bénisse votre union. »

Harriet et son amant, à genoux auprès du lit de leur amie, s'efforçoient d'étouffer leurs sanglots pour ne rien perdre de ses discours ; tout-à-coup un profond soupir se fit entendre de l'extrémité de la chambre ; « c'est vous, bon Quentin, dit

Julia, approchez-vous de moi; calmez votre douleur, bon Quentin; Dieu, dans sa miséricorde, a disposé toutes choses pour mon plus grand avantage; je bénis la sagesse de ses décrets; la mort n'a plus rien qui m'épouvante. »

« Oh! faut-il que j'aie vécu jusqu'à ce jour pour voir tant de malheurs! s'écria en sanglotant le vieux soldat. Plût à Dieu, ma jeune maîtresse, que je pusse mourir à votre place! mais tout espoir n'est pas perdu? à votre âge, si jeune.. »

« La mort, mon cher Quentin, ne compte point les années: vous pourrez encore, malgré vos vieux ans, voir descendre à la tombe de plus jeunes que moi. Retournez vers ma mère et continuez à prendre soin d'elle; elle a déja bien souffert,

ne l'accablez point par le spectacle de vos larmes. Je sais que ma mort l'affligera. Dites-lui que je la conjure de la regarder comme un effet des bénédictions du ciel. »

« C'en est trop, s'écria le vieux Quentin ; je ne puis résister plus long-tems; » et couvrant son front de ses mains, il se détourna pour cacher son trouble et sa douleur ; puis sur un léger mouvement que fit madame Fielding, il leva les yeux et vit Julia la tête renversée, sans mouvement, sur le sein de Maria.

Un silence général plus expressif que les bruyantes lamentations, succéda à cette scène terrible.

Maria tenoit entre ses bras la tête et la poitrine glacées de Julia, belle encore dans le sommeil de la mort.

Henri

Henri et son amante, toujours à genoux, baignoient de leurs larmes la main qui venoit d'unir les leurs.

Quentin, le serviteur, le vieux compagnon du capitaine, les bras tordus par la douleur, avoit les regards fixés sur le corps de la fille de son maître, et paroissoit ne pas sentir les pleurs qui couloient avec rapidité le long de ses joues; madame Fielding occupée à soutenir les bras tremblans de Maria, voulut parler, mais les paroles expirèrent sur ses lèvres; le recteur rompit le premier cet éloquent silence : « Mes enfans, dit-il en levant les yeux de dessus le visage de Julia, le sacrifice est consommé, heureusement consommé, et pour elle qui n'est

plus, et pour nous qui avons été témoins de la mort du pécheur repentant. Que Dieu nous fasse la grâce d'en mettre le souvenir à profit ! »

CHAPITRE DERNIER.

Conclusion.

QUELQUES graves critiques seront d'avis que nous eussions bien fait de terminer cette histoire avec le chapitre précédent, parce que tout ce que nous ajouterons dans celui-ci, ne peut que diminuer l'impression qu'a pu produire notre récit ; peut-être cette opinion n'est pas sans fondement ; mais le moyen de finir un roman sans un mariage ?

Un roman sans mariage est comme une tragédie sans meurtre. Nous terminerons donc celui-ci par un et même par deux mariages ; mais

que nos lecteurs ne nous en demandent pas davantage; quelque soit le desir que nous ayons de leur plaire, nous ne saurions marier tous nos personnages à la dernière scène, comme dans une comédie.

Pourquoi non? s'écrie l'un ; il faut du moins marier les jeunes, puisqu'ainsi le veut l'usage.

Assurément, dit un autre, et je ne me suis donné la peine de lire vos quatre volumes que dans l'espérance de voir l'époux de Bridgetina. Si j'eusse su qu'elle devoit rester fille, je n'aurois pas été jusqu'à la dixième page.

Ni moi non plus, s'écrie un troisième ; et tout en lisant l'histoire de Julia et du capitaine, je me suis demandé vingt fois qui de Vallaton ou de M. Myope au-

roit les quatre mille livres sterlings de miss Botherim. Ce Vallaton, il est vrai, est un misérable; mais on pouvoit le convertir, en faire le fils d'un noble lord; et qui n'a pas vu de ces métamorphoses subites? Myope n'a pas un schelin; la belle difficulté! ne pouvoit-on, à défaut d'un oncle millionnaire comme il y en a tant dans les Indes, lui faire gagner le gros lot de la loterie?

Pour moi, dit un quatrième, je condamne le livre sans appel, si mistriss Fielding n'épouse pas le vieux M. Sydney. Après trente ans d'un amour mutuel, rien n'est plus urgent que ce mariage; quant à celui de Henri avec miss Orwell, ce n'étoit pas la peine d'en parler; on voit de ces unions tous les jours. Si du moins ils étoient destinés à vivre

d'amour et de soupirs dans une chaumière, ou s'ils devenoient tout-à-coup de grands personnages, cela seroit piquant ; mais un mariage, une fortune bourgeoise, la belle conception ! Churchill et Maria sont d'assez bonnes créatures aussi ; mais quelle figure cela peut-il faire dans un roman ?

Pour répondre avec ordre et autant qu'il est en nous à toutes ces sages objections, nous dirons d'abord que nous devons avouer que notre héroïne est encore à marier, mais que ce n'est pas par notre faute ; on voudra bien se rappeler qu'elle n'est ni riche, ni belle ; monsieur Vallaton auroit pu, comme on l'observe fort bien, se corriger et devenir grand seigneur pour épouser miss Botherim, et cela seroit peut-être arrivé dans la suite,

s'il n'eût péri lui-même par l'effet des menées de l'intrigante, pour qui il avoit dépouillé et abandonné la pauvre Julia.

Cette femme dont il faisoit gloire d'avoir formé ce qu'il appeloit les principes, avoit pris sur lui un empire absolu ; sa passion pour Julia n'avoit été qu'un court interrègne pour la déesse de la Raison. La beauté de miss Delmond avoit excité un moment son admiration ; mais son cœur étoit trop dépravé pour éprouver long-tems le pouvoir de ses charmes ; la délicatesse des sentimens et la pureté de l'âme de Julia étoient un frein importun à ses desirs ; l'affreux plaisir de la séduction avoit enflammé quelque tems son imagination déréglée, mais l'infortunée, une fois en son pouvoir, avoit

bientôt cessé de lui paroître aimable.

Les mœurs et les inclinations de l'impudente Emmeline, si bien en rapport avec les siennes, avoient bien plus de charmes pour lui; il n'avoit même jamais cessé de chercher dans sa conversation un moyen de dissiper l'ennui que lui causoit l'insipide innocence de Julia.

Cependant cette illustre élève de Vallaton avoit surpassé son maître en artifices, et elle mettoit sa joie à lui faire sentir cette glorieuse supériorité; dès long-tems elle avoit juré sa ruine, elle l'accomplit : usant d'abord de tout son ascendant, elle l'avoit engagé à abandonner Julia; et pour lui prouver qu'elle ne lui cédoit en rien en perversité, elle s'étoit chargée elle-même de la pla-

cer dans la maison infâme d'où nous l'avons vu s'échapper.

Elle conçut et exécuta aussi le plan de leur évasion en France ; elle enflamma l'ambition, elle flatta l'avarice du malheureux en lui présentant sans cesse l'appât des richesses à acquérir par l'achat des biens des proscrits, offerts à vil prix ; il partit avec elle, plein de ces espérances, et réglant d'avance l'emploi de sa fortune future; mais bientôt il est arrêté comme l'envoyé et l'espion de ces mêmes royalistes, dont il étoit venu partager les dépouilles.

Jugé et condamné au dernier supplice, il connut enfin le nom de son dénonciateur, et la nature des témoignages produits contre lui. Le dépit et la rage plus cruels que la mort même, s'emparèrent de son

cœur, en apprenant qu'il succomboit victime de la scélératesse de celle qu'il avoit guidée dans la carrière du crime; traîné à la mort, sa fureur s'exhala en blasphêmes et en imprécations; arrivé au lieu du supplice, debout sur l'échafaud, l'œil fixé sur le couteau suspendu, un morne silence succéda tout-à-coup à ses emportemens; le tableau de sa vie passée se retraça à son imagination; un soupir convulsif, expression d'horreur et de désespoir, s'échappa de sa poitrine; au moment de s'étendre sur le fatal chevalet, son corps se roidit par un mouvement involontaire; inutiles efforts, sa tête courbée par la main du bourreau, tombe sous le couteau.

Nous nous en remettons à la loyauté du lecteur des réflexions à

faire sur cette dernière partie de l'histoire de notre héros ; il nous suffit d'avoir expliqué comment il nous devint impossible d'en faire l'époux de miss Bridgetina.

Il nous sera peut-être plus difficile de nous justifier à l'égard de M. Myope qui auroit été en effet un excellent mari pour miss Botherim ; mais malgré tous nos efforts, nous n'avons pu lui trouver d'oncle dans l'Inde ; et tandis que nous avisions aux moyens de lui assurer le gros lot de la loterie, il s'avisa de faire connoissance avec une riche veuve de la secte des nouveaux illuminés ; cette dame qui le convertit *à la foi de la nouvelle Jérusalem*, lui donna la main pour prix de sa docilité ; il est actuellement occupé à écrire un *in*-4°. en deux

parties, qui démontrera d'abord la possibilité, puis l'incontestable évidence du commerce avec les esprits. Il a déja eu, nous assure-t-on, d'admirables visions.

Miss Botherim quoique toujours de l'avis de M. Myope, n'a pas encore été aussi heureuse ; elle continue à vivre avec sa mère, et malgré la différence de leurs goûts et de leurs occupations, Bridgetina a actuellement établi en principe que la certitude de contribuer au bonheur d'une mère, peut être l'objet *d'une sensation agréable*.

Quant à madame Fielding elle explique elle-même les motifs qui l'ont jusqu'à ce jour engagée à ne point épouser son ancien ami monsieur Sydney.

« Salomon, dit cette dame,

» apprend qu'il y a un tems pour
» chaque chose, et sans doute pour le
» mariage, comme pour toute autre ;
» ce tems n'est pas celui de l'automne
» de la vie, lorsque les habitudes sont
» irrévocablement prises, et que l'âme
» a perdu cette flexibilité qui la rend
» propre à se plier, à se confondre
» en quelque façon avec celle d'un
» époux ; il n'est point d'union
» heureuse sans l'estime mutuelle ;
» l'amour qui n'est point fondé sur
» cette base est, comme le sage l'ob-
» serve du rire des fous, *semblable au*
» *bruit du buisson battu par les vents.*
» C'est un feu qui pétille et s'éteint
» bientôt ; mais l'estime seule ne suf-
» fit pas non plus au bonheur des
» époux, un peu d'amour y est néces-
» saire ; et quoi de plus impertinent
» que l'amour en cheveux gris ? Non,
» mes amis, ajouta madame Fielding,

» je ne m'exposerai point à ce ridicule.
» Je conserve toujours pour monsieur Sydney l'attachement le plus vrai ; mais cette passion n'est point de celles qui mènent au mariage ; du jour où j'ai appris qu'une autre avoit sa foi, je me suis vouée au célibat ; j'ai cherché d'autres objets de mes affections et de mes soins ; j'en ai trouvé dans la nombreuse famille des malheureux ; j'ai réussi à ramener la paix dans mon cœur ; et la paix est le bonheur de la vieillesse ; je n'en veux point d'autre. »

Telles sont les raisons alléguées par madame Fielding ; et nous laissons au lecteur à juger de leur mérite.

Cependant elle trouve dans les soins et les caresses de ses enfans, car c'est ainsi qu'elle appelle Henri

et sa femme, une partie des plaisirs réservés à la maternité ; témoin chaque jour de la fidélité des jeunes époux, elle partage leur bonheur en se rappelant qu'il est son ouvrage.

Monsieur et madame Churchill qui n'ont pu engager M. Sydney à abandonner le soin de son petit troupeau, et sa maison de W..... passent une grande partie de l'année à la campagne, et contribuent autant qu'ils le peuvent, par leur présence et leurs tendres soins au bonheur de ce bon père. Ils ont pourtant obtenu de lui qu'il les accompagneroit dans le voyage que M. Churchill est obligé de faire à Londres chaque hiver. Pour rendre plus agréable à M. Sydney le séjour de la capitale, son gendre a formé chez lui un petit cabinet d'histoire natu-

relle dont la direction lui est confiée. Le bonhomme s'est, pendant les premières années, occupé de ce soin avec un zèle peu commun, mais qui est actuellement ralenti ; les scarabées et les papillons ont un peu perdu de son affection, depuis que la petite Maria Churchill commence à babiller le nom de grand'papa, et Henri Sydney à sauter sur les genoux ; et c'est un grand plaisir pour les jeunes époux de voir que les caresses de leurs enfans ajoutent à la gaité et au bonheur de leur père.

Fin du quatrième et dernier volume.



